This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818633 1

ZBIG
SOUVENIRE

LE

FOYER BRETON

I

Corbeil, imp. de Crété.

LE

FOYER BRETON

CONTES ET RÉCITS POPULAIRES

PAR

EMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853

PUBLIC LIBRARY

A

MICHELET, HISTORIEN.

INTRODUCTION.

On raconte qu'un magicien, après avoir étudié l'organisme humain dans tous ses détails, voulut créér un homme semblable à ceux qui étaient sortis de la main de Dieu. Il modela donc une statue merveilleuse par l'imitation des formes et de la couleur, et il cacha, dans son sein, un mécanisme puissant qui lui donna la vie; mais, à sa grande surprise, les fils d'Adam demeurèrent sans sympathie pour ce nouveau frère. — Pourquoi les hommes s'éloignent-ils ainsi de mon œuvre! s'écria le magicien; ne l'ai-je point faite à leur image? ne sait-elle point agir et parler comme eux? — Pourquoi! répéta un sage, qui avait entendu sa plainte, c'est que ton fils a un ressort à la place du cœur!

L'histoire, sans les traditions populaires, res-

semble à la statue du magicien ; elle ne vit qu'en apparence ; elle a beau reproduire les motifs, les actes, les conséquences, l'homme reste froid parce qu'il ne sent point en elle ce qu'il y a en lui ; le ressort communique bien le mouvement, mais le cœur manque toujours.

Et le moyen qu'il en soit autrement? Si l'histoire est la révélation complète de l'existence d'un peuple, comment l'écrire sans connaître ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette existence ? Vous me montrez ce peuple dans sa vie officielle ; mais qui me dira sa vie du foyer ? Après avoir connu ses actes publics, qui sont toujours le fait d'un petit nombre, où pourrai-je apprendre ses habitudes journalières, ses inclinations, ses fantaisies, qui sont du domaine de tous? Ne voyez-vous pas que ces indications sur la vie intime d'une nation se trouvent principalement dans les traditions populaires ? c'est là que le sentiment commun à tous prend la forme particulière qui trahit chaque race ; car il en est de nos âmes comme des corps sensibles qui, éclairés par une même lumière, la décomposent diversement et se teignent de couleurs variées.

Nous ne voulons point dire, on le comprend, que les traditions soient toute l'histoire ; mais nous croyons qu'elles en forment une partie essentielle. Pense-t-on, par exemple, que beaucoup de livres en apprennent autant sur l'Orient que les *Mille et une Nuits?* Où trouverons-nous un tableau plus naïf et plus charmant de cette société qui n'a que deux pivots, le sensualisme et l'autorité ? Grâce à lui, ne la connaissez-vous pas, non-seulement dans ses mœurs, mais dans ses rêves, ces confessions déguisées de nos plus secrets désirs? Que vous lisiez l'histoire d'*Aladin*, de *Mazen* ou de *Calenders*, ne retrouvez-vous point partout la trace des aspirations pour lesquelles Mahomet inventa son paradis ? Et quelle fécondité d'inventions ! Que d'air et de parfums dans ces grâcieuses fantaisies ! C'est un panorama de l'Orient, non en plein soleil, mais à la nuit étoilée, vers l'heure des aventures, alors que les Guèbres commencent leurs conjurations, que les portes des souterrains où dorment les trésors cachés s'entr'ouvrent mystérieusement, et que les péris s'abattent, comme des cygnes, sur les lacs enchantés.

Et, si vous voulez comprendre jusqu'à quel point

les contes populaires reflètent le caractère des races, opposez à ces voluptueuses visions de l'Asie une des traditions du Nord ; celle des *Petits enfants de Dyring*, par exemple :

« Dyring s'en alla dans une île et épousa une jolie jeune fille. Il vécut avec elle sept ans et devint père de six enfants ; mais voilà que la mort passe par la contrée et le beau lis sans tache succombe.

« Dyring s'en alla dans une autre île et se choisit une nouvelle épouse. Après le mariage, il la ramène dans sa demeure. Malheureusement elle était dure et méchante. Elle entre, et elle voit les petits enfants affligés qui la regardent, qui pleurent, et elle les repousse rudement.

« Elle ne leur donne ni bière ni pain, et elle leur dit : — Vous aurez faim et soif. Elle leur ôte leurs coussins bleus, et elle leur dit : — Vous coucherez sur la paille. Elle leur ôte les cierges brillants et elle leur dit : — Vous resterez dans l'obscurité !

« Le soir, les petits enfants pleuraient ; leur mère les entendit sous sa couche de terre ; elle les entendit dans son froid linceul et résolut de retourner près

d'eux. Elle s'avance devant notre seigneur, et lui dit: — Permets que j'aille voir mes petits enfants; et elle continua à l'implorer jusqu'à ce qu'il lui eût permis de retourner sur terre : toutefois il lui imposa la condition de revenir avant le chant du coq.

« Elle souleva ses jambes fatiguées et franchit les murs du cimetière. Comme elle passait dans le village, les chiens firent retentir l'air de leurs hurlements. Quand elle arriva dans sa demeure, elle trouva sa fille aînée debout sur le seuil : — Que fais-tu là, chère fille? lui dit-elle, et où sont tes frères et sœurs?

« — Pourquoi m'appelles-tu chère fille? répondit l'enfant; tu n'es pas ma mère! Ma mère était belle et jeune, ma mère avait des joues blanches et roses; toi, tu es pâle comme une morte.

« — Comment pourrais-je être belle et jeune? je viens de l'empire de la mort, et mon visage est pâle; comment pourrai-je être blanche et rose? j'ai été morte si longtemps.

« Elle entre dans la chambre de ses enfants, et elle les trouve pleurant. Elle lave le premier, elle tresse les cheveux du second, elle console le troisième

et le quatrième, elle prend le cinquième dans ses bras comme pour l'allaiter; puis elle dit à sa fille aînée : — Va-t-en prier Dyring de venir ici.

« Et quand Dyring entra dans la chambre, elle s'écria avec colère : — J'avais laissé ici de la bière et du pain, et mes enfants ont faim; j'avais laissé des coussins bleus, et mes enfants couchent sur la paille; j'avais laissé des cierges brillants, et mes enfants sont dans l'obscurité. S'il faut que je revienne ici, il vous arrivera malheur !

« Maintenant, voilà que le coq rouge chante; tous les morts doivent rentrer en terre; maintenant, voilà que le coq noir chante, les portes du ciel s'ouvrent; maintenant, voilà que le coq blanc chante, je ne peux rester plus longtemps.

« Depuis ce jour, chaque fois que Dyring et sa femme entendaient aboyer les chiens, ils donnaient aux enfants de la bière et du pain, et chaque fois qu'ils entendaient les chiens hurler, ils avaient peur de voir reparaître la morte. »

Quelle distance entre cette sombre légende et les riantes féeries des Arabes! Comme on sent qu'ici

tout est changé, le ciel, les croyances, les hommes ! Tout à l'heure on ne nous montrait que palais étincelants d'or, que fées charmantes et prêtes à l'amour, que bassins d'eau vive embaumée par les roses, que festins délicieux ; et maintenant c'est une morte qui « soulève de la tombe ses jambes fatiguées ; » c'est une mère qui vient réclamer pour ses enfants orphelins « des coussins bleus, des cierges, de la bière et du pain ! » Qui ne sent à ces contrastes la différence des races et des contrées ? Des deux côtés se révèle la fantaisie : mais l'une religieuse, sobre, austère ; l'autre riche, capricieuse et ardente ! Là bas, c'est la volupté qui est la muse ; ici, c'est déjà le devoir.

Il serait facile, en multipliant ces rapprochements, de montrer dans les traditions jusqu'aux moindres reflets des individualités nationales. Ainsi, sans parler des contes populaires de l'Espagne, où l'élément arabe se mêle, avec tant de charme, à l'inspiration chevaleresque (1), nous pourrions com-

(1) Voyez *les Romanceros*, traduits par A. Hugo, et les *Contes de l'Alhambra*, publiés par Washington-Irwing.

parer les traditions de l'Allemagne, toujours poétiques, mais parfois obscures ou puériles (1), à celles de l'Écosse si positives dans leur fantastique même (2), Près de la ballade follement gracieuse de l'Irlande, « cette terre des genêts fleuris et des pelouses vertes, » nous pourrions citer les traditions populaires de la France, si logiques, si fines, si railleuses, et le plus souvent si philosophiques *sans le vouloir!* Car c'est là, surtout, le caractère du conte populaire, il est *à son insu* ce qu'il est. Né de tous, il ne connaît point de père. C'est un bruit pareil à

(1) Voyez *les Veillées allemandes* des frères Grimm, les *Contes de Musœus*, le *Volks-sagen marchen und legenden* de Busching, les *Traditions populaires des bords du Rhin et de la Forèt Noire*, publiés en français par le conseiller aulique Schreiber; les *Contes populaires autrichiens*, publiés à Vienne. J. Rud Wyss a également imprimé les traditions de la Suisse sous le titre de *Volksagen legenden und erzahlungen aus der schweiz.*

(2) Voyez les publications de Hog (*le Calendrier du berger*) et celles de Walter Scott. M. Allain Cunningham a en outre publié les contes populaires de l'Angleterre et de l'Écosse (*Traditional tales of the English and scottish peasantry*); quant à l'Irlande, on a les *Fairy legends and traditions of the south of Ireland*, par Crofton Crooker, et les *Legends of the lakes* du même. M. S. Lover a aussi recueilli les contes populaires des paysans irlandais (*Popular tales and Legends*).

celui qui s'élève des harpes éoliennes : le vent du siècle souffle à travers une génération, et il en sort des chants; seulement, comme il y a pour cordes des hommes, les chants disent ce que les hommes sentent et ce qu'ils sont.

Quiconque doute de cette vérité n'a qu'à relire les traditions recueillies par Perrault. Il y retrouvera, à chaque page, cet esprit impatient, vivace, mobile, qui peut tour à tour, ainsi que le génie dont parle Dinarzade, se renfermer dans l'urne étroite scellée au sceau de Salomon, ou monter jusqu'aux nuées. Voyez, en effet, comme partout perce la sympathie pour le faible et le goût de l'égalité, ces deux vertus françaises de tous les temps. Que ressort-il de *Barbe-Bleu*, de *Peau d'âne*, de *la princesse Finette*, de *la Belle et la Bête*, sinon la supériorité du droit sur la force et de la pensée sur la matière? Et ce *Chat botté*, espèce de Mascarille, si fécond en imaginatives, qui sert par affection et sans gages un cadet dont il fait la fortune; et ce *Petit Poucet*, si gai dans son malheur, si bon pour ses frères, si courageux contre le géant, et cette *Cendrillon*, que méprisent, parce qu'elle est utile, des sœurs vaines de

leur oisiveté ! Ne reconnaissez-vous point là autant de personnifications du peuple, méconnu comme *Cendrillon*, poursuivi par les ogres comme le *Petit Poucet*, dévoué au maître qu'il a choisi comme le *Chat botté*. En inventant ces fables, c'était lui-même qu'il peignait ; c'étaient ses propres sentiments qu'il essayait de traduire ; c'étaient ses aspirations. Non qu'il le voulût ; les inventions de ce genre ne sont jamais le résultat d'un système, mais d'une nature ; l'imagination du peuple travaille en suivant son penchant, sans parti pris, et, selon ce que Dieu l'a faite, son œuvre est un follicule de soie ou un rayon de miel.

C'est dans ce sens que les traditions ont une signification symbolique importante pour l'histoire. Outre l'inspiration commune que l'on retrouve dans toutes, et qui est comme le cachet de la grande unité humaine, chacune voile, sous sa fable, une passion particulière et dominante qui indique, pour ainsi dire, le tempérament moral du peuple auquel elle appartient. Il y a plus : confiés à la mémoire des générations qui se remplacent l'une l'autre, les contes populaires en rappellent la succession ; elles

retiennent quelque chose des opinions ou des coutumes de chaque siècle, et finissent par ressembler à ces coupes géologiques où les âges du globe se trouvent écrits par couches superposées.

On a nié l'importance des traditions en prétendant qu'elles ne renfermaient, en général, que des *faussetés*. Cela peut être vrai pour les *faits*, mais jamais pour les *sentiments;* ceux-ci se révélant toujours, dans la tradition, tels qu'ils ont été réellement éprouvés par ceux qui les expriment : « Nous pouvons affirmer, dit Grimm, que dans les traditions et les chants du peuple, nous n'avons pas encore rencontré un seul mensonge ; le peuple les respecte trop pour ne pas les laisser tels qu'ils sont et tels qu'il les sait. Quant aux parties et aux détails qui, par l'effet du temps, peuvent s'en détacher et se perdre, ainsi que des branches isolées se dessèchent et tombent de la cime des grands arbres pleins d'ailleurs de sève et de force, la nature y a pourvu, et, là comme partout, elle prend soin de réparer ses pertes par d'éternels renouvellements. . . . . Il n'y a de possible, en fait d'invention, que ce que le poëte a senti et éprouvé dans son âme. L'homme

qui veut faire isolément de la poésie populaire, tirée de son propre fonds, échoue inévitablement; car il ne peut rester dans la juste nature des choses : il n'atteint pas, ou il dépasse. »

On doit distinguer dans les traditions les *chants* et les *récits*.

Les *chants*, mieux préservés de l'altération par le rhythme, ont toujours quelque chose de plus authentique; ils traduisent d'ailleurs des sensations, tandis que les *récits* embrassent seulement des faits; les uns ne donnent que la pensée d'un siècle, les autres nous en apprennent l'accent. Ce qu'un peuple chante est toujours ce qu'il a besoin d'épancher au loin, de répandre dans l'air pour que tous le respirent avec lui. Aussi, voyez comme la passion de chaque époque s'est clairement exprimée dans ses chants, depuis les *Bacchanales* et les *Reverdies* de notre renaissance païenne jusqu'aux *noëls* démolisseurs du dix-huitième siècle, jusqu'aux *romances* guerrières de l'Empire. Mais la chanson exige la brièveté! Elle ne peut traduire qu'un seul sentiment ou qu'un seul souvenir; encore faut-il qu'elle le concentre en un petit nombre de formules

étincelantes. Le *récit*, plus ample, admet, au contraire, tous les détails, et peut prendre toutes les allures. Rien ne le borne, rien ne l'enchaîne, pas même le possible ! L'imagination populaire, resserrée dans les traditions rhythmées, rappelle ces essences qui, sous un faible volume, concentrent mille parfums, tandis que, plus libre dans les traditions parlées, elle roule comme une eau vive qui emporte parmi ses flots tout ce qu'elle rencontre. On peut donc dire que les *chants* et les *récits* se commentent et se complètent l'un l'autre. Également instructifs, quoique par des moyens différents, ils forment les deux cordes « de cette vieille lyre dans laquelle dort l'âme du passé. »

Les chants populaires de la Bretagne ont déjà été publiés (1) ; il ne restait qu'à recueillir ses *récits*, et c'est là ce que nous essayons aujourd'hui.

La difficulté de l'entreprise nous a longtemps retenus. Il ne s'agissait plus seulement de faire passer

(1) Dans *les Derniers Bretons* et dans le *Barzas-Breiz* de M. de la Villemarqué.

dans notre langue des poëmes formulés et que nous pouvions traduire d'après les chanteurs; ici, il fallait sténographier un récit entrecoupé où le geste et l'inflexion avaient autant de valeur que la parole. Il fallait démêler la trame primitive sous les broderies de fantaisie; car, livré aux caprices de la mémoire, le même conte se modifiait selon le conteur. Nous devons dire pourtant que ces variantes altéraient rarement le fond du récit, et que nous avons souvent éprouvé une singulière surprise en entendant la même tradition racontée dans les paroisses de la plaine et dans celles des montagnes avec les mêmes incidents, les mêmes réflexions et presque les mêmes termes.

Ces traditions sont fort variées de nature, de style et d'étendue; cependant on pourrait en distinguer de trois sortes : celles qui ont pour origine un fait consacré par la chronique du pays ou par ses légendes religieuses; celles où tout relève de l'invention, mais d'une invention évidemment nationale; enfin celles qui semblent empruntées, pour le fond, à des traditions étrangères et que le génie breton s'est appropriées par les détails. Ces dernières sont sur-

curieuses à cause des comparaisons auxquelles peuvent donner lieu.

ıant à la forme, les contes populaires de la Bre-
e en affectent deux bien distinctes : l'une fami-
, flottante, cadencée et sans repos; l'autre scandée
strophes et soutenue par une certaine emphase.
e dernière forme n'est employée que pour les
s de peu d'étendue, et sans doute primitive-
t soumis à la mesure du vers; la transmission
ale aura, à la longue, altéré le rhythme du récit,
ıura amené à cette prose cadencée.

e plan suivi par nous dans le livre que nous pu-
ns s'écarte, en plusieurs points, de celui des re-
ls de contes populaires imprimés jusqu'à pré-
. Quoique la Bretagne ait inspiré, dans ces
ıiers temps, beaucoup de romances et de feuil-
ns, nous la croyons plus exploitée que connue,
ous avons pensé que, pour être bien senties, ses
itions avaient besoin d'être entourées de ce qui
explique et de ce qui les colore. Qu'est-ce que
provisation du conteur napolitain sans le porti-
de marbre cuivré par le soleil, sans le lazzarone
écoute, sans la brune Italienne qui sourit? Rien

de ce qui vit ne peut rester dans le vide; il faut à tout récit son théâtre, son auditoire, son acteur. C'est là ce que je me suis efforcé de faire; j'ai placé chaque tradition dans son milieu, je l'ai mise en scène, en la faisant redire et écouter par des Bretons. Les esquisses dont j'ai encadré les contes populaires que je publie sont donc de véritables commentaires dramatiques, destinés à compléter la peinture de la Bretagne poétique que j'ai essayée ailleurs (1).

J'ai employé indifféremment les noms de contes et de traditions, en parlant des récits populaires que je publie, parce qu'ils participent également de ces deux formes. Grimm accuse la même confusion dans ceux qu'il a recueillis. « La nature, dit-il, n'établit nulle part de démarcations sensibles et tranchées. Dans la poésie, il n'y a que quelques divisions générales; toutes les autres sont fausses et forcées. Encore ces grandes divisions elles-mêmes ont-elles leurs points de contact, et rentrent-elles les unes

(1) Voir *les Derniers Bretons*, nouvelle édition, revue en un seul volume grand in-18.

dans les autres. La distinction entre l'histoire, la tradition et le conte, est, sans doute, une des plus marquées et des plus rationnelles que l'on puisse admettre; cependant, il y a des cas où l'on serait très-embarrassé de décider à laquelle de ces trois classes appartient le récit qu'on a sous les yeux. Ainsi, par exemple, *Frau holla* tient à la fois du conte et de la tradition, et, souvent, une circonstance traditionnelle peut être également du ressort de l'histoire. »

Il n'existe jusqu'à présent aucun recueil des traditions parlées de notre vieux duché. Si l'exemple que je donne est imité, j'aurai du moins signalé le premier (comme je l'avais fait pour les traditions chantées) une source nouvelle d'études historiques et littéraires (1). Les contes que l'on va lire sont, en effet, bien loin d'être les seuls que l'on puisse

(1) M. de la Villemarqué a fait paraître, sous le titre de *Contes populaires des anciens Bretons*, un livre plein de poésie et d'érudition, comme tout ce que publie le traducteur du *Barzas-Breiz;* mais ce livre ne traite que des vieux récits connus plus tard sous le nom de *Romans chevaleresques*. *Le Foyer breton*, loin de faire double emploi avec l'ouvrage de M. de la Villemarqué, en est donc une sorte de suite.

recueillir dans les quatre évêchés bretons : nous aurions pu en donner un grand nombre d'autres, d'un intérêt égal; mais l'étroitesse du cadre forçant à faire un choix, nous nous sommes borné à publier les plus connus, ceux desquels s'exhalait cette senteur du pays qui ne peut tromper.

Un mot maintenant sur la méthode que nous avons cru devoir adopter pour notre travail.

Nous ne pouvions ici, comme pour les traditions rhythmées, compiler un texte dans différentes versions écrites sous la dictée des chanteurs, puis traduire ce texte; pour les récits que nous avions à reproduire, le fond et les principaux détails nous étaient seuls fournis; la forme, fréquemment modifiée, ne pouvait être reproduite que *par approximation;* il fallait enfin nous résigner *à conter nous-même d'après les conteurs*. Or, cette nécessité avait mille périls, au premier rang desquels se trouvait l'infidélité involontaire de la transmission. Obligé de donner en français ces traditions bretonnes, nous pouvions, à notre insu, en altérer l'allure, y mêler des idées, des expressions, des images françaises. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce

danger, c'était d'écrire d'abord nos récits en breton! De cette manière, nous étions sûr de ne rien dire que ce qui avait été dit, ou du moins que ce qui *pouvait être dit* par les conteurs. La langue même nous défendait contre toute amplification étrangère; nous nous trouvions placé dans une atmosphère armoricaine, forcé d'être Breton par la pensée et l'expression. Nous nous sommes, en conséquence, résigné à ce travail ingrat, et, avant de traduire en français les contes que nous donnons ici, nous les avons écrits dans la langue du pays qui les a produits et conservés. Nous ne sommes point sûr que nos récits aient littérairement rien gagné à ce travail, mais nous sommes certain d'être ainsi resté plus près de la véritable forme adoptée par les conteurs nationaux.

Nous devons dire pourtant qu'il nous est arrivé, parfois, de mêler au récit des explications dont ces derniers s'exemptent, mais indispensables pour les personnes auxquelles les coutumes ou les superstitions armoricaines sont peu familières. De plus, les titres, les noms des personnages et les lieux de scènes étant arbitraires, nous avons cru pouvoir les

choisir à notre guise; enfin, il nous est arrivé (notamment pour les *Korils de Plaudren*) de resserrer en une seule deux traditions appartenant au même sujet.

On trouvera peut-être nos récits bien *arrangés* pour des *récits parlés;* mais nous ferons observer qu'à force d'avoir été répétées, ces traditions ont pris une allure consacrée et pour ainsi dire officielle. Les conteurs ne répètent pas seulement les mêmes faits dans le même ordre; ils se servent, le plus souvent, des mêmes expressions, et leur narration n'a aucune des incertitudes ni des aventures de l'improvisation; c'est plutôt une sorte de récitation diversement accentuée, mais toujours un peu monotone, que l'on prendrait, à quelques pas, pour une lecture (1).

(1) Ceci semble contredire ce que nous avons avancé précédemment de la variété des détails donnés par les différents auteurs. Cette variété existe réellement, mais se borne habituellement à un certain nombre de *formes*. Chaque récit a une douzaine de *manières* d'être représenté (plus ou moins), et il donne lieu ainsi à une douzaine d'*écoles*. Les conteurs de la même *école* ont la même forme apprise et traditionnelle : mais les *écoles* diffèrent essentiellement entre elles.

Ces conteurs se partagent en deux classes distinctes : les *Discrevellerrs*, ou conteurs sérieux, qui commencent toujours par le signe de la croix, mettent une sorte de solennité dans leur débit, et ne mêlent que très-rarement au récit leurs idées personnelles; et les *Marvailherrs*, ou conteurs gais, qui, bien que répétant aussi un thème appris, y introduisent, assez souvent, leurs propres inspirations.

Nous avons intitulé notre livre *le Foyer Breton*, parce que c'est réellement sur l'âtre de nos paysans, devant leur feu de landes ou d'algues marines, que nous avons écouté les récits qui le composent. Ces souvenirs du pays, nous les renvoyons au pays, qui, nous le craignons, les aura bientôt oubliés tous ! Souvent déjà, quand des Bretons plus jeunes arrivent du vieux duché et que nous essayons de les interroger sur les croyances et les coutumes de notre enfance, nous les voyons s'étonner, ne pas comprendre et interroger à leur tour ! Ainsi les traditions meurent, même sur le sol de granit qui semblait devoir communiquer son immuabilité à tout ce qu'il produit, et le génie moderne a vaincu

la ténacité proverbiale « des durs enfants de l'Armor. » Dans ce naufrage du passé, nous tâchons au moins de sauver la poésie, trop heureux si notre livre pouvait devenir jamais ce qu'il voudrait être, c'est-à-dire les *Mille et une nuits de la Bretagne.*

PREMIER FOYER.

PAYS DE TRÉGUIER.

LA FERME DES NIDS (1).

Regardez l'enfant qu'une folle ronde emporte : ivre de plaisir, il tourne, il chante, il bondit!... et, tout à coup, au milieu même de son transport, vous le voyez s'arrêter; il abandonne les mains de ses compagnons de jeux, il s'éloigne; il va, au coin le plus reculé, se reposer un instant de sa joie, et chercher un peu de silence et d'obscurité.

Ce besoin de l'enfant, qui ne l'a éprouvé dans le mouvement du monde? Qui n'a voulu parfois, comme lui, dégager sa main de la ronde humaine

(1) Ker-neïs, de KER, *ville*, et NEÏS, *nids*. Plusieurs familles bretonnes portent encore ce nom.

et s'en écarter, non par tristesse, mais par lassitude; pour se reconnaître et donner à son âme le temps de reprendre haleine?

C'est surtout dans la jeunesse que s'éveillent ces désirs subits de solitude. Au milieu du tourbillon bruyant de l'action, nous entendons s'élever parfois en nous-mêmes des voix secrètes; et saisis d'une subite langueur, nous laissons tomber la plume, le pinceau ou l'épée, pour aller écouter ces voix à l'écart. Heureux âge où l'on enlève sa fantaisie du milieu de la réalité comme une maîtresse dont le monde nous séparait, et où l'on va vivre quelques jours avec elle, au penchant des prairies et sous le ciel étoilé! Heureux surtout, si l'on pouvait s'oublier plus longtemps dans ces retraites enchantées, et si l'on n'en était pas bientôt arraché par cette lugubre visiteuse qui marche toujours armée de chaînes et de carcans : LA NÉCESSITÉ!

Je garde encore au nombre de mes plus doux souvenirs un de ces exils volontaires à Kerneïs (*la Ferme des Nids*), dans le pays de Tréguier. Je n'y avais été conduit ni par ennui, ni par suite d'espérances déçues; j'y venais l'esprit libre, le cœur con-

tent, et sans autre but que de donner de l'espace à *la folle du logis.*

Cependant, comme une pareille intention, loyalement avouée, n'eût été crue de personne, je m'abstins d'en parler, et je me décidai à un mensonge pour ne pas être accusé de mentir. Prétextant donc une subite passion de chasse, je partis muni de tout l'attirail meurtrier qui devait expliquer et justifier mon séjour à *la Ferme des Nids.*

Celle-ci était située dans l'arrondissement de Guingamp, à peu de distance de Bourbriac. Elle avait sans doute été habitée autrefois par un de ces gentilshommes-laboureurs qui conduisaient la charrue l'épée au côté, et siégeaient, en sabots, aux états de la province; mais le temps et l'abandon avaient ruiné le vieux manoir, de sorte que ses débris s'étaient insensiblement transformés en bâtiments d'exploitation. Il ne restait de l'édifice primitif qu'un seul pavillon, dont le toit fléchissant et les murs étançonnés accusaient l'état critique; il se composait de deux chambres tapissées de toiles d'araignée et meublées d'un lit, d'une table et d'un escabeau. C'était là que le nouveau propriétaire

venait passer quelques jours chaque année pour recevoir ses fermages, chasser son gibier et surveiller ses plantations.

Je l'avais plusieurs fois accompagné dans ces *campagnes* (comme il appelait ses séjours à Kerneïs), de sorte que je connaissais le pays et la famille du fermier. Cette famille se composait du chef de la maison, Antonn Gorou, travailleur infatigable quoique déjà sur l'âge; de sa femme Glauda, plus vieille que lui de quelques années; de leur fille Margaridd et d'un garçon appelé Cleménçz. Ce dernier habitait ordinairement Guingamp, où il étudiait pour la prêtrise; mais, lors de mon arrivée, il se trouvait, par hasard, à Kerneïs. Il y avait, en outre, à la ferme, un jeune Kernewodd idiot chargé de garder les moutons sur les landes. Antonn Gorou, qui l'avait recueilli un soir d'hiver, sur la route, presque nu et à demi mort de faim, n'avait pu en obtenir aucun renseignement sur ses parents, et lui-même ne se connaissait d'autre nom que le sobriquet méprisant de Lawik (1).

(1) *Petite vermine*. C'est le surnom donné à la plupart des petits mendiants.

Tous les habitants de la ferme me firent bon accueil, et je fus bientôt établi dans le pavillon en ruines, que l'on appelait la chambre du maître. La vieille Glauda se chargea de mon ménage, tandis que Margaridd, qui avait la surveillance de la laiterie et du poulailler, devait me nourrir.

Après m'être ainsi assuré, selon la formule antique, *le feu et l'eau*, je songeai à prendre possession de ma solitude.

Placé sur le penchant de la vallée, Kerneïs était environné d'un labyrinthe de bosquets, de taillis et de haies vives, auquel il devait sans doute son nom de *Ferme des Nids*. C'était comme un enchaînement de clairières qui morcelait la vallée en mille retraites encadrées de feuillages, ayant chacune son coin de ciel, que teignait une nuée ou qu'éclairait une étoile. Cette disposition créait pour ainsi dire autant de petites solitudes dans la grande solitude. A dix pas de la ferme, on ne voyait déjà plus rien que les arbres, et l'on n'entendait que les oiseaux gazouillant sous les feuilles. C'était seulement lorsque l'on se dirigeait vers la montagne que l'horizon commençait à se découvrir et la vue à s'étendre. Mais quoi-

que moins restreinte, la perspective restait alors aussi sauvage. Au-dessous des landes tachetées de genêts fleuris, se déroulaient d'agrestes campagnes entrecoupées de bois et de pâtures. De loin en loin seulement, quelques légères fumées qui s'élevaient du milieu des arbres, quelques mugissements de vaches égarées dans les herbages, quelques champs de blés d'un vert plus régulier et plus ondoyant, avertissaient l'œil de la présence des hommes.

Ce fut dans ce riant désert que je donnai la volée à mes fantaisies. Je quittais la ferme dès le matin avec un livre que j'étais quelquefois plusieurs jours sans ouvrir, et je me lançais, au hasard, dans les sentiers ombreux. J'eus bientôt pris ainsi connaissance de tout mon domaine, et je m'occupai alors de faire un choix.

L'attrait de la nouveauté épuisé, il se trouva que toutes ces retraites me devenaient indifférentes, sauf une seule, qui n'était pourtant ni la mieux exposée, ni la plus fleurie. D'où venait cette préférence? Je ne pensai point à me le demander alors, et, maintenant, je me le demanderais en vain. Qui peut lire dans le mystère des affections humaines? Quel

souffle les allume, quel souffle les éteint ? Le cœur de l'homme ressemble aux lacs pleins de courants sans qu'on y voie de pentes, et toujours agités sans qu'on y entende le vent !

Le lieu que j'avais choisi pour retraite habituelle à *la Ferme des Nids* était un de ces étroits vallons appelés *kans* (1) dans le pays, espèces de ravins verdoyants que leur forme et leur nom feraient prendre pour les lits de quelques ruisseaux taris. Une fontaine, qui sourdait au niveau des herbes, l'arrosait dans toute sa longueur. Il était fermé d'une haie de prunellier entremêlé de clématites sauvages et de troënes; près de la source, une touffe d'aubépines formait un toit parfumé. C'était là que j'allais m'asseoir et que je m'oubliais des heures entières dans mes rêveries. Je n'étais point encore alors *ouvrier en livres*, je n'avais pas attelé mon imagination à la meule du journalisme ; elle m'appartenait tout entière ; j'en disposais comme de ces fleurs des champs que l'on tresse et que l'on effeuille pour le plaisir d'un

(1) *Kan* veut dire canal : c'est ce que les Écossais appellent *glen*.

instant. Je pouvais inventer mille romans dont j'étais à la fois le héros, le poëte et le public. Mon ravin servait de théâtre !... c'était là que je faisais agir et parler mes personnages. Je marquais leur place sous les buissons fleuris, je les voyais marcher sur l'herbe fine, j'entendais leurs voix entrecoupées par les chants de la fauvette et du bouvreuil ! Que d'églogues charmantes ainsi commencées ! que de vagues poëmes interrompus et repris ! que de robes blanches, que de doux regards, que de blondes chevelures entrevues parmi ces herbes et ces feuillages ! L'Arioste parle d'un monde où les fous peuvent aller chercher leurs raisons égarées ; moi, j'avais trouvé là le monde où s'étaient envolés tous mes fantômes de jeunesse. Aussi, comme je prolongeais ces visions enchantées ! Parti le matin de la ferme, je n'y rentrais souvent qu'à la nuit, épuisé de fatigue, mais encore tout occupé de mes chimères et le cœur gonflé d'un attendrissement joyeux.

Là, je retrouvais d'autres sensations moins enivrantes qui me reposaient. Ma soirée se passait à la ferme, où j'écoutais les entretiens de la famille et les contes du foyer. Comme tous les jeunes gens arra-

chés à la charrue pour devenir prêtres, Cleménçz avait subi une transformation dont nous avons ailleurs expliqué les causes (1). A ces rudes manières de paysan avaient succédé des habitudes plus douces. Aidé par l'étude, son esprit était devenu souple et compréhensif, en même temps que le repos exaltait la tendresse de ses instincts. Ce développement moral et intellectuel avait encore agrandi l'intervalle qui le séparait de ses vieux parents, et eût rendu son isolement complet s'il n'eût trouvé sa sœur pour le comprendre.

La culture manquait pourtant à Margaridd ; mais elle était femme, elle était jeune, et n'avait que son frère à qui elle pût parler. Que celui-ci se fût trouvé semblable aux autres jeunes gens du pays, et Margaridd fût restée semblable aux autres jeunes filles ; mais il avait d'autres habitudes, et, avec la souplesse de son sexe et de son âge, elle voulut les avoir pour vivre comme lui et avec lui !

Le premier effet de ce désir fut d'engager la jeune fille à apprendre à lire. Cleménçz lui donna des

(1) Voir *les Derniers Bretons*, chap. III, *Pays de Tréguier*.

leçons jusqu'au moment où il partit pour Guingamp : alors, elle continua avec un de ces maîtres ambulants qui vont de ferme en ferme apprendre la croix de Dieu et le catéchisme aux enfants, moyennant cinq sous par mois, une poignée de lin chaque année, et des sabots neuf à Noël. Mais, que ce fût la faute du professeur ou de l'écolière, les progrès de Margaridd avec le vieux Guiller avaient été peu sensibles, et le Kloarek l'avait trouvée, à son retour, presque au même point qu'à son départ ; aussi avait-il repris son enseignement, qui avait lieu le matin dans le courtil et le soir près de l'âtre.

J'assistais ordinairement à cette dernière leçon, toujours suivie de causeries, de chants et de récits. Margaridd me répétait les *sônes* du pays de Tréguier, et Cleménçz racontait des traditions, interrompues de loin en loin par une courte réflexion d'Antonn Gorou ou par un cri admiratif de l'idiot. Parfois le cercle s'agrandissait du maître d'école Guiller, vieillard railleur qui avait blanchi dans la sujétion et la misère, en gardant sa gaieté, ou de quelque *chercheur de pain* (1) attardé qui gagnait Bohoa. Alors

(1) Nom donné en Bretagne aux mendiants : *Klaskervara.*

les récits devenaient plus nombreux et plus variés. Guiller, enhardi par le *vin de feu* emprunté à ma gourde de voyage, racontait librement les aventures de *Moustache* (1), et le mendiant passait en revue les traditions de toutes les paroisses comprises dans sa tournée. C'était tantôt l'histoire d'Azénor, renfermé dans la tour de Château-Laudren; tantôt celle de la *Pierre bornale* que l'on voit encore à Coëtmieux; mais surtout les souvenirs de la *Lew-Dréz* ou *Lieue de grève*, théâtre favori des merveilleuses aventures. Là avait existé autrefois une cité opulente, maintenant ensevelie sous les dunes. Tous les ans, à la Toussaint, s'ouvrait, dès le premier coup de minuit une porte qui conduisait à une salle éclairée où se trouvaient les trésors de la ville morte; mais au dernier tintement de l'horloge, les lumières s'éteignaient, la porte se refermait avec un grand bruit et tout restait clos et obscur jusqu'à l'année suivante. Des hommes trop hardis à connaître ce que Dieu veut leur cacher avaient plusieurs fois tenté de pé-

(1) Voir *les Derniers Bretons*, chap. III, *Pays de Tréguier*.

nétrer jusqu'à la salle lumineuse, et aucun n'en était revenu.

A ces traditions fantastiques s'en mêlaient d'autres empruntées aux légendes, mais remaniées par le génie populaire. De ce nombre s'en trouva une appartenant à la Cornouaille, et dont le souvenir m'est resté d'autant plus vif qu'elle donna lieu à une des scènes les plus étranges dont j'aie été jamais témoin. Je veux parler de la tradition de Comorre que l'on verra plus loin.

Elle nous fut racontée par un mendiant qui arrivait de Gourin, après avoir parcouru toute la montagne. Lawik était accroupi sur la pierre du foyer, où il se balançait en chantonnant tout bas, selon l'habitude des idiots. Il n'avait point d'abord écouté le conteur, mais insensiblement son attention parut s'éveiller. Il se tut, cessa de se balancer et leva la tête. Ses traits exprimèrent une sorte d'étonnement, puis une intelligence subite. Il se redressa en battant des mains avec un cri de joie et répétant les noms des principaux personnages de la tradition : il avait évidemment retrouvé un récit familier à son oreille. Le mendiant s'était interrompu, et tous les

auditeurs regardaient Lawik avec surprise ; je voulus lui adresser quelques questions, mais il ne m'entendait pas ; tous les souvenirs d'enfance, évoqués par le conteur, venaient de s'éveiller à la fois dans cette âme obscure, et d'y répandre mille rapides lueurs. Il s'était levé tout droit, les yeux brillants, les narines gonflées, les cheveux flottants, et il continuait le récit du mendiant en phrases haletantes. Il parlait de Triphyna, de Saint-Veltas, du roi de Vannes, du chien géant, du faucon au collier d'or, puis, s'interrompant tout à coup, il mêlait au récit les images de son passé. Il courait autour du foyer en répétant la chanson de *la vieille* (1) et en se roulant dans la poussière comme les petits mendiants qui parcourent nos routes ; il comptait tout haut le nombre de liards reçus, il les présentait à un maître invisible dont il fuyait les coups avec des cris plaintifs ; il murmurait le nom d'une femme qu'il appelait *vieille tante ;* puis, tout à coup, ce nom semblait lui rappeler quelque douleur oubliée, et il s'accroupissait sur l'âtre en sanglotant.

(1) *An ini goz è va douç.*, etc.; c'est la vieille qui est ma douce, etc.

Tout cela apparaissait pourtant d'une manière moins nette et moins suivie que nous venons de le dire; c'était un chaos de gestes, de paroles, d'exclamations au milieu desquels jaillissaient seulement, de loin en loin, quelques révélations plus claires. On devinait le sens général de ce récit bizarre, mais sans en saisir les détails; on eût cru entendre une improvisation dans une langue étrangère dont on comprenait seulement certains mots et certaines inflexions qui nous servaient à supposer le reste.

Cette espèce de crise lucide fut d'ailleurs de courte durée. Au bout de quelques minutes, la clarté subite qui avait illuminé la mémoire de Lawik s'éteignit; sa voix devint confuse, ses mains retombèrent, l'expression de ses traits s'effaça et, s'accroupissant sur l'âtre avec un murmure plaintif, il reprit son balancement et sa sourde chanson.

Cette scène étrange se renouvela plusieurs fois pendant mon séjour à *la Ferme des Nids*. Éclairé par le hasard sur les moyens de faire revivre les souvenirs de l'idiot, je m'en servis pour savoir de lui ce qu'Antonn Gorou n'avait pu apprendre jusqu'alors. J'aurais beaucoup à dire sur ces interrogations bi-

zarres, si je ne craignais de trop prolonger ces esquisses. J'arrive donc tout de suite à la fin de mon séjour au manoir.

Depuis le retour de Cleménçz à la ferme, le vieux maître d'école avait cessé ses leçons à Margaridd; mais il les continuait à Lawik, qu'il préparait à la première communion, en lui apprenant ses prières. Un matin, comme j'ouvrais ma fenêtre, je l'aperçus dans la cour avec son élève. Il était assis sous la haie d'aubépines, tandis que Lawik, accroupi à ses pieds, l'écoutait en jouant avec de petits cailloux polis dans le ruisseau. Sur leurs têtes gazouillait le rouge-gorge, et à leurs pieds gloussaient les poules avec leurs couvées. De l'autre côté de la haie, mais dans le courtil, Cleménçz donnait également une leçon à Margaridd, agenouillée devant lui. Les sureaux en fleurs formaient autour d'eux une sorte de berceau sous lequel bourdonnait trois ruches décorées de laine rouge par la jeune fille pour célébrer l'heureuse arrivée du Kloarek. Ces deux groupes, séparés par une barrière fleurie, formaient un contraste digne du pinceau d'un grand peintre. Les voix qui s'élevaient des deux côtés parvenaient distinctement jus-

qu'à moi ; Margaridd lisait un *sône* nouvellement imprimé, et l'idiot répétait une prière. Il y avait alternativement des pauses de chaque côté du buisson, de sorte que les voix semblaient se succéder et se répondre. Ainsi, quand la voix traînante et inarticulée de l'idiot avait dit :

« Notre père qui êtes aux cïeux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne nous arrive... »

La voix vive et timbrée de la sœur de Cleménçz continuait :

« Ne répétez à personne, petits oiseaux, que j'ai pris Herriedd pour ma douce belle ; ne dites pas qu'Herriedd est tout mon amour... »

Puis Lawik reprenait :

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous notre pain quotidien... »

Et Margaridd ajoutait :

« Les cheveux d'Herriedd ont la couleur des feuilles mortes, ses yeux sont aussi bleus que l'air, et son haleine a le parfum du miel... »

Enfin l'enfant murmurait à demi assoupi :

« Pardonnez-nous nos offenses... ne nous laissez pas succomber à la tentation... »

A quoi la jeune fille répondait d'un accent entrecoupé :

« Pour les cheveux d'Herriedd, je donnerais toutes les forêts de la terre ; pour ses yeux, je donnerais les étoiles; pour un de ses baisers, je donnerais le paradis. »

Et arrivées là, les deux voix reprenaient ensemble, mêlant, sans le savoir, dans ce chœur étrange, la prière de l'humble chrétien à l'hymne de l'amant avide.

Les leçons finirent pourtant ; le vieux maître d'école se leva pour entrer avec Lawik dans la ferme ; mais Margaridd resta sous la tonnelle de sureaux avec son frère. A l'enseignement avait succédé la causerie. Je crus comprendre qu'il s'agissait du prochain départ de Cleménçz. Le maître, dont la maladie l'avait engagé à quitter Guingamp, était rétabli et allait rouvrir sa classe; le jeune Kloarek ne pouvait prolonger son séjour à Kerneïs sans nuire à ses études et sans retarder, par suite, son ordination. La jeune fille le comprenait et ne pouvait pourtant se résigner à ce départ.

— Quand vous serez retourné à Guingamp,

disait-elle, que vais-je faire, moi, à la ferme?

— Vous finirez d'apprendre à lire, Margaridd, répondait doucement le Kloarek.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai envie de savoir que quand vous êtes là, dit-elle. A quoi bon lire quand il n'y a personne pour prendre sa part de votre plaisir; vous ne savez pas comme c'est triste d'être seul.

— Comment ne le saurais-je pas, Margaridd, moi qui suis toujours loin de vous?

— C'est vrai! reprit la jeune fille, qui parut oublier tout à coup son isolement pour penser à celui de son frère; vous n'avez là-bas aucun parent; pauvre malheureux!

— Je m'habitue à être prêtre, répondit Cleménçz; les prêtres ne peuvent pas vivre comme les autres, Margaridd. L'église est leur ménage et la paroisse leur famille; il n'y a à mettre chez eux ni une armoire de mariée, ni un berceau d'enfant; il n'y a place qu'au Christ étendu sur sa croix. C'est devant lui qu'on se couche, qu'on se lève, qu'on prend son repas! le prêtre n'a pas d'autre ami ni d'autre compagnon.

Bien que cela fût dit sans aucune nuance d'a-

mertume, il y avait, sans doute, dans l'accent du jeune homme, quelque chose qui trahissait une oppression secrète, car Margaridd le regarda en s'écriant :

—Jésus! Cleménçz, vous ne pourrez pas vivre ainsi.

— Pourquoi cela, ma sœur ? demanda-t-il.

— Parce que vous m'avez dit souvent que vous n'étiez jamais plus heureux qu'ici, avec nous tous, reprit Margaridd; parce que vous aimez trop les chrétiens pour ne pas souffrir de vivre seul. Vivre seul ! vierge Marie ! Et quand vous serez triste ! et quand vous serez malade ! C'est impossible, Cleménçz !

— Il le faut pourtant, Margaridd.

— Non, mon frère, non ; je puis aller avec vous, moi; un recteur a toujours besoin d'une servante, vous me prendrez sans gages; comme ça, je ne vous serai point une charge, et vous n'aurez pas seulement le Christ devant vos yeux ; vous trouverez près de vous quelqu'un pour répondre *Amen* au *Benedicite.*

Le jeune paysan regarda sa sœur avec un attendrissement souriant.

— Pauvre innocente ! dit-il, ce serait une grande

consolation, mais vous vous devez à d'autres qu'à moi ! d'abord aux vieilles gens qui sont ici ; le père et la mère sont plus proches parents que le frère, Margaridd.

— Ah ! vous avez raison ! dit la jeune fille en baissant la tête.

— Puis, continua Cleménçz, il y a encore un plus proche parent que la mère et que le père.

— Un plus proche parent, répéta Margaridd, qui avait compris, car elle gardait la tête basse ; lequel donc, mon frère ?

— Celui qui viendra à Kerneïs par les petits sentiers, qui attendra derrière le pignon que la *Pennérèz* sorte, et qui apprendra pour elle le nouveau *sône* que vous lisiez tout à l'heure.

Et Cleménçz se mit à murmurer le premier couplet en y changeant le nom :

« Ne répétez à personne, petits oiseaux, que j'ai pris Margaridd pour ma douce belle ; ne dites pas que Margaridd est tout mon amour. »

La jeune fille se mit à rire.

— Ceux qui viennent à la ferme ne savent point chanter, mon frère, dit-elle.

— En êtes-vous sûre, ma sœur ?

— Sûre, Cleménçz, bien sûre ! et qui donc chanterait vôtre *sône :* le vieux Guiller, peut-être ?

— Non, Margaridd, mais le jeune meunier qui est venu dimanche pour la première fois.

— Il n'a parlé qu'à vous, Cleménçz.

— Mais il ne m'a parlé que de vous, Margaridd ; et vous le savez bien, car vous passiez toujours derrière nous pour écouter.

— Ne dites pas cela, mon frère, s'écria la jeune fille qui rougit : pour Dieu, ne dites pas cela.

— C'est pourtant la vérité, reprit le Kloarek ; et la preuve, c'est que vous m'avez demandé...

— Paix, mon frère, interrompit Margaridd ; paix au nom de Dieu ! Songez que le monsieur peut vous entendre.

— Il a entendu, interrompis-je en me penchant.

La jeune paysanne leva la tête, m'aperçut à la fenêtre, et, poussant un cri de surprise, elle s'enfuit toute honteuse derrière les aubépines.

Cleménçz partit le lendemain, et je quittai moi-même la *Ferme des Nids* quelques jours après ; mais le jeune Kloarek avait deviné juste pour sa

sœur ; car, lorsque l'année suivante je traversai Kerneïs une dernière fois, elle venait de quitter la ferme pour suivre son mari au moulin de la vallée.

RÉCIT DU CHERCHEUR DE PAIN.

COMORRE (1).

Bien longtemps avant la révolution, on dit que Vannes était une ville encore plus belle et plus grande, et qu'à la place de monsieur le préfet, il y avait un roi qui était maître de tout ! Ceux qui m'ont raconté les choses que je vais vous redire ne m'ont pas appris son nom ; mais il paraît que c'était un homme craignant Dieu et dont on n'avait jamais mal parlé dans le pays.

Il était veuf depuis longtemps et vivait heureux

(1) Nous devons faire observer ici que la tradition populaire s'écarte, en beaucoup de points, de la version écrite donnée par Albert de Morlaix. Le récit des *Discrevellers* est comme d'habitude beaucoup plus détaillé, plus merveilleux, plus dramatique surtout que celui du légendaire. Nous renverrons, du reste, ceux qui voudront en faire la comparaison, à la version d'Albert de Morlaix.

avec sa fille, qui passait pour la plus belle créature du monde entier. On l'appelait Triphyna. Ceux qui l'ont connue ont assuré qu'elle était arrivée jusqu'à l'âge où l'on met les gens dans leurs biens (1) sans avoir commis un seul péché mortel ! Aussi le roi son père eût-il mieux aimé perdre ses chevaux, ses châteaux et toutes ses fermes, que de voir Triphyna mécontente de vivre.

Cependant, il arriva qu'un jour des ambassadeurs de Cornouaille se firent annoncer. Ils venaient de la part de Comorre, prince puissant de ce temps-là, qui régnait sur le pays du blé noir comme le père de Triphyna régnait sur le pays du blé blanc (2). Après avoir offert en présent à ce dernier du miel, du fil et une douzaine de petits pourceaux, ils lui déclarèrent que leur maître était venu à la dernière foire de Vannes, déguisé en soldat, qu'il avait vu la jeune princesse, et qu'il en était tombé si terrible-

(1) Majorité. Les Bretons désignent une personne majeure par cette expression : *den a dra* ou *lekëal en e dra*, c'est-à-dire *l'homme de sa chose* ou *mis en possession de sa chose.*

(2) Le nom breton de Vannes, *Gwen-ed,* signifie mot à mot *blé blanc.*

ment amoureux (1), qu'il la voulait en mariage, quoi qu'il pût lui en coûter !

Cette demande jeta le roi et Triphyna dans un grand chagrin ; car le comte Comorre était un géant qui passait pour le plus méchant homme que Dieu eût créé depuis Caïn. Tout jeune, il s'était habitué à trouver son plaisir dans le mal, et, telle était sa malice que, lorsqu'il sortait du château, sa mère elle-même courait tirer la corde du beffroi pour avertir les gens du pays de se garder. Plus tard, quand il fut devenu le seul maître, sa cruauté n'avait fait que grandir. On racontait qu'un matin, en partant, il avait essayé son fusil sur un enfant qui allait conduire un poulain à la friche et qu'il l'avait tué ! D'autres fois, lorsqu'il revenait de la chasse sans avoir rien pris, il découplait ses chiens contre les pauvres gens attardés dans la campagne, et les faisait déchirer comme si c'eût été des bêtes fauves. Mais le plus horrible, c'est qu'il avait eu successivement quatre femmes qui étaient mortes tout d'un coup et sans avoir reçu les derniers sacrements ; si

(1) *Caret terrupl*, expression usuelle pour aimer éperdument.

bien qu'on le soupçonnait de les avoir tuées avec le couteau, le feu, l'eau ou le poison !

Le roi de Vannes répondit donc aux ambassadeurs que sa fille était trop jeune et de trop faible santé pour changer de condition ; mais les Kernewods répliquèrent brusquement, comme c'est leur coutume, que le comte Comorre ne croirait point à ces excuses, et qu'ils avaient ordre, s'ils ne ramenaient point la jeune princesse, de déclarer la guerre au roi de Vannes. Celui-ci répondit qu'ils étaient les maîtres. Alors, le plus vieux des envoyés alluma une poignée de paille qu'il jeta au vent, en disant que la colère de Comorre passerait ainsi sur le pays du blé blanc ; après quoi il partit avec les autres (1).

Le père de Triphyna, qui était un homme de courage, ne s'épouvanta pas pour une pareille me-

(1) Cette forme de déclaration de guerre, conservée par la tradition, est curieuse ; nous ne l'avons vue nulle part ailleurs. Les féciaux romains lançaient sur le territoire ennemi un javelot passé au feu ; au moyen âge, on jetait le gantelet de fer, on se mordait le doigt ; les sauvages de l'Amérique du Nord envoient, comme les Scythes, des faisceaux de flèches ; le nombre de celles-ci indique celui des combattants ; mais la paille enflammée jetée sur le territoire ennemi est une symbolisation particulière que nous n'avons vue mentionnée qu'ici.

nace, et il réunit tous les soldats qu'il put trouver, afin de défendre sa terre. Mais peu de jours après, il sut que le comte de Cornouaille conduisait contre Vannes une puissante armée. Il l'aperçut bientôt en effet qui s'avançait avec des trompettes et des canons. Il se mit alors à la tête de ses gens, et la bataille ne pouvait tarder quand saint Veltas (1) alla trouver Triphyna qui priait dans son oratoire.

Le saint portait le manteau qui lui avait servi de navire pour traverser la mer, et le bourdon qu'il y avait attaché en guise de mât afin de *cueillir* le vent (2). Une auréole de feu voltigeait autour de son front. Il annonça à la jeune princesse que ceux de Vannes et de Cornouaille étaient au moment de s'entretuer, et lui demanda si elle ne voulait point empêcher la mort de tant de chrétiens en consentant à devenir la femme du comte Comorre.

— Hélas ! c'est donc la mort de ma joie et de mon repos que Dieu demande ? s'écria la jeune fille en pleurant. Pourquoi ne suis-je pas une mendiante !

(1) Nom breton de saint Gildas.

(2) Cette expression de *cueillir le vent* n'appartient pas au narrateur breton, mais à Albert de Morlaix.

Je me marierais du moins au mendiant que j'aur choisi (1)! Ah! si c'est la volonté du maître de terre que j'épouse ce géant qui me fait peur, di pour moi, saint homme, l'office des trépassés ; le comte me tuera comme il a fait de ses aut femmes.

Mais saint Veltas lui dit :

— Ne craignez rien. Triphyna. Voici une bag d'argent aussi blanche que le lait, et qui vous s vira d'avertissement; car, si Comorre projetait qu que chose à votre détriment, elle deviendrait au noire que l'aile du corbeau. Ayez donc courage, sauvez les Bretons de la mort.

La jeune princesse, rassurée par le présent de anneau, consentit à ce que demandait Veltas.

Le saint retourna sans retard vers les deux

(1) Le narrateur breton ajoutait ici un détail que nous vons pas osé traduire. Il disait : « Je me marierais du m au mendiant que j'aurais choisi, et nous pourrions, con on dit dans le pays,

Frita lawën pawrentez,
Var a billig a garantez.

Mot à mot :

Frire les poux de la pauvreté
Sur la poêle de l'amour. »

nées pour annoncer à leurs chefs cette bonne nouvelle. Le roi de Vannes ne se souciait guère de consentir au mariage, malgré la résolution de sa [illegible] mais Comorre lui fit tant de promesses, qu'il l'accepta enfin pour gendre.

Les noces furent célébrées avec des réjouissances elles qu'on n'en a jamais vu depuis dans les deux évêchés. Le premier jour, on nourrit six mille inités, et, le lendemain, on reçut autant de pauvres, ue les nouveaux mariés servirent à table, la seriette sur le bras, malgré leur haut rang (1) ! Enuite il y eut des danses pour lesquelles on avait apelé tous les sonneurs de la basse Bretagne, et des ittes où ceux de Brévelay mirent à terre les Kerewods.

Enfin, quand les marmites furent vides et les barques sur la lie, chacun s'en retourna dans ses res, et Comorre emmena avec lui la jeune mariée, mme un épervier qui emporte un pauvre bruant! Pendant les premiers mois cependant, son amour

Cet usage existe encore en Bretagne. Le narrateur donne omme d'habitude, aux personnages du conte, les mœurs propre classe.

pour Triphyna le rendit plus doux qu'on ne devait l'attendre de sa nature. Les prisons du château restèrent vides et les fourches de justice sans pâture pour les oiseaux. Les gens du comte se disaient tout bas :

— Qu'a donc le seigneur, qu'il n'aime plus les larmes ni le sang ! Mais ceux qui le connaissaient mieux attendaient sans rien dire. Triphyna elle-même, malgré la bonté du comte pour elle, ne pouvait se rassurer ni prendre aucune joie. Tous les jours elle descendait à la chapelle du château, et là, elle priait sur les tombes des quatre femmes dont Comorre s'était fait veuf, en demandant à Dieu de la préserver de rude mort (1).

Il y eut vers ce temps-là une grande assemblée de princes bretons à Rennes, et Comorre fut obligé de s'y rendre. Il donna à Triphyna toutes les clefs du château, même celles de la cave ; il lui dit de se distraire à sa fantaisie, et partit avec une grande suite.

Il ne revint qu'au bout de cinq mois, et arriva grandement pressé de revoir Triphyna dont il avait

(1) *Maro rust*, mort violente, en breton.

eu souci pendant toute son absence. Aussi ne prit-il point le temps de la faire prévenir de son retour, et se présenta-t-il dans sa chambre au moment où elle taillait un petit bonnet de nouveau-né garni de dentelles d'argent.

En voyant le bonnet, Comorre pâlit et demanda quel devait être son usage. La comtesse qui croyait lui mettre une grande joie au cœur, déclara qu'avant deux mois ils auraient un enfant ; mais à cette nouvelle le seigneur de Cornouaille recula, hors de lui, et après avoir regardé Triphyna d'un air terrible, il sortit brusquement sans rien dire.

La princesse eût pu croire que c'était un caprice, comme le comte en avait quelquefois, si elle ne se fût aperçue, en baissant les yeux, que sa bague d'argent était devenue noire ! Elle poussa un cri d'épouvante, car elle se rappelait les paroles de saint Veltas et elle comprit qu'un grand danger la menaçait.

Mais elle ne pouvait deviner pourquoi, ni trouver le moyen d'y échapper. La pauvre femme demeura tout le reste du jour et une partie de la nuit à chercher d'où venait la colère du comte ; enfin, comme

son angoisse augmentait, elle descendit à la chapelle pour prier.

Mais voilà qu'après avoir fini son chapelet, et lorsqu'elle se levait pour partir, minuit sonna à l'horloge! Au même instant, elle vit les quatre tombes des quatre femmes de Comorre s'ouvrir lentement, et celles-ci en sortir couvertes de leurs draps mortuaires!

Triphyna, à demi morte, voulut fuir, mais les fantômes s'écrièrent:

— Prends garde, pauvre perdue, Comorre t'attend pour te tuer!

— Moi! dit la comtesse, et que lui ai-je fait pour qu'il veuille ma mort?

— Tu l'as averti que dans deux mois tu serais nourrice, et il sait, grâce à l'esprit du mal, que son premier enfant le tuera. Voilà pourquoi il nous a ôté la vie, quand il a appris de nous ce qu'il vient d'apprendre de toi!

— Seigneur! se peut-il que je sois tombée dans des mains si cruelles? s'écria Triphyna en pleurant; s'il en est ainsi, quel espoir me reste-t-il, et que puis-je faire?

— Va retrouver ton père au pays du blé blanc, répondirent les fantômes.

— Comment fuir? reprit la comtesse; le chien géant de Comorre garde la cour.

— Donne-lui ce poison qui m'a tuée, dit la première morte.

— Et par quel moyen descendre au bas de la haute muraille? demanda la jeune femme.

— Sers-toi de cette corde qui m'a étranglée, répondit la seconde morte.

— Mais qui me dirigera dans la nuit? reprit la princesse.

— Cette flamme qui m'a brûlée, répliqua la troisième morte.

— Et comment faire un si long chemin? dit encore Triphyna.

— Prends ce bâton qui a brisé mon front, acheva la dernière morte.

La femme de Comorre prit le bâton, la flamme, la corde, le poison; elle fit taire le chien, elle descendit la haute muraille, elle vit clair dans la nuit, et elle prit la route de Vannes où demeurait son père.

Comorre, qui ne la trouva pas le lendemain en

se réveillant, envoya son page dans toutes les chambres pour la chercher ; mais le page revint dire que Triphyna n'était plus au château.

Alors le comte monta à la tour du milieu (1), et regarda aux quatre vents.

Du côté de la demi-nuit (2), il vit un corbeau qui croassait ; du côté du lever du soleil, une hirondelle qui volait ; du côté du milieu du jour, un goëland qui planait ; et du côté du jour couchant une tourterelle qui fuyait.

Il s'écria aussitôt que Triphyna était dans cette direction, et, ayant fait seller son cheval, il se mit à sa poursuite.

La pauvre femme était encore sur la lisière du bois qui entourait le château du comte ; mais elle fut avertie de l'approche de celui-ci en voyant la bague noircir. Alors elle se jeta dans les landes et arriva à la cabane d'un gardien de moutons où il n'y avait qu'une vieille pie suspendue dans sa cage.

(1) *An tour-creis*, nom donné au donjon à cause de sa position dans l'ensemble des constructions.

(2) *Hanter-noss*, le nord. Mot à mot : *moitié nuit* ou *minuit*, c'est-à-dire *ce qui est opposé à midi.*

La pauvre affligée demeura là tout le jour, se plaignant et priant ; enfin, la nuit venue, elle reprit sa route par les sentiers qui côtoyaient les lins et les blés.

Comorre, qui avait suivi le grand chemin, ne put la rencontrer ; et après avoir marché deux jours, il s'en revint sur ses pas jusqu'à la lande. Mais là, par malheur, il entra dans la cabane du berger, et entendit la pie qui essayait à imiter les plaintes qu'elle avait entendues, en répétant :

— Pauvre Triphyna ! pauvre Triphyna !

Comorre sut ainsi que la comtesse avait passé dans cet endroit ; il appela son chien fauve, lui dit de chercher les pistes et se mit à le suivre.

Pendant ce temps, Triphyna, poussée par la peur, avait toujours marché et était arrivée près de Vannes. Mais là, elle sentit qu'elle ne pouvait aller plus loin ; elle entra dans un bois, se coucha sur l'herbe, et mit au monde un enfant merveilleusement beau, qui fut appelé plus tard saint Trever.

Comme elle le tenait dans ses bras, pleurant moitié de bonheur, moitié de tristesse, elle aperçut un faucon, qui portait un collier d'or. Il était perché

sur un arbre voisin, et elle reconnut le faucon de son père, le roi du pays où vient le blé blanc. Elle appela bien vite, par son nom, l'oiseau qui descendit sur ses genoux, et elle lui présenta la bague d'avertissement donnée par saint Veltas, en lui disant :

— Faucon, vole vers mon père et porte-lui cet anneau ; quand il le verra, il comprendra que je cours quelque grand danger ; il ordonnera à ses soldats de monter à cheval et tu les conduiras ici pour me sauver.

L'oiseau comprit, saisit la bague et s'envola comme un éclair du côté de Vannes.

Mais, presque au même instant, Comorre paraissait sur la route avec son chien fauve, qui suivait toujours la piste de Triphyna ; et, comme celle-ci n'avait plus la bague pour l'avertir, elle ne sut rien qu'en reconnaissant la voix du tyran qui encourageait le chien. La pauvre innocente sentit le froid parcourir ses os. Elle n'eut que le temps d'envelopper le nouveau-né dans son manteau, pour le cacher au creux d'un arbre, et Comorre parut sur son cheval barbu à l'entrée de la clairière.

En voyant Triphyna, il poussa un cri pareil à ce-

lui des bêtes fauves, s'élança vers la malheureuse qui était tombée à genoux ; et, d'un seul coup de son couteau à tuer (1), il lui détacha la tête des épaules.

Croyant s'être ainsi débarrassé de la mère et de l'enfant, il siffla son chien et repartit pour la Cornouaille.

Mais le faucon était arrivé à la cour du roi de Vannes, qui dînait avec saint Veltas ; il vola vers la table et laissa tomber l'anneau d'argent dans la coupe de son maître. Celui-ci ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'il s'écria :

—Goa (2) ! il est arrivé quelque malheur à ma fille, puisque le faucon me rapporte sa bague ! Qu'on sangle vite les chevaux, et que Veltas nous accompagne ; car j'ai peur que nous n'ayons bientôt besoin de son secours.

Les serviteurs obéirent promptement et le roi partit avec le saint et une troupe nombreuse.

(1) *Contel-las, couteau à tuer,* dont est venu le mot français *coutelas.*

(2) Exclamation de douleur qui n'a pas d'équivalent en français.

Ils allaient tous au galop de leurs chevaux, suivant le vol du faucon, qui les conduisit à la clairière où ils trouvèrent Triphyna morte et son enfant vivant.

Le roi se jeta à bas de son cheval, en poussant des cris à faire pleurer les chênes; mais saint Veltas lui imposa silence.

— Taisez-vous, dit-il, et priez Dieu avec moi; il peut encore tout réparer.

A ces mots, il se mit à genoux avec tous ceux qui se trouvaient présents, et, après avoir adressé au ciel une prière fervente, il dit au cadavre :.

— Lève-toi!

Le cadavre obéit.

— Prends ta tête et ton enfant, ajouta le saint, et suis-nous au château de Comorre.

La morte fit ce qui lui était ordonné.

Alors, la troupe épouvantée remonta à cheval et fit force d'éperons vers la Cornouaille. Mais, quelque rapide que fut sa course, la femme décapitée se trouvait toujours en avant, tenant son fils sur le bras gauche, et sur le bras droit, sa tête pâle.

Ils arrivèrent tous ainsi devant le château du meurtrier.

Comorre, qui les avait vus venir, fit relever le pont. Saint Veltas s'approcha des fossés avec la morte, et s'écria à haute voix :

— Comte de Cornouaille, je te ramène ta femme telle que ta méchanceté l'a faite et ton enfant tel que Dieu te l'a donné. Veux-tu les recevoir sous ton toit ?

Comorre garda le silence. Saint Veltas répéta les mêmes paroles une seconde fois, puis une troisième, et, comme aucune voix ne répondait, il prit le nouveau-né sur le bras de la morte et le posa à terre.

Alors on vit une merveille qui prouvait la toute-puissance de Dieu, car l'enfant marcha seul, librement, jusqu'au bord du fossé, y prit une poignée de sable, et, la lançant contre le château, s'écria :

— La Trinité fait justice !

Au même instant, les tours s'ébranlèrent avec un grand fracas, les murs s'entr'ouvrirent, et le château entier s'affaissa sur lui-même, ensevelissant le comte de Cornouaille et tous ceux qui avaient aidé à ses crimes.

Saint Veltas replaça ensuite la tête de Triphyna sur ses épaules, lui imposa les mains, et la sainte

femme revint à la vie au grand contentement du roi de Vannes et de tous ceux qui étaient présents (1).

(1) Au dire du légendaire Albert de Morlaix, Comorre ne périt point dans cette ruine du château, et se réfugia ailleurs; mais, sur la plainte de Guerok, les évêques de Bretagne s'assemblèrent « pour retrancher ce membre pourri du corps de l'Église. Cette assemblée se fit en la montagne appelée Menez-Brée, près Louargat, entre Belle-Isle et Guingamp; car ils n'eussent osé s'assembler en aucune ville, de peur de ce tyran, lequel ayant tué le roy Johava et Jugduval, son fils, hors du pays, faisoit ce qu'il vouloit par tout ce bas pays. » Les évêques fulminèrent du lieu de leur réunion une excommunication contre Comorre, qui, selon l'historien Le Bault, « vida aussitôt ses entrailles comme Arius, » ou, selon d'autres, « vomit son âme avec son sang. »

PREMIER RÉCIT DU KLOAREK.

LES TROIS RENCONTRES.

Du temps que Jésus-Christ et sa mère venaient souvent visiter la basse Bretagne, alors que l'on trouvait sur les routes autant d'hermitages de saints que l'on voit aujourd'hui de maisons neuves ayant près du seuil une mangeoire et une touffe de l'*herbe qui vient en haut* (1); il y avait, dans l'évêché de Léon, deux jeunes seigneurs riches à souhait, et si beaux, que leur mère n'eût rien trouvé à changer dans toute leur personne : ils s'appelaient Tonyk et Mylio.

Mylio, qui était l'aîné, courait vers seize ans, et Tonyk n'en avait encore que quatorze. Tous deux recevaient les leçons de maîtres si habiles qu'ils au-

(1) *Huel-var;* c'est ainsi qu'on désigne le gui en breton. Les touffes de gui, suspendues au-dessus des portes, indiquent des auberges.

raient pu déjà se faire recevoir prêtres, si ce n'avait été l'âge et la vocation.

Cependant, Tonyk était pieux, toujours prêt à secourir les pauvres et à pardonner les offenses. L'argent ne lui tenait pas plus à la main que le ressentiment au cœur; tandis que Mylio ne voulait donner à chacun que son dû; encore marchandait-il, et si on l'avait offensé, il ne manquait pas de se venger selon son pouvoir.

Comme Dieu leur avait enlevé leur père quand ils portaient la robe, la veuve, qui était une femme de grande vertu, les avait élevés elle-même; mais, lorsqu'ils furent grands, elle jugea qu'il était temps de les envoyer à un oncle qu'ils avaient au loin, et dont ils pouvaient attendre de bons conseils, outre un grand héritage.

Un jour donc, après avoir donné à chacun d'eux un chapeau neuf, des souliers à boucles d'argent, un manteau violet (1), une bourse pleine et un cheval, elle leur dit de partir pour la maison du frère de leur père.

(1) *Limestra*, manteau d'une étoffe particulière, que les Bretons regardent comme fort précieuse.

Les deux jeunes garçons se mirent en route, bien joyeux de voir de nouveaux pays. Leurs chevaux marchaient si vite, qu'au bout de quelques jours ils se trouvèrent dans un autre royaume qui ne produisait ni les mêmes arbres, ni les mêmes blés. Or, un matin qu'ils traversaient un carrefour, ils aperçurent une pauvre femme assise près d'une croix, la figure dans son tablier.

Tonyk arrêta court son cheval pour lui demander ce qu'elle avait, et la mendiante lui dit, en sanglotant, qu'elle venait de perdre son fils, qui était tout son bien, et qu'elle restait abandonnée à la charité des chrétiens.

Le jeune garçon fut tout attendri : mais Mylio, qui s'était arrêté à quelques pas, lui cria d'un air moqueur :

— N'allez-vous pas croire tout ce que vous dit la première pleureuse venue ? Cette femme est là pour prendre à la pipée la bourse des passants !

— Taisez-vous, mon frère, reprit Tonyk, taisez-vous, au nom de Dieu ; vos paroles la font pleurer plus fort. Ne voyez-vous qu'elle a l'âge et la taille de notre mère que Dieu protége !

Puis, se penchant vers la mendiante en lui tendant sa bourse :

— Tenez, pauvre femme, dit-il, je ne puis que vous secourir, mais je prierai Dieu qu'il vous console.

La mendiante prit la bourse, et, après l'avoir baisée, elle dit à Tonyk:

— Puisque mon jeune seigneur a voulu enrichir une pauvre femme, il ne refusera pas d'elle cette noix qui renferme une guêpe dont l'aiguillon est de diamant.

Tonyk prit la noix, en remerciant la mendiante, et poursuivit son chemin avec Mylio.

Tous deux arrivèrent bientôt à la lisière d'une forêt où ils aperçurent un petit enfant presque nu qui fouillait dans le creux des arbres en chantant un air inconnu plus triste que les airs de la messe des morts. Souvent il s'arrêtait pour frapper l'une contre l'autre ses petites mains glacées, en disant dans sa chanson : — *J'ai froid ! j'ai froid !* et on entendait ses dents claquer.

Tonyk se sentit près de pleurer à cette vue, et dit à son frère :

—Jésus! Mylio, voyez-vous comme ce pauvre innocent souffre de la bise.

— Il est donc bien frileux, répondit Mylio; je ne trouve pas, moi, la bise si froide.

— C'est que vous avez une veste de *velours frisé* (1) et, par dessus un habit de drap, et par dessus encore votre manteau violet, tandis que lui n'est vêtu que de l'air du ciel.

— A la bonne heure, fit observer Mylio, mais c'est un petit paysan.

— Hélas! reprit Tonyk, quand je pense que vous auriez pu naître à sa place, mon frère, le cœur me fend, et je ne puis le voir souffrir ainsi.

A ces mots, il arrêta son cheval, appela le petit garçon et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Je cherche les *aiguilles ailées* (2) qui se sont endormies dans le creux des arbres, répondit l'enfant.

(1) *Voulous frizett*, nom donné par nos paysans à l'étoffe connue sous le nom de *panne*.

(2) La mouche que l'on nomme vulgairement *demoiselle* en français, s'appelle en breton *nadoz-aër* (pour *nadoz-ëar*), ce qui signifie, mot à mot, *aiguille de l'air*.

— Et que veux-tu faire de ces *aiguilles ailées?* dit Mylio.

— Quand j'en aurai beaucoup, je les vendrai à la ville et j'achèterai un habit qui me donnera chaud comme s'il faisait toujours du soleil.

— En as-tu déjà trouvé? reprit le jeune seigneur.

— Une seule, répliqua l'enfant, en montrant une petite cage de jonc dans laquelle il avait enfermé la mouche bleue.

— Eh bien, je la prends, interrompit Tonyk qui lui jeta son manteau; enveloppe tes membres dans ce drap précieux, cher innocent, et ajoute, tous les soirs, à tes prières, un *Ave* pour Mylio et un autre pour celle qui nous a mis au monde.

Les deux frères continuèrent leur route, et Tonyk eut d'abord beaucoup à souffrir de la bise, faute du manteau qu'il avait donné; mais, quand ils eurent traversé la forêt, le vent commença à souffler plus doucement, le brouillard se leva, et *une veine du soleil* brilla dans les nuées (1).

(1) *Goazenn-Héaul*, expression bretonne pour indiquer un rayon de soleil qui traverse les nuées.

Ils arrivaient alors précisément à une prairie où se trouvait une fontaine au bord de laquelle était assis un vieillard en haillons, portant sur l'épaule le bissac des *chercheurs de pain*. Dès qu'il aperçut les deux cavaliers, il appela d'une voix suppliante. Tonyk s'approcha.

— Que voulez-vous, vieux père? demanda-t-il, en portant la main à son chapeau, par respect pour l'âge du mendiant.

— Hélas! mes chers petits seigneurs, reprit celui-ci, vous voyez comme mes cheveux sont blancs et mes joues ridées! A force de devenir vieux, je me suis affaibli, et mes pieds ne peuvent plus me porter. Aussi faudra-t-il que je meure à cette place, si l'un de vous ne consent à me vendre son cheval.

— Te vendre un de nos chevaux, *chercheur de pain!* s'écria Mylio, d'un air de mépris; et avec quoi nous le payeras-tu?

— Vous voyez ce gland creusé? reprit le mendiant; il renferme une araignée qui sait fabriquer des toiles plus fortes que l'acier. Laissez-moi une de vos montures et je vous donnerai en échange l'araignée et le gland.

L'aîné des jeunes garçons éclata de rire.

— Entendez-vous, Tonyk ? s'écria-t-il, en se tournant vers son frère. Par mon baptême ! il faut qu'il y ait *deux pieds de veau dans les sabots de cet homme* (1) !

Mais le plus jeune reprit doucement :

—Le pauvre ne peut proposer que ce qu'il a.

Puis, mettant pied à terre, et s'avançant vers le vieillard :

— Je vous donne mon cheval, brave homme, dit-il : non à cause du prix que vous y mettez, mais en souvenir du Christ qui a dit que les *chercheurs de pain* étaient ses élus. Emmenez-le comme votre bien et remerciez Dieu qui s'est servi de moi pour vous l'offrir.

Le vielllard murmura mille bénédictions, monta à cheval, aidé par le jeune garçon et disparut dans la prairie.

Mais Mylio ne put pardonner cette dernière aumône à son frère, et ce fut pour lui l'occasion d'éclater.

(1) *Treid lué zo éné voutou*, expression bretonne pour dire : C'est un sot, un impertinent.

— *Grande bouche* (1) ! s'écria-t-il à Tonyk, avec colère, vous devriez avoir honte de l'état où vous vous trouvez par votre folie. Vous avez cru sans doute qu'une fois dépouillé de tout il vous serait permis de prendre moitié de mon argent, de mon cheval et de mon manteau ; mais ne l'espérez point ! Je veux que la leçon vous profite, et qu'en sentant les inconvénients de la prodigalité, vous deveniez plus économe dans l'avenir.

—C'est, en effet, une bonne leçon, mon frère, répliqua doucement Tonyk, et je ne refuse point de la recevoir. Je n'ai jamais pensé prendre ma part de votre argent, de votre cheval ni de votre manteau : suivez donc votre chemin sans vous inquiéter de moi, et que la reine des anges vous conduise.

Mylio ne répondit rien, et partit au trot de son cheval, tandis que son jeune frère continuait à pied en le regardant de loin, sans lui faire de reproches dans son cœur.

Ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'un passage étroit bordé de deux montagnes qui se perdaient dans les

(1) *Genowek*, mot à mot, *grande bouche ;* injure bretonne qui équivaut à *imbécile*.

nues. On le nommait le *passage maudit*, parce qu'un *Rounfl* (1) habitait les hauteurs et guettait, de là, les voyageurs, comme un chasseur guette le gibier. C'était un géant aveugle et sans pieds, mais qui avait l'oreille si fine, qu'il entendait le ver creuser son trou dans la terre. Ses domestiques étaient deux aigles qu'il avait apprivoisés (car c'était un grand magicien), et il les envoyait pour enlever la proie quand il entendait celle-ci venir. Aussi, les gens du pays traversaient-ils le passage, leurs souliers à la main, comme les filles de la *butte du forgeron* (2) quand elles vont au marché de la *ville du haut de la mer* (3), et n'osaient-ils respirer, de peur d'être entendus par l'ogre. Mylio qui n'était point averti, y entra à cheval, et le géant se réveilla au bruit des fers contre les cailloux.

— Holà ! mes lévriers, s'écria-t-il, où êtes vous?

L'aigle blanc et l'aigle rouge accoururent.

(1) Les Bretons donnent aux ogres le nom de *Rounfl*.

(2) Roscoff, petit port de mer dans le Finistère; en décomposant *Ros-goff*, *butte du forgeron*.

(3) Morlaix, de *mor*, mer, et de *lèz*, haut, parce qu'elle est située au haut d'un bras de mer.

— Allez me chercher pour mon souper ce qui passe ! cria l'ogre.

Ils partirent comme deux balles qui sortent d'un fusil, plongèrent au fond du ravin, saisirent Mylio par son manteau violet et l'emportèrent à la maison de l'ogre.

Tonyk arrivait, dans ce moment, à l'entrée du passage. Il vit son frère enlevé par les deux oiseaux et courut vers lui, en jetant un cri ; mais les aigles et Mylio disparurent dans les nuages qui couvraient la plus haute montagne.

Le jeune garçon demeura un moment à la même place, hors de lui, regardant le ciel et le rocher droit comme une muraille : puis il se laissa tomber à genoux les mains jointes, et s'écria :

— Seigneur tout-puisssant qui avez créé le monde, sauvez mon frère Mylio !

— Ne dérange pas Dieu le père pour si peu de chose, répondirent trois petites voix qui se firent entendre tout à coup près de lui.

Tonyk se retourna étonné.

— Qui a donc parlé, et où êtes-vous ? demanda t-il.

— Dans la poche de ton pourpoint, répliquèrent les trois voix,

Le jeune garçon fouilla dans sa poche et en retira la noix, le gland et la petite cage de jonc où les trois insectes se trouvaient enfermés.

— Est-ce donc vous qui voulez sauver Mylio? dit-il.

— Nous, nous, nous, répondirent-ils avec leurs trois voix différentes.

— Et comment vous y prendrez-vous, mes *pauvres riens?* reprit Tonyk.

— Ouvre nos prisons, et tu le verras.

Le jeune garçon fit ce qu'ils demandaient : alors l'araignée s'approcha d'un arbre contre lequel elle commença une toile brillante et solide comme l'acier ; puis elle monta sur l'*aiguille ailée* qui l'enleva doucement dans l'air, tandis qu'elle continuait sa trame dont les fils étaient séparés de manière à former une échelle qui se déroulait à mesure. Tonyk les suivait en montant cette échelle miraculeuse, jusqu'à ce qu'il eut atteint le haut de la montagne. Alors la guêpe voltigea devant lui, et il arriva avec elle à la maison du géant.

C'était une grotte creusée dans la pierre et aussi haute qu'une église. L'ogre sans yeux et sans jambes était assis au milieu. Il balançait son corps comme un peuplier en répétant sur un air nouveau :

J'aime la chair du Léonard,
Nourri de méteil et de lard ;
Ceux du Tréguier ont un bon goût
De crêpe frite et de lait doux ;
Mais pour Vannes et Quimper, bonsoir !
Ces gens mangent trop de blé noir (1).

Et tout en répétant cette chanson, il arrangeait des tranches de porc pour faire rôtir Mylio, qui était à ses pieds, les jambes et les bras attachés sur le dos comme un poulet habillé pour la broche. Les deux aigles se tenaient un peu plus loin, près de la

(1) Me gar meurbet ar Leonardd
Enez zo bevet gland kilk-lardd ;
Ar saou[illegible]o, dann Tregueriz,
Eux krampoëz hac euz leaz livriz ;
Mæs kernevodds ha gwenediz
Gand ar gwiniz-du zo gardiz.

Mot à mot :

Moi, j'aime beaucoup le Léonard,
Celui-là se nourrit avec de la viande grasse ;
Le Tregorrois a le goût
Des crêpes et du lait frais tiré ;
Mais Cornouaillais et Vannetais,
Avec leur blé noir, sont âpres.

cheminée, et l'un remontait le tournebroche tandis que l'autre arrangeait le feu.

Le bruit que faisait le géant en chantant, et aussi l'attention qu'il mettait à préparer ses tranches de lard, l'avaient empêché d'entendre l'approche de Tonyk et de ses trois petits serviteurs ; mais l'aigle rouge aperçut le jeune garçon : il s'élança vers lui et allait l'enlever dans ses griffes, quand la guêpe lui perça les yeux de son dard de diamant. L'aigle blanc accourut pour secourir son frère et fut également aveuglé. Alors la guêpe voltigea vers l'ogre, qui s'était dressé en entendant les cris poussés par ses deux domestiques, et elle se mit à la percer de son aiguillon sans paix ni trève. Le géant poussait des mugissements pareils à ceux du taureau dans le mois d'août. Il avait beau remuer ses bras comme les ailes d'un moulin à vent, il ne pouvait attrapper la mouche, faute d'yeux ; et, faute de pieds, il lui était également impossible de la fuir.

Enfin il se laissa tomber la face contre terre pour échapper à son dard de feu ; mais l'araignée s'approcha aussitôt et tissa sur lui un filet dans lequel il demeura pris et immobile. Il appela en vain

les deux aigles en aide ; ceux-ci, que la douleur avait fait redevenir sauvages, et qui sachant l'ogre vaincu, avaient cessé de le craindre, voulurent se venger de leur long esclavage : ils accoururent en battant des ailes vers leur ancien maître et se mirent à le déchirer avec rage, sous le filet d'acier. A chaque coup de bec ils emportaient un lambeau de chair, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés aux ossements cardinaux (1). Alors ils se couchèrent sur la carcasse de l'ogre, et, comme la viande de magicien ne peut être digérée, ils crevèrent là, tous deux, sans se relever.

Quant à Tonyk, il avait dénoué les liens de son frère, et, après l'avoir embrassé avec des larmes de joie, il l'avait conduit hors de la maison de l'ogre, au bord du rocher. L'*aiguille ailée* et la guêpe y parurent bientôt, attelées à la petite cage de jonc qui s'était transformée en carrosse. Elles invitèrent les deux frères à s'y asseoir, tandis que l'araignée se plaçait derrière comme un laquais de grande maison, puis l'attelage partit avec la rapidité du vent.

(1) *Æskern kardinaledd*, pour signifier les principaux ossements du corps humain.

Tonyk et Mylio traversèrent sans peine de cette manière les prés, les montagnes et les villages (car, dans l'air, les chemins sont toujours en bon état), jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant le château de leur oncle.

Là, le carrosse toucha terre et roula vers le pont-levis, où les frères aperçurent leurs deux chevaux qui les attendaient; mais à l'arçon du cheval de Tonyk étaient suspendus sa bourse et son manteau; seulement, la bourse était plus grande, plus remplie, et le manteau était tout brodé de diamants.

Le jeune garçon étonné voulut se tourner vers le carrosse pour demander ce que cela signifiait; le carrosse avait disparu, et, à la place de la guêpe, de l'*aiguille ailée* et de l'araignée, il n'y avait plus que trois anges éblouissant de lumière.

Les deux frères, saisis, tombèrent à genoux.

Alors un des anges, celui qui était le plus beau et le mieux vêtu, s'approcha de Tonyk et lui dit :

— Sois sans crainte, bon cœur, car la femme, l'enfant et le vieillard que tu as secourus n'étaient autres que la vierge Marie, Jésus son Fils et saint Joseph. Ils nous ont donnés à toi pour que tu puisses

faire le voyage sans danger, et, maintenant que tu es au but, nous retournons au paradis. Rappelle-toi seulement ce qui est arrivé et que ceci soit un exemple !

A ces mots, les trois anges étendirent leurs ailes et s'envolèrent, comme trois hirondelles, en répétant l'*Hosannah* qui se chante dans les églises.

SECOND RÉCIT DE KLOAREK.

HISTOIRE DE SAINT GALONNEK (1).

Saint Galonnek était natif d'Hybernie, comme la plupart de ceux qui catéchisèrent alors la Bretagne armorique, et se nommait Galonnus, étant, selon toute apparence, d'origine romaine ; mais lorsqu'il fut venu dans la Domnonée et qu'il se fut rendu célèbre par ses bienfaits, les Bretons, voyant que son

(1) Chaque peuple a ses Hercules, auxquels il attribue tous les faits d'un certain ordre, et dont l'histoire résume à elle seule toutes les biographies. Tantôt c'est un guerrier qui accapare les exploits de ses ancêtres et de ses successeurs, tantôt un marin qui a exécuté toutes les navigations accomplies par mille autres, tantôt un diseur de bons mots, que la tradition rend coupable de toutes les épigrammes présentes et futures. La Bretagne, elle, a son saint, dont la légende comprend toutes les légendes : il est certain qu'il n'a jamais existé. Galonnek est sans doute un mythe qui personnifie les croyances et les traditions de la péninsule armorique; mais à ce titre même, son histoire a un intérêt qui nous engage à la donner ici avec tous ses détails.

cœur ressemblait à ces sources d'eau vive toujours gazouillantes et couvertes de plantes vertes, changèrent son nom en celui de Galonnek, qui dans leur langue veut dire *homme de grand cœur*.

Et, de fait, jamais créature de Dieu n'eut l'âme plus à ciel ouvert, de telle sorte que toutes les plaintes de ses frères y arrivaient, et qu'il était pour eux comme la brise de mer qui s'élève à toutes les marées et ne manque jamais au voyageur pour rafraîchir sa fatigue, ni au gabarier pour enfler sa voile et le ramener au rivage.

Son père et sa mère qui étaient gens de bien, quoique enfoncés dans les ténèbres du paganisme, l'élevèrent avec tous les soins que l'on donne à un enfant qui a coûté beaucoup d'inquiétudes. Galonnek reçut des leçons des plus savants maîtres de l'île, et, principalement, de saint Patrice, qui était alors parmi eux comme le rossignol parmi des roitelets, et comme le hêtre au milieu des fougères.

L'enfant grandit sous sa discipline en apprenant à ne s'aimer qu'en Dieu et en son prochain. Le saint apôtre de l'Hybernie l'enflamma d'un tel amour pour ses frères que, dès l'âge de dix-huit ans, il se

décida à passer dans la Bretagne armorique pour annonçer le royaume du ciel à ceux qui pleuraient.

Son père et sa mère, qu'il avait depuis quelque temps convertis à la loi du Christ, ne mirent point d'opposition à ce pieux dessein ; ils l'embrassèrent avec larmes et lui dirent d'aller où sa vocation l'appelait, en ajoutant qu'ils se reverraient un jour près du trône de Dieu.

Galonnek partit dans une barque dont les matelots espéraient le dépouiller ; mais comme ils reconnurent que le saint jeune homme n'avait d'autre bien qu'une croix de fer et un bâton de houx, ils le jetèrent sur la côte de Cornouaille, sans vivres et sans ressources.

Galonnek marcha longtemps, ne sachant où il était ; mais tranquille parce qu'il se trouvait dans le royaume de son maître. La mer qui grondait derrière, les oiseaux qui chantaient dans les buissons et le vent qui murmurait parmi les feuilles lui répétaient, chacun à sa manière, le nom de ce maître dont ils étaient tous les créatures et les sujets.

Enfin, vers le soir, il arriva dans un endroit qui se trouve situé entre Audierne et Plougastel-des-

Montagnes. Là, il aperçut un village, et s'approchant de la première maison il s'assit sur le seuil jusqu'à ce qu'on vint le prier d'entrer.

Mais, loin de là, le maître du logis lui cria de se lever et de passer outre. Galonnek alla donc s'asseoir à la porte suivante où on lui donna le même ordre, et il continua ainsi jusqu'à la dernière maison ; or, comme on lui disait partout *zevel*, ce village fut depuis appelé Plouzevel, ou *peuple qui dit : levez-vous*.

Le saint allait s'étendre au bord du chemin, n'ayant pour lit que son courage, et pour oreiller que sa confiance en Dieu, lorsqu'il aperçut une cabane qu'il n'avait point d'abord remarquée et s'en approcha.

Elle était habitée par une pauvre veuve qui ne possédait que quelques champs presque stériles, et qu'elle était trop faible pour cultiver ; mais si les moissons de sa terre étaient peu de chose, celles de son cœur étaient riches et abondantes. Telle était sa généreuse tendresse pour ses frères, que quand on lui demandait du lait de ses chèvres, elle en donnait la crême, et quand on en demandait la crême, elle eut voulu donner la chèvre elle-même.

Galonnek fut reçu par elle comme un fils depuis longtemps absent et qu'on a cru mort. Elle lui servit ce qu'elle avait de meilleur, écouta ses saintes instructions, et, comme elle avait la clef même de la religion du Christ, qui est la charité, elle y entra sur-le-champ et pour ainsi dire de plein-pied.

Aussi dès le lendemain demanda-t-elle le baptême, que Galonnek consentit à lui conférer, vu que l'amour de ses semblables l'avait déjà faite chrétienne d'intention.

Mais comme l'eau manquait au moment de la cérémonie, le jeune homme sortit, et, donnant quelques coups de bêche dans le courtil de la vieille femme, il en fit sortir une source abondante et lui dit :

— Avec cette eau, vos terres stériles deviendront des prairies couvertes de hautes herbes, et vous pourrez désormais nourrir autant de vaches dans vos nouveaux pâturages, que vous nourrissiez de chèvres dans vos bruyères.

Ce miracle commença à ouvrir les yeux des habitants du village, qui permirent à Galonnek de s'établir dans une forêt qui s'étendait alors depuis

Plouzevel jusqu'à la mer. Le saint disciple de Patrice y bâtit une cabane de gazon et de feuillage.

Un jour qu'il priait dans cet oratoire, il entendit le galop d'un cheval emporté, et, s'étant interrompu afin de voir ce que c'était, il aperçut un cavalier renversé parmi les halliers.

Galonnek courut à lui pour le relever, et il le transporta avec peine jusqu'à son ermitage, où il se mit à laver ses plaies, à les panser avec les feuilles des arbres, faute d'onguent, et à les bander avec sa robe de bure.

Or, le cavalier était le comte de Cornouailles lui-même. Sa suite qui arriva bientôt, le trouva endormi sur le lit de fougère du saint, et, quand il se réveilla, les prières de celui-ci avaient tenu lieu de remède, et ses blessures étaient cicatrisées.

Comme tous s'émerveillaient d'un tel miracle,

— Ne vous étonnez point, dit Galonnek doucement, car si avec la foi on a pu transporter des montagnes, avec la charité on peut guérir la mort elle-même.

Le comte, ravi d'admiration, déclara qu'il donnait au saint la propriété entière de la forêt et de

toutes les terres cultivables qu'il pourrait enfermer dans les lanières de sa robe déchirée pour panser la blessure, chaque lanière ne dût-elle avoir qu'un fil. Galonnek devint ainsi possesseur d'une paroisse entière, et, c'est depuis ce temps, que l'on répète dans le pays le proverbe : *Que c'est avec la longueur d'un bienfait qu'il faut mesurer le champ de la reconnaissance.* (*Red e muzula aznaoudeguez gant ar troadad mad-oberyou.*)

Cependant le présent du comte ne rendit pas Galonnek plus riche. Tout le revenu de ses terres était employé à soulager les pauvres, tandis que lui continuait à habiter l'oratoire du feuillage. Seulement, comme beaucoup de jeunes gens du voisinage étaient attirés par sa réputation de science et de sainteté, il s'éleva bientôt d'autres cellules près de la sienne, et la clairière où il avait établi sa résidence, devint une école qui répandit sur toute la contrée les lumières de l'évangile.

Galonnek donnait ses leçons au bruit des sources et parmi la senteur des fleurs sauvages. En montrant à ses élèves les petits oiseaux qui préparaient un nid de duvet pour la couvée encore à naître, il

leur faisait comprendre la providence de Dieu ; en leur faisant remarquer comment la terre nourrissait les racines de l'arbre, comment l'arbre servait d'abri aux grives et aux pinsons, et comment les chants de ceux-ci égayaient la forêt, il leur prouvait la nécessité de s'aider les uns les autres ; enfin, quand il voulait les encourager au travail, il leur faisait voir la fourmi toujours en mouvement ; et pour leur apprendre la patience, il rappelait le pivert, dont le bec finit par creuser le chêne.

Mais ces leçons ne se renfermaient point dans l'école, et partout où il allait, sa présence était comme une étoile dans les ténèbres !

A cette époque, les habitants de la Bretagne armorique exerçaient encore le droit de bris ; ils disaient de la mer, que c'était une vache donnée par Dieu à leurs ancêtres, et qui mettait bas tous les hivers pour les enrichir ; aussi regardaient-ils les naufrages comme une moisson.

Une nuit que Galonnek venait de visiter un malade et qu'il regagnait sa forêt sous l'orage, il aperçut les hommes de la côte qui promenaient le long des rochers un taureau, dont la tête était liée aux pieds de devant,

et qui portait sur le front un fanal allumé ! Ce fanal agité par la marche boîteuse de l'animal, ressemblait de loin à la lumière d'un navire ébranlé par le tangage, et devait faire croire aux vaisseaux égarés dans la nuit qu'ils pouvaient approcher sans crainte. Déjà l'un d'eux trompé par ce piège s'avançait à sa perte : on voyait ses voiles se dessiner et grandir dans les ténèbres ; encore un peu de temps et il arrivait au milieu des récifs !

Galonnek accourut vers les paysans, éteignit le fanal, et se mit à leur reprocher cette trahison ; mais comme ils refusaient de l'écouter, cherchant déjà de quoi rallumer la flamme trompeuse, le saint s'écria :

— Sur votre bonheur dans ce monde et dans l'autre, n'en faites rien, car ceux que vous attirez à la mort sont vos frères et vos enfants.

Et comme ils doutaient, Dieu enflamma subitement le ciel de tant d'éclairs, qu'ils purent apercevoir le navire aussi nettement qu'en plein jour, et reconnaître qu'il était réellement breton.

Épouvantés du malheur auquel ils s'étaient exposés, tous tombèrent alors aux pieds du saint ; les

femmes embrassaient le bord de sa robe avec des larmes, comme s'il eût retiré leurs fils de dessous les vagues, et ils répétaient ensemble :

— Sans lui nous devenions les meurtriers de nos amis et de nos proches.

— Hélas ! ceux que vous avez fait périr jusqu'ici étaient aussi des proches et des amis ! répliqua Galonnek, car tous descendaient d'Adam et avaient été rachetés par le sang du même Dieu.

Les paysans touchés comprirent leur faute et promirent de renoncer à la coutume de leurs pères.

Vers le même temps, le pays de Pluguffant était désolé par un dragon qui dévorait les troupeaux entiers avec les chiens et les pâtres. Les plus hardis s'étaient en vain réunis pour le chasser ; l'animal furieux avait tout mis en fuite, et nul n'osait plus quitter sa demeure pour mener les bestiaux aux mares ou pour travailler dans les champs. Galonnek apprit l'affliction de ceux de Pluguffant, et, s'étant rendu à la cour du comte de Cornouaille, il demanda quel était le chevalier le plus brave devant Dieu et devant les hommes ? Tout le monde lui désigna messire Tanguy de Carfor, qui avait visité le

Saint-Sépulcre et tué de sa main plus de mille Sarrasins.

Galonnek lui dit de prendre son armure et son épée pour venir combattre le dragon que Dieu lui avait donné *mission de tuer;* Carfor s'arma sur-le champ et il se rendit avec le saint à la tanière de la bête feroce qui, à leur vue, sortit avec de grands hurlements.

Carfor, troublé d'un spectacle si nouveau, s'arrêta malgré lui; mais Galonnek lui dit:

— Pour le salut de votre âme, messire, ayez confiance en Dieu et vous tuerez ce monstre aussi facilement qu'une mouche de chêne.

Ainsi encouragé, le chevalier s'avança contre le dragon qu'il perça trois fois de son épée, sans effort, tandis que le saint prononçait les noms des trois personnes de la Trinité.

Il délivra encore le pays de plusieurs autres fléaux tels que loups, reptiles, moucherons à aiguillons de feu, et, comme l'âge lui était venu, il se fit consacrer par saint Pol et ajouta à son oratoire une chapelle où il célébrait chaque jour la messe.

Pendant ce temps, les cabanes de feuilles se mul-

tipliaient et se pressaient de plus en plus, si bien qu'elles finirent par former un monastère que Galonnek appela *Youlmad* ou *la maison des Bons-Désirs*.

Il était occupé de lui donner une règle, lorsque le bruit se répandit qu'un pêcheur de Crozon avait passé dans sa barque une femme pâle et vêtue de rouge qui s'était fait débarquer près de Poullons, et que lui ayant demandé son nom avant de la quitter, elle avait répondu qu'on l'appelait la dame du mauvais air. Il arriva en effet que quelques jours plus tard, les animaux et les hommes furent frappés d'une subite contagion qui les emportait en quelques heures. Les morts étaient si nombreux que le bois manqua dans le pays pour les cercueils; et que les fossoyeurs ne pouvant plus suffire, on enterra les trépassés dans des sillons de charrue.

Les riches entassèrent ce qu'ils avaient de plus précieux dans des charrettes attelées de tous leurs chevaux, et gagnèrent la montagne où la femme pâle n'avait point passé ; mais les pauvres ne voulaient point renoncer au peu qu'ils possédaient, et restèrent attendre la mort comme des moutons couchés à la porte du boucher.

Galonnek ne les abandonna point dans cette extrémité. Il allait de cabane en cabane, portant des secours où des consolations. La toile et le bois manquaient, mais il ensevelissait lui-même les morts dans des ramées et les portait, sur ses bras, jusqu'à la terre bénite comme des enfants endormis qu'on dépose dans leurs berceaux. Il brisait ensuite une branche d'if et une branche de genêt fleuri qu'il mettait en croix sur la tombe comme un symbole, car l'if exprimait le deuil qui fait le fond de la vie, et le genêt en fleurs le peu de joies qui la traversent. La tradition rapporte que lorsque l'épidémie s'arrêta enfin, ces croix pieuses couvraient un champ de trois journeaux.

Tant de généreuses actions avaient répandu au loin le nom de Galonnek, et la Cornouaille était pleine de sainteté. On arrivait de partout au monastère des *Bons-Désirs* pour l'entendre, pour obtenir ses prières et pour lui offrir des présents; mais le saint ne les recevait qu'afin de les convertir en aumônes.

— Le prêtre, disait-il toujours, n'est qu'un canal qui sert à conduire l'eau des sources trop abondantes jusqu'aux terres stériles.

Il ajoutait encore :

— Dieu nous a donné deux mains, l'une pour recevoir du riche, l'autre pour rendre au pauvre.

Aussi, bien que les seigneurs du pays l'eussent comblé de présents, son monastère et son église n'avaient d'autre ornement que ses bonnes actions. Il couchait sur une claie d'osier, ne portait qu'une robe de bure déteinte, et célébrait la messe sur un tronc d'arbre avec un calice de terre de potier, façonné de ses mains.

Mais cette indigence du dehors faisait encore ressortir davantage la richesse du dedans ; Galonnek ressemblait aux boîtes d'écorce qui renferment des escarboucles ou des rubis.

Le siège de Cornouaille étant venu à vaquer, toutes les voix l'y appelèrent. Il voulut résister, mais saint Pol vint lui-même le chercher dans sa retraite et lui dit que les étoiles de Dieu n'avaient point le droit de se cacher dans l'herbe ; qu'elles devaient prendre leur place dans le firmament ! Galonnek se résigna ; mais au moment de quitter l'oratoire de gazon où il avait passé la meilleure part de sa vie, il fut pris

d'une si profonde tristesse, qu'il fondit en larmes.

— Hélas ! s'écriait-il, qui me rendra digne de la nouvelle charge que mes frères m'imposent.

Puis, tombant à genoux, il pria avec ferveur jusqu'à ce que Dieu eût raffermi son cœur.

Il se releva alors, prit le calice de terre, seule richesse qui lui restât avec le souvenir de ses bonnes actions, et gagna, à pied, la capitale de la Cornouaille où il fut ordonné évêque.

Là commença pour lui une nouvelle vie de courage et d'abnégation. Il fallut défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le puissant. Quand ses amis ou ses disciples le voyaient s'exposer sans défense à ces luttes dangereuses, les plus hardis s'effrayaient par instants ; mais Galonnek ne manquait point de leur dire en souriant :

— Rassurez-vous, bons cœurs, leurs armes ne peuvent m'atteindre. Dieu m'a lui-même forgé une cuirasse avec les larmes de l'affligé, les misères de l'indigent, les désespoirs du persécuté, et derrière cette armure, je ne sens aucune atteinte ; les coups ne font point de mal quand ils ne frappent à travers nous aucun de ceux que nous défendons ; car de

notre cœur même coule un baume qui guérit, à mesure, toutes les blessures faites du dehors.

Touchés par tant de vertus, beaucoup d'hommes puissants, qui avaient jusqu'alors persisté dans l'idolâtrie, venaient pour lui demander l'instruction et le baptême; mais il ne leur accordait cette faveur que pour prix d'une bonne œuvre; si quelqu'un avait failli et venait chercher près de lui l'absolution de sa faute, il lui infligeait pour pénitence quelque belle action à accomplir, quelque grand service à rendre à ses frères. Il habituait à regarder Dieu comme la caution des récompenses méritées et non reçues; à placer leur vie à fond perdu sur le ciel, à briser tous les petits liens qui retiennent l'âme prisonnière pour la lancer à plein vol dans l'amour de Dieu et des hommes.

Vers ce temps, le fils du comte de Cornouaille succéda à son père qui venait de mourir. Il se nommait Tugduval. C'était un jeune homme gonflé de fausse gloire, qui n'avait jamais pu supporter la contradiction, parce qu'il avait encore trop peu vécu pour savoir que la vie est un instrument dont on commence toujours par jouer faux.

Il commit plusieurs injustices contre les bourgeois et contre les gentilshommes, de sorte que ceux-ci formèrent une ligue et le chassèrent de sa ville. Mais Tugduval alla demander des secours au comte de Vannes et revint avec une armée à laquelle les révoltés ne purent résister. Beaucoup d'entre eux périrent pendant la bataille, et les survivants se réfugièrent dans la capitale, où le comte vint les assiéger.

Il tournait autour de la ville comme un loup affamé autour de la bergerie, jurant de ne pardonner à aucun des coupables, ni de ceux qui leur avaient donné asile.

Il fit en conséquence dresser des machines avec lesquelles il renversa une partie des murailles, et quand la cité fut ainsi ouverte devant lui, il monta sur son cheval de guerre, dit à chaque soldat de prendre son épée d'une main, de l'autre une torche allumée, et il se précipita à leur tête dans la ville épouvantée.

Mais Galonnek avait vu l'effroi de ce peuple vaincu qui n'attendait plus que la mort et l'incendie. Il sortit de la cathédrale avec tous les prêtres, toutes

les croix, toutes les reliques, et s'avança le premier à la rencontre de Tugduval, sa tête chauve découverte et portant à la main son calice de terre.

Le jeune comte s'arrêta étonné.

Galonnek alla droit à lui, et restant debout près de son étrier :

— Quand on veut dévorer le troupeau, on commence par tuer le pasteur, dit-il doucement ; me voici à votre merci et prêt à payer de mon sang le pardon des autres.

A la vue du saint vieillard qu'il avait appris à respecter, et, au son de cette voix qui semblait toujours une bénédiction, Tugduval sentit toutes les vapeurs de sa colère se dissiper, il laissa tomber son épée, et, se penchant sur le cou de son cheval, baisa dévotement le calice que tenait Galonnek.

A l'instant même tous les soldats, comme saisis d'un même attendrissement, éteignirent leurs torches et tournant vers la terre les pointes de leurs armes, s'écrièrent : — Quartier, quartier à tout le monde !

Le jeune comte ne fit point répéter cette prière ; il descendit vivement de cheval et suivit l'évêque à

la cathédrale, où vainqueurs et vaincus réunis chantèrent des actions de grâces au Seigneur.

Ce fut le dernier fait mémorable de la vie de saint Galonnek. Peu de mois après, il sentit que ses forces l'abandonnaient et comprit que sa fin était proche. Cependant il ne discontinua point pour cela ses bonnes œuvres. En revenant un jour de visiter une veuve qui avait perdu le dernier de ses fils, il sentit ses forces l'abandonner et fut obligé de s'asseoir sur une pierre au bord du chemin où il resta. Un marchand des montagnes qui passa quelque temps après, le vit immobile et s'approcha pour savoir s'il dormait; mais il était mort. Le marchand, trompé par la pauvreté de ses vêtements, crut que c'était un solitaire du voisinage, et, par charité chrétienne, il lui fit un linceul de son manteau ; la femme d'un sabotier, qui demeurait à quelques pas, fournit de son côté un vieux coffre pour cercueil, de sorte que l'évêque Galonnek fut porté en terre comme un mendiant.

Mais on apprit bientôt la vérité par les miracles qui s'accomplissaient sur sa tombe, et le corps fut retiré de terre, puis apporté à la ville avec beaucoup

de pompe. On l'inhuma aux pieds du grand autel et l'on demanda à saint Pol de faire pour lui une épitaphe ; mais l'apôtre du Laonnais répondit qu'un archange seul pourrait la composer, de sorte que l'on se contenta de recouvrir la tombe d'une pierre de granit sur laquelle on grava le nom de Galonnek.

Plusieurs siècles après, on voyait encore cette pierre à la même place, et les mères bretonnes venaient y déposer un instant leurs nouveaux-nés en répétant la prière consacrée :

« Saint Galonnek, donnez deux cœurs à mon enfant ;

» Donnez-lui un cœur de lion pour exécuter le bien ;

» Et donnez-lui un cœur de tourterelle pour aimer son prochain. »

La fête de saint Galonnek se célèbre le 1er avril, quand les feuilles bourgeonnent sur les haies et que les petits oiseaux recommencent à chanter.

RÉCIT DE MARGARIDD.

JEAN ROUGE-GORGE.

Dans un temps où les chênes qui ont servi à construire le plus vieux vaisseau de Brest n'étaient point encore des glands, il y avait sur la paroisse de Guirek une pauvre veuve appelee Ninorc'h-Madek. Elle était née d'un père de race noble et de grande fortune. A sa mort, il avait laissé un manoir avec une ferme, un moulin et un four; douze chevaux et deux fois plus de bœufs, douze vaches et dix fois plus de moutons; encore ne comptons-nous pas le blé et le lin.

Mais les frères de Ninorc'h la voyant veuve l'exclurent du partage. Perrik, qui était l'aîné, garda le manoir, la ferme et les chevaux; Fanche, le second, prit le moulin et les vaches; le troisième, nommé Riwal, eut les bœufs, le four et les mou-

:ons; de sorte qu'il ne resta à Ninorc'h qu'une crèche sans porte, bâtie sur la lande, et où l'on envoyait autrefois les bêtes malades.

Cependant, comme elle allait y porter son mobilier de veuve, Fanche eut l'air d'avoir pitié et lui dit :

— Je veux me conduire avec vous comme un frère et un chrétien. Il y a là une vache noire qui n'a jamais pu profiter et qui donne à peine assez de lait pour nourrir un enfant nouveau-né; vous pouvez l'emmener, et *l'Épine blanche* la gardera sur la lande.

L'Épine blanche (1) était la fille de la veuve; une enfant qui courait vers ses onze ans, mais si pâle de visage, qu'on lui avait donné ce petit nom d'une fleur des buissons.

Ninoc'h s'en alla donc avec sa petite fille pâle, qui traînait par une vieille corde la vache maigre, et elle les envoya toutes deux sur la lande.

(1) Spern gwenn. Ce nom a été conservé en Bretagne comme nom de famille.

L'Épine blanche restait là tout le jour, pour surveiller la *vache noire* qui avait grand'peine à trouver un peu d'herbe entre les cailloux. Elle passait son temps à faire de petites croix avec les fleurs de genêts (1), ou à répéter tout haut ses prières à la Vierge.

Un jour qu'elle chantait l'*Ave maris Stella*, comme elle l'avait entendu à l'église de Guirek, elle vit, tout à coup, un petit oiseau qui vint se poser sur une des croix de fleurs qu'elle avait plantée dans la terre, et qui se mit à gazouiller, en remuant la tête et en la regardant, comme s'il lui eût parlé. La petite fille surprise s'approcha doucement et prêta l'oreille, mais sans pouvoir distinguer ce que disait l'oiseau. Il avait beau gazouiller plus fort, agiter ses ailes, voltiger devant *l'Épine blanche*, elle ne comprenait rien à tous ses mouvements. Cependant, elle trouvait tant de plaisir à le voir et à l'écouter, qu'elle laissa la nuit venir sans penser à autre chose. Enfin l'oiseau s'envola, et lorsqu'elle leva la tête pour

(1) Tous les pâtres de Bretagne font de ces croix avec des branches d'ajonc, aux épines desquelles ils fixent des fleurs de genêt et des marguerites ; il n'est pas rare de voir sur les fossés de longues rangées de ces croix fleuries.

voir où il allait, elle aperçut des étoiles dans le ciel.

Elle courut alors bien vite chercher *la Noire*, mais elle ne la trouva plus sur la lande. Elle cria de toutes ses forces, elle frappa les touffes de genêts avec sa baguette, elle descendit dans les trous où l'eau de la pluie formait de petits étangs; tout fut inutile. Enfin, elle entendit la voix de sa mère qui l'appelait, comme s'il était arrivé quelque grand malheur. Elle courut vers elle, toute saisie, et, à l'entrée du champ, dans le chemin qui conduisait au logis, elle trouva la veuve près de *la Noire*, que les loups venus des taillis du Trieux avaient mangée : il ne restait plus de la bête que les cornes et les os !

A cette vue, *l'Épine blanche* sentit son sang tourner. Elle se jeta à genoux, en pleurant, car il y avait trop longtemps qu'elle gardait *la Noire* pour ne pas l'aimer, et elle répétait :

— Vierge Marie ! pourquoi ne m'avez-vous pas montré le loup ! J'aurais fait le signe de la croix avec ma baguette pour le forcer à fuir ; j'aurais répété ce qu'on apprend aux petits bergers qui gardent les troupeaux dans la montagne.

Va-t'en par saint Hervé, si tu es loup des champs;
Va-t'en par le vrai Dieu si tu es satan (1).

La veuve, qui vit la douleur de la petite fille, chercha à la consoler (car c'était une vraie sainte); elle lui dit :

(1) *Mar vezez Guilhou, ra'zy pell, en han Doué;*
Mar vezez satann, ra'zy pell drè sant Hervé.

Cette formule d'exorciste a été évidemment inspirée par une circonstance de la vie de saint Hervé. Ce saint ayant été chargé par son oncle Wlphroëdus de garder sa maison pendant que ledit Wlphroëdus faisait un voyage, chargea un serviteur de conduire l'âne de son oncle au pré. « Mais le loup l'y ayant rencontré, à son avantage le dévora. Le garçon voyant cela, et n'y pouvant remédier, se prit à crier et forliner le loup. Saint Hervé, qui lors était en prières dans l'oratoire, entendant ce cry, sort dehors, et, informé comme tout s'estait passé, rentre dedans, redouble sa prière, priant Dieu de ne permettre à son occasion ce dommage arrivé à son bon oncle et hoste. Comme il priait ainsi, voilà venu le loup à grand erre. Ce que voyant le serviteur, criait au saint qu'il fermast la porte de la chapelle sur soy; mais le saint luy respondit : — Non, non, il ne vient pas pour mal faire, mais pour amender le tort qu'il nous a fait : amenez-le et vous en servez comme vous faisiez de l'asne. Ce qu'il fist; et estait chose admirable de voir ce loup vivre en mesme estable avec les moutons, sans leur mal faire, traîner la charruë, porter les faix et faire tout autre service comme une bête domestique. »

On trouve dans la vie de saint Malo un miracle du même genre. Ce saint obligea un loup, qui avait dévoré son âne, à remplacer ce dernier.

— Il ne faut pas pleurer *la Noire* comme vous le feriez pour un de vos pareils, ma pauvre innocente; si les loups et les mauvais chrétiens sont contre nous, monseigneur le bon Dieu sera pour nous. Aidez-moi donc à charger mon fagot de bruyères et retournons à la maison.

L'Épine blanche fit ce que sa mère lui ordonnait; mais, à chaque pas, elle poussait de gros soupirs et les larmes tombaient une à une, sur ses joues.

— Pauvre *Noire*, pensait-elle, pauvre *Noire* qui était si facile à conduire, qui mangeait de tout et qui commençait à engraisser!...

Elle n'eut point le cœur de souper et elle se réveilla bien des fois dans la nuit, croyant entendre *la Noire* meugler à la porte. Enfin, le lendemain, elle se leva avant le jour, et courut à la lande, pieds nus et sans autre habit que sa jupe.

Comme elle entrait sur la bruyère, elle aperçut le petit oiseau qui était encore perché sur la croix de fleurs de genêts qu'elle avait plantée là et qui chantait, en ayant l'air de l'appeler. Malheureusement il lui était aussi impossible de le comprendre que la veille, et elle allait partir de dépit, lorsqu'elle

crut voir un louis briller à terre. Elle voulut le retourner avec le pied, mais c'était l'herbe d'or, et à peine l'eut-elle touchée, qu'elle entendit distinctement la langue du petit oiseau (1) qui lui disait dans son gazouillement :

— *Blanche épine*, je te veux du bien, *Blanche épine*, écoute-moi.

— Qui es-tu ? demanda *Blanche épine*, étonnée elle-même de pouvoir comprendre les êtres non baptisés.

— Je suis *Jean le Rouge-gorge*, répondit l'oiseau ; c'est moi qui ai suivi le Christ au Calvaire et qui ai brisé une épine à la couronne qui lui déchirait le

(1) La croyance à l'herbe d'or que l'on doit cueillir, selon l'opinion populaire, *pieds nus, en chemise, sans la couper avec le fer et lorsqu'on est en état de grâces*, vient évidemment des druides. L'herbe d'or n'est autre que le selage des anciens, que l'on croit être la camphorate, plante appartenant à la quatorzième classe des végétaux (didynamie) ; les selages, au dire de Pline (lib. XIV), se récoltaient, en effet, nu pieds, en robe blanche, à jeun, sans le secours de la faucille, et en plaçant la main droite sous le bras gauche. On la recueillait dans une toile qui servait seulement pour cette fois. Les Bretons croient que l'herbe d'or brille de loin aux yeux de ceux qui sont dans les conditions exigées pour l'apercevoir, et que s'ils la touchent du pied, ils entendent à l'instant la langue de tous les animaux et peuvent leur répondre.

front (1). En récompense de ce service, Dieu le père m'a accordé de vivre jusqu'au jour du jugement et d'enrichir une pauvre fille tous les ans. Cette année c'est toi que j'ai choisie.

— Est-ce vrai, *Jean Rouge-gorge?* s'écria *Blanche épine*, toute joyeuse ; je pourrai donc avoir une croix d'argent au cou, et tu me donneras de quoi porter des sabots?

— Tu auras une croix d'or et tu porteras des souliers de soie, comme une demoiselle noble, répliqua *Jean Rouge-gorge.*

— Et que faut-il faire pour cela, mon cher petit cœur?

— Il faut me suivre où je te mènerai.

Blanche épine répondit qu'elle ne demandait pas mieux, et elle se mit à courir, conduite par *Jean Rouge-gorge.*

Il lui fit traverser des landes, puis des taillis, puis

(1) La tradition relative au rouge-gorge, *qui brisa une épine de la couronne du Christ*, est répandue dans toute la Cornouaille.

des champs de seigle, et il arriva enfin sur la dune, vis-à-vis des *sept îles*.

Là, il s'arrêta et il dit à la petite fille :

— Ne vois-tu rien sur le sable, là-bas, devant toi ?

— Oui, bien, répondit *Blanche épine :* je vois de grands sabots de hêtre qui n'ont pas été rougis au feu et un bâton de houx qui n'a pas été coupé à la faucille.

— Mets les sabots et prends le bâton.

— C'est fait.

— Maintenant, tu vas marcher sur la mer jusqu'à la première île et tu en feras le tour, d'ici que tu ne trouves un rocher sur lequel pousse du jonc couleur de mer.

— Après ?

— Tu cueilleras le jonc, tu en feras un lien.

— C'est comme fait.

— Tu frapperas ensuite le rocher avec ton bâton de houx, il en sortira une vache que tu attacheras avec la corde de jonc et que tu ramèneras à ta mère pour la consoler d'avoir perdu *la Noire*.

Blanche épine exécuta tout ce qui lui avait été dit par *Jean Rouge-gorge* ; elle marcha sur la mer, elle

it le lien de jonc, elle frappa le rocher, et il en sortit une vache qui avait l'œil aussi doux que celui d'un chien de chasse et la peau lisse comme une taupe de prairie. Ses mamelles couvertes d'un duvet blanc pendaient jusqu'à terre. *Blanche épine* la conduisit à la maison de la veuve, qui fut encore plus joyeuse qu'elle n'avait été triste.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'elle voulut traire *Mor-Vyoc'h* (1) (c'était le nom que Jean Rougegorge avait donné à la bête) ; le lait coulait sous ses doigts sans s'arrêter, comme l'eau d'une source.

Ninorc'h remplit d'abord toutes les terrines de terre de Quimper, puis toutes les barattes de bois ; mais le lait ne s'arrêtait pas.

— Que la mère de Dieu nous sauve ! s'écria la veuve, il faut que cette bête ait bu de l'eau de Languengar (2).

(1) *Mor-Vyoc'h* signifie vache de mer ; de *mor*, mer, et *vyoc'h*, vache.

(2) Les paysans bretons croient que la fontaine de Languengar a la propriété de donner du lait aux nourrices ; aussi les jeunes mères s'y rendent-elles le jour du Pardon, et boivent-elles l'eau de la fontaine consacrée. La tradition rapporte qu'un homme en voulut boire par raillerie, et qu'il se trouva, à l'instant même, dans l'état d'une femme « qui nour-

Et, de fait, rien ne pouvait tarir le lait de *Mor-Vyoc'h*; elle eût fourni de quoi nourrir tous les petits enfants de Cornouaille.

On ne parla bientôt, dans le pays, que de la vache de la veuve, et l'on arriva, de tous côtés, pour la voir. Le curé de Peros-Guirek vint comme les autres afin de savoir si ce n'était pas un piége du mauvais esprit; mais, après avoir mis l'étole sur la tête de *Mor-Vyoc'h,* il déclara que l'on n'avait rien à craindre d'elle.

Les plus riches fermiers proposèrent donc à Ninorc'h de lui acheter sa vache, et chacun renchérissait sur l'autre. Enfin Perrik arriva à son tour et lui dit:

— Si vous êtes une chrétienne, vous n'oublierez point que je suis votre frère et vous me donnerez la préférence sur tous les autres. Laissez-moi emmener *Mor-Vyoc'h* et je vous fournirai, en échange, autant de mes vaches qu'il faut de tailleurs pour faire un homme (1).

rit depuis trois mois. » Il fallut un grand nombre de messes et de prières pour le délivrer de son lait.

(1) Nous avons expliqué, dans *les Derniers Bretons,* d'où venait le mépris des paysans bretons pour les tailleurs. Selon nos paysans, il faut neuf tailleurs pour faire un homme.

La veuve répondit :

— *Mor-Vyoc'h* ne vaut pas seulement neuf vaches ; mais elle vaut autant que toutes celles qui paissent dans les friches du haut et du bas pays. Avec elle, je pourrai fournir tous les marchés de l'évêché de Tréguier et de l'évêché de Cornouaille, depuis Dinan jusqu'à Carhaix.

— Eh bien, reprit Perrik, donnez-la-moi, ma sœur, et je vous abandonnerai la ferme de notre père où vous êtes née, avec tous les champs, les charrues et les chevaux.

Ninorc'h accepta cette proposition. On la conduisit à la ferme, et, après qu'elle eut enlevé une motte de terre dans les champs, bu de l'eau du puits, fait du feu au foyer et coupé une touffe de crins à la queue des chevaux pour prouver qu'elle était devenue la maîtresse de toutes ces choses (1), elle donna *Mor-*

(1) Cette manière de *prendre possession* est fort ancienne ; dans toutes les vieilles législations, la *tradition* d'une propriété se faisait en livrant au nouvel acquéreur quelque portion visible et palpable du domaine, afin de symboliser la *tradition*. A Rome, la vente d'un champ se faisait sur la motte enlevée au champ, et on la livrait à l'acheteur comme symbole du champ lui-même (*Aul. Gell.*, 20). Dans un acte de 828 on trouve : « Je concède les susdits biens et terres à l'église Sainte-Marie. J'en

Vyoc'h à Perrik qui l'emmena dans une maison qu'il avait bien loin de là, du côté de Menez-Brée.

Blanche épine pleura beaucoup quand elle la vit partir, et resta triste tout le jour ; cependant, quand la nuit fut venue, elle rentra à l'étable pour voir s'il ne manquait rien, et, tout en garnissant les râteliers, elle répétait :

— Hélas! pourquoi *Mor-Vyoc'h* n'est-elle pas là? Quand pourrai-je revoir *Mor-Vyoc'h !*

Elle n'avait pas fini, qu'elle entendit derrière elle un meuglement; et, comme, en marchant sur l'herbe d'or, elle avait appris la langue de tous les animaux elle comprit que ce meuglement disait :

— Me voici revenue, maîtresse!

fais légitime cession par paille et coulteau, gant et gazon et rameau d'arbre et ainsi je m'en mets dehors, m'en expulse et m'en fais absent. » (D. Calmet, *Histoire de Lorraine,* Preuves, p. 524.)

Nous avons eu entre les mains un acte de vente daté de 1791, dans lequel l'acquisition d'une maison était établie par des actes de propriété analogues. On y constatait que l'acquéreur avait ouvert et fermé les portes et les fenêtres, tiré de l'eau au puits, fait feu et fumée, enlevé une pelletée de terre au jardin. Nous nous rappelons, en outre, avoir vu, dans notre enfance, tous ces actes de prise de possession accomplis sous nos yeux dans une ferme du Léonnais, non pas comme formalité légale, mais comme coutume traditionnelle.

Elle se détourna tout étonnée et reconnut *Mor-Vyoc'h.*

— Jésus ! est-ce bien vous ? s'écria la petite fille ; et qui vous a donc ramenée !

— Je ne pouvais pas appartenir à votre oncle Perrik, dit *Mor-Vyoc'h ;* car ma nature m'empêche de rester avec ceux qui sont en état de péché mortel. Aussi je suis revenue pour être à vous comme autrefois.

— Alors il faudra que ma mère rende la ferme, les champs et les troupeaux ?

— Non, car tout cela lui avait été pris injustement par son frère.

— Mais il viendra vous chercher ici, et il vous reconnaîtra.

— Allez d'abord cueillir trois feuilles de l'herbe de la croix (1), et je vous dirai ce qu'il faut faire.

Blanche épine revint bien vite avec les trois feuilles.

— Maintenant, dit *Mor-Vyoc'h,* promenez les feuilles depuis mes cornes jusqu'à ma queue, et dites trois fois tout bas :

(1) *Lousawen ar grôaz :* c'est la verveine.

« Saint Ronan d'Hybernie! saint Ronan d'Hybernie! saint Ronan d'Hybernie (1)! »

Blanche épine le fit; et, au troisième appel, la vache était devenue un beau cheval.

La petite fille demeura émerveillée.

— Maintenant, lui dit la bête, votre oncle Perrik ne pourra me reconnaître, car je ne m'appellerai plus *Mor-Vyoc'h*, mais bien *Marc'h-Mor* (2).

En apprenant ce qui s'était passé, la veuve fut

(1) Cet appel à saint Ronan est expliqué par une circonstance de la vie de ce saint, qui fut accusé, dit Albert de Morlaix, « d'estre sorcier et négromantien; faisant comme les anciens lycanthropes qui, par magie et art diabolique, se transformoient en bestes butes, courroient le garou et causoient mille maux dans le pays. » Bien que cette accusation ait été reconnue fausse plus tard, l'opinion que saint Ronan avait le pouvoir de se transformer en animal est établie dans nos campagnes, où il est resté, pour ainsi dire, le patron de ces transformations. Aussi, dans ce cas, son nom est-il toujours ramené.

Il ne faut point oublier, du reste, que les druides et les bardes passaient pour avoir le privilége de se transformer à leur gré; les premiers apôtres qui se substituèrent à leur autorité durent nécessairement hériter de ce pouvoir. Le barde Taliésin se vante, dans un de ses chants, de pouvoir devenir à son gré, biche, coq ou chien (*Myvyrian*, t. I, p. 20).

(2) *Marc'h-Mor* signifie, mot à mot, cheval de mer.

randement réjouie, et dès le lendemain, elle voulut essayer son cheval pour envoyer du blé à Tréguier. Mais, jugez de son admiration, quand elle vit que le dos de *Marc'h-Mor* s'allongeait à mesure qu'on le chargeait, si bien qu'il pouvait porter seul autant de sacs que tous les chevaux de la paroisse.

Le bruit s'en répandit dans les environs. Fanche averti vint à la ferme, et, après avoir vu *Marc'h-Mor*, il pria sa sœur de le lui vendre ; mais elle le refusa jusqu'à ce qu'il eût proposé de donner, en retour, ses vaches et son moulin avec tous les porcs qu'il y engraissait.

Le marché ainsi conclu, Ninorc'h alla prendre possession de son nouveau bien, comme elle l'avait fait de la ferme, et Fanche emmena *Marc'h-Mor*.

Mais, le soir, celui-ci était encore de retour auprès de *Blanche épine* qui alla cueillir comme la veille, trois feuilles de l'herbe de la croix, les promena des oreilles à la queue du cheval en répétant trois fois : « Saint Ronan d'Hybernie ! » Et le cheval se changea à l'instant en mouton, couvert de laines aussi longues que du chanvre, aussi rouges que de l'écarlate et

aussi fines que du lin peigné. *Marc'h-Mor* était devenu *Mor-Vawd* (1).

La veuve vint pour admirer ce nouveau miracle, et, en le voyant elle dit à *Blanche épine :*

— Allez chercher les grands ciseaux du berger, car ce cher animal ne peut porter sa toison.

Mais lorsqu'elle voulut [illegible]dre *Mor-Vawd*, elle s'aperçut que sa laine po[illegible]it à mesure qu'on la coupait, si bien qu'il valait [illegible]l tous les troupeaux de l'Arhèz.

Riwal, qui arriva par hasard dans ce moment fut témoin de la chose, et il donna aussitôt son four, ses landes et tous ses moutons pour avoir *Mor-Vawd*.

Mais, au moment où il passait sur la grève avec celui-ci, le mouton se jeta dans la mer, gagna à la nage la plus petite des *sept îles*, où les rochers s'ouvrirent pour le laisser entrer, puis se refermèrent.

Blanche épine eut beau l'attendre à la ferme, il ne revint ni ce soir-là ni le lendemain.

La petite fille courut à la lande et y trouva *Jean Rouge-gorge*, qui lui dit :

(1) *Mor-Vawd* est composé de *mor*, mer, et de *vawd*, veau.

— Je t'attendais, ma petite maîtresse. *Mor-Vawd* est parti et ne reviendra plus. Tes oncles ont été punis selon leur faute ; toi, tu es devenue une héritière assez riche pour porter une croix d'or et des souliers de soie, ainsi que je te l'avais promis : je n'ai plus rien à faire ici, et je vais m'envoler bien loin. Souviens-toi toujours seulement que tu as été pauvre, et que c'est un petit oiseau du bon Dieu qui t'a rendue riche.

Blanche épine fit bâtir, par reconnaissance, une chapelle sur la lande, là où *Jean Rouge-gorge* lui avait parlé la première fois. Et les vieux hommes qui ont appris cette histoire à nos pères se rappelaient encore y avoir allumé des cierges quand ils étaient tout petits.

DEUXIÈME FOYER.

PAYS DE LÉON.

LA FORGE ISOLÉE.

Celui qui désire voir la Bretagne dans sa beauté doit la parcourir au commencement du mois de la *paille blanche* (1). Les champs ont encore presque partout leur couronne de blés noirs, de trèfles roses et de solanées en fleurs; les chemins retentissent des chants des moissonneurs qui passent la faucille sur le bras ou le fléau sur l'épaule; de toutes les ouvertures de haies surgissent des charrettes chargées de gerbes conduites par les vieillards, et sur lesquelles les enfants gazouillent comme des

(1) Septembre. En breton, *gwen-gelo;* dans le pays de Vannes, on l'appelle aussi *miz mendem,* c'est-à-dire, *le mois de la vendange.*

nichées de jeunes oiseaux. Des deux côtés, au fond des chemins creux, ce ne sont que chants de fauvettes, bruissements de sources, frémissements de feuilles ; tandis que plus loin, à l'horizon, retentissent les rumeurs cadencées des batteries, les cornes d'avertissement qui appellent aux repas, les sonnettes des attelages, les cris joyeux des jeunes pâtres revenant des prairies ; et que, sur tout cela, brille notre doux soleil d'été, flamme sans aiguillon, lumineuse tiédeur qui vous pénètre sans que vous le sentiez !

J'avais profité, en 1831, de cette saison choisie pour continuer des recherches relatives au Léonais.

Mon excursion avait été heureuse. J'en rapportais de curieux détails sur les mœurs nationales, de nouveaux chants populaires et plusieurs traditions recueillies aux sources mêmes. Aidé par la notice de M. Miorcec de Kerdanet, j'avais visité le véritable emplacement de la célèbre Occismor, et le *sergent d'église* (1) qui me servait de guide m'avait raconté, à cette occasion, l'histoire du roi Izur. Ce roi, qui ré-

(1) *Sergeant an ilis* : c'est l'expression consacrée, en Bretagne, pour désigner le bedeau.

gnait sur la ville aujourd'hui détruite, avait une fille merveilleusement belle (comme toutes les filles des rois apocryphes). Un jeune Romain, établi dans le voisinage en devint éperdument amoureux et la demanda à son père. Celui-ci, qui ne voulait pas d'un étranger pour gendre, mais qui eût craint de refuser ouvertement, répondit qu'il accorderait sa fille au jeune homme s'il achetait cette faveur par un service; le Romain répondit qu'il était prêt à tout faire.

— J'ai de grands troupeaux de moutons, reprit Izur, dont la laine ne peut être vendue aux teinturiers parcequ'elle est noire; trouvez le moyen de la blanchir et vous deviendrez mon fils.

Le jeune Romain, fou d'amour, accepta la tâche qui lui était imposée; mais, comme il était païen, Dieu ni les saints ne vinrent à son secours, et, après avoir passé une année entière à laver la laine noire que le roi lui avait remise, sans pouvoir la blanchir, il mourut d'épuisement et de douleur, au bord même du ruisseau où il avait essayé son œuvre impossible.

Une tradition d'amour, plus authentique, mais

non moins touchante, m'avait été répétée près du manoir de Guimilliau. Là avait habité autrefois un gentilhomme appelé Marhek, dont la beauté et le courage étaient célèbres dans tout le pays. Quand il paraissait aux Pardons ou aux aires neuves des châteaux, les *penérèz* nobles devenaient rêveuses et cessaient de parler aux autres jeunes gens. La fille du marquis de Penmarc'h vit Marhek, et, comme toutes ses pareilles, elle sentit son cœur s'en aller à lui.

Marhek, de son côté, s'éprit d'amour pour elle et la demanda en mariage à son père ; mais le seigneur de Penmarc'h repoussa de bien loin sa demande, en lui disant que c'était une grande audace à lui, simple écuyer, qui possédait seulement un fief de la mouvance de la haute bannière de Penmarc'h, d'oser prétendre à une si noble héritière.

Loin d'être découragé par ce refus, le jeune homme sentit son amour s'accroître, et, un jour que le seigneur de Penmarc'h était absent, il entra au château avec quelques-uns de ses gens, enleva la jeune fille et se sauva avec elle dans la campagne.

En apprenant à son retour ce qui s'était passé,

le marquis furieux assembla ses vassaux et se mit à parcourir le pays, déclarant qu'il ne ferait quartier ni à Marhek ni à ceux qui lui donneraient asile. Les deux amants chassés de manoir en manoir, échappèrent pourtant pendant quelques mois ; mais enfin, le marquis les surprit au château de Lestour-d'hu ; il fit lier avec des cordes le jeune gentilhomme, sans respect pour son rang ni pour les larmes de sa fille ; et, l'ayant ramené à Guimilliau, il le fit pendre au chêne qui s'élevait en face de la porte d'entrée ! Non content de cette cruauté, il ordonna, par testament, à ses héritiers, de renouveler cet arbre quand il viendrait à mourir, afin de perpétuer sa vengeance.

J'avais soigneusement recueilli ces souvenirs et beaucoup d'autres, écrits presque sous la dictée des conteurs et livrés plus tard à la publicité (1) ; enfin, forcé de mettre un terme à mon excursion, je m'acheminai vers Brest, en suivant la route de Saint-Pol et de Lesneven.

Je ne voulus point traverser la première de ces

(1) Dans *les Derniers Bretons*. Voyez le chapitre *Agriculture*.

villes sans revoir la merveilleuse flèche de Kreis-Ker que Vauban appelait « un coup d'audace ! » M'arrêtant donc à une de ces hôtelleries qui sont restées, en Bretagne, ce que leur nom désignait primitivement, c'est-à-dire des *abris* (1), et qui se composent seulement d'une salle commune et d'une écurie, j'y laissai mon cheval, puis je ressortis pour examiner la tour.

Deux paysans, que je rencontrai sur le seuil, étaient également occupés à la regarder.

L'un était vêtu de la culotte de toile rousse flottante sur le genou, de la veste cambrée et de la calotte bleue des hommes de Guisseny. Il avait l'œil sérieux et ardent, le nez droit, les lèvres fermement appuyées l'une contre l'autre : une chevelure brune, à demi longue, encadrait son visage basané. Le second portait le gilet vert sombre à boutons de corne noire et à manches bleu-ciel, le pantalon de toile blanche serrée par une ceinture d'étamine rouge et le chapeau orné de chenilles bariolées ; il avait les cheveux presque blonds, l'œil fin, mais riant, les

(1) Le mot breton *herberc'h*, que l'on emploie pour désigner une auberge, signifie *abri*.

traits sensuels et légèrement ironiques; c'était un homme de Roscoff.

Il fut le premier à m'adresser la parole.

— Voilà une belle tour, mon maître (1), dit-il, en portant la main à son chapeau; un vrai peuplier de pierre !

J'approuvai l'éloge et la comparaison.

— J'ai traversé le diocèse de Tréguier, reprit le Roscovite, et j'ai vendu des *herbes de jardin* (2) dans tout le haut pays jusqu'à Rennes; nulle part je n'ai vu de clocher si grand, ni si bien travaillé..

C'est dans le Léon qu'il y a les plus belles églises et le meilleur blé, objecta le Guissinien avec un orgueil voilé. Les Kernewodds, les Trégorois, ni ceux du pays où vient le blé blanc, ne pourraient bâtir une tour comme celle-ci. Nos pères étaient des gens riches et habiles.

Le Roscovite fit un geste de doute.

(1) *Va mæstr*, expression de courtoisie habituelle aux paysans bretons, lors même qu'ils ne parlent point aux propriétaires de leurs fermes.

(2) *Louzou jardinn*, légumes. Les Roscovites vont vendre leurs légumes à quarante et cinquante lieues de Roscoff, quelques-uns même viennent à Paris.

— Beaucoup assurent que les vieux d'autrefois n'auraient pu exécuter un ouvrage pareil, fit-il observer, et qu'il a été fait par les Saxons (1).

— Alors, vous croyez à ceux-ci plus d'argent et plus d'esprit qu'aux Léonards? demandai-je, en souriant.

Les deux paysans protestèrent par une exclamation.

— Les Léonards ne sont ni des mendiants ni des imbéciles! répliqua le Roscovite, avec une certaine vivacité.

— Les Saxons ont du bonheur d'être séparés de notre évêché par la mer, ajouta le Guissinien d'un ton de menace haineuse.

— Aussi n'auraient-ils pu bâtir seuls la flèche de Kreis-Ker, reprit le premier. Mais notre maître n'est pas à savoir que ce sont des hérétiques; le diable les a aidés.

Je regardai le Roscovite.

— Oui, continua-t-il, ce ne sont pas des mains d'ouvriers qui ont porté ces pierres dans le ciel: le

(1) *Saozon,* SAXON; nom encore donné aux Anglais par les Bretons.

vieux Guillaume (1) a tout fait en une seule nuit. Il voulait se bâtir à lui-même une église plus belle que toutes celles qui avaient été élevées au vrai Dieu par les hommes ; mais, une fois le coq posé sur le haut de la flèche, saint Pol est venu avec de l'eau bénite, il a chassé Satan et il a confisqué son travail. Aussi dans le pays, appelle-t-on encore Kreis-Ker la tour du diable.

Le Guissinien convint du nom et de l'origine, mais contesta les détails. Selon son dire, c'était saint Pol qui avait reçu de Dieu le pouvoir de faire construire cette chapelle par le démon lui-même, à condition qu'il resterait les yeux ouverts et en prières pendant tout le temps que l'ennemi des hommes mettrait à la bâtir. Chacun d'eux défendait sa tradition comme la seule véritable, lorsqu'un troisième paysan parut à la porte de l'auberge.

Celui-ci avait le riche costume de saint Thegonnec : habit noir à la Louis XIV, grand gilet à basques, ceinture bleue, culotte flottante et plissée, guêtres de cuir ciré, large chapeau orné de velours.

(1) *Guillou coz,* nom donné au diable, en Bretagne. On appelle aussi le loup *Guillou.*

Il portait sur le bras un de ces crocs romains, servant à peser le fil. Ses traits, remarquablement réguliers, respiraient une sérénité intelligente et forte; sa démarche avait la noblesse grave, mais un peu théâtrale des Léonards de l'intérieur.

En l'apercevant, le Roscovite et le Guissinien interrompirent leur discussion.

— Tiens, c'est M. le Gwen, dit le premier.

— Il sera venu à Saint-Pol pour quelque achat de lin peigné ou de fil; ajouta le second.

Tous deux portèrent la main à leurs coiffures et saluèrent le nouveau venu.

Cette politesse, jointe à la qualification qu'ils venaient de lui donner, me fit comprendre qu'il s'agissait d'un de ces riches marchands de fil qui forment, dans nos campagnes, une sorte de bourgeoisie paysanne.

— Par ma foi! la rencontre vient à propos, dit le Roscovite, monsieur le Gwen est un savant; puisqu'il a étudié pour la prêtrise, il pourra décider entre nous.

Le marchand demanda de quoi il s'agissait, et les deux paysans lui exposèrent le sujet de leur dis-

cussion. Lorsqu'ils eurent achevé, il haussa les épaules.

— Ce sont des histoires de nourrice que vous nous racontez-là, mes pauvres enfants, dit-il; la tour de Kreis-Ker a été bâtie comme toutes les autres, et ce n'est pas l'*estafier de saint Martin* (1) qui a tenu pour cela la *cuiller du maçon* (2).

— Vous connaissez donc l'origine de sa fondation ? demandai-je.

— Cela a été imprimé dans des livres, Monsieur, répondit le Gwen, avec une certaine importance.

— Et vous vous rappelez ce que disent ces livres ?

— Comme mes prières. C'était du temps de saint Gwevroc, auquel ceux de Morlaix donnent le nom de saint Kirio ; à la place où l'on voit aujourd'hui la tour, se trouvait la maison d'une tailleuse en toile (3), bonne travailleuse et dont on ne pouvait dire que du bien, sauf en ce qui regardait la religion.

(1) Le diable. Cette expression est en usage dans tout l'ouest de la France.

(2) *Loü-vaçzon*, nom donné en Bretagne à la truelle.

(3) *Kéménérèz-lyenn*, lingère. Pour les couturières, on dit seulement *kéménérèz*.

Gwevroc, étant passé devant sa porte le jour de la fête de Notre-Dame, l'aperçut qui cousait et l'en réprimanda doucement; mais la tailleuse en toile répondit que ce jour demandait sa nouriture comme les autres, et qu'elle ne savait aucun autre moyen de la gagner.

— Ce n'était pas si mal dit pour une femme, objecta le Roscovite; monsieur le Saint dut être embarrassé pour lui faire une bonne réponse.

— Aussi n'en fit-il aucune, reprit le marchand de fil. Mais la tailleuse n'avait pas fini de parler que tout son corps devint froid et immobile comme s'il eût été de pierre. Comprenant alors sa faute, elle en demanda pardon à saint Gwevroc, qui fit le signe de la croix sur chacun de ses membres et leur rendit le mouvement. Pour reconnaître un si grand service, la tailleuse donna au saint sa maison, qui était placée au milieu de la ville (1), et l'on y bâtit, avec les libéralités des chrétiens, la chapelle que vous voyez (2).

(1) D'où est venu, à la chapelle, le nom de *Kreis-ker* : de *kreis*, milieu, et de *ker*, ville.

(2) Dans tous les pays, les traditions ont consacré le repos du dimanche en constatant les punitions miraculeuses infli-

Le Guissinien et le Roscovite ne firent aucune objection à la version nouvelle de M. le Gwen, mais ils baissèrent la tête d'un air d'incrédulité. Tous deux préféraient évidemment leur explication et tenaient à l'intervention du diable, ce sublime architecte, auquel l'ignorance attribue toute œuvre difficile et hardie ; car il est curieux de remarquer cette espèce de partage fait entre Dieu et Satan par l'imagination populaire ; si Dieu a l'intention, Satan a l'intelligence ; Satan l'emporte autant par l'esprit que Dieu l'emporte par le cœur ! Et cependant l'un reste le vrai maître, le père de toute joie et de tout bien, l'autre un usurpateur, source de toute misère ! Naïve compréhension de cette doctrine du Christ dans laquelle l'amour occupe le premier rang, et

gées à ceux qui ne l'observaient pas. Voici ce qu'on lit dans *Harsdœrfer :* « A Kindstadt, en Franconie, il y avait une fileuse qui avait coutume de filer le dimanche et qui forçait ses filles à en faire autant. Une fois, il leur sembla à toutes que du feu sortait de leurs quenouilles, mais elles l'éteignirent. La fileuse n'ayant tenu aucun compte de ces deux avertissements, il arriva, le troisième dimanche, que leur filasse enflammée mit le feu à toute la maison et brûla la maîtresse fileuse avec ses deux filles ; un enfant, qui était au berceau, fut seul épargné. »

qui promet le ciel, non au génie, mais *aux hommes de bonne volonté.*

Le marchand de fil parut, du reste, peu soucieux de combattre le doute de ses deux interlocuteurs, qu'il quitta un instant après pour monter à cheval et prendre la route de Lesneven. Eux-mêmes ne tardèrent pas à le suivre, et je restai seul, les yeux fixés sur cette flèche dentelée, à la base de laquelle les grandes hirondelles de mer décrivaient leurs capricieuses spirales et dont le sommet délié commençait à s'effacer dans les brumes du soir.

Lorsque je me remis en route, le soleil avait presque disparu et les étoiles ne tardèrent pas à fleurir l'une après l'autre dans le ciel. L'air était tiède et parfumé de la senteur des menthes sauvages. En quittant Saint-Pol, je croisai un grand nombre de paysans et d'attelages qui regagnaient les métairies ; mais, à mesure que j'avançai, ces rencontres devinrent plus rares. Bientôt, je n'aperçus plus que quelques moissonneurs attardés qui traversaient la route et se perdaient dans l'ombre. Aux sonnettes des chevaux avaient succédé les aboiements des chiens, annonçant le retour des travailleurs

aux fermes éloignées; enfin, tout se tut et je me trouvai complétement isolé dans la nuit!

Je ralentis le pas de mon cheval et je laissai tomber la bride à l'arçon de la selle, afin de jouir de cette solitude.

Les étoiles versaient sur le paysage une lueur vaporeuse qui permettait de tout distinguer; mais les perspectives étaient incertaines, les teintes confuses quoique vivement contrastées, les formes insaisisables. Chaque objet ne me semblait que le reflet de lui-même. Par instants, cette hallucination devenait si forte, que je ne sentais plus la réalité de ce qui m'entourait; tout me frappait vaguement. Je voyais, j'entendais, je marchais et je n'étais pas sûr de vivre; c'était l'incertitude et l'inconsistance du rêve. Puis, tout à coup, une heure qui tintait à quelque village, un murmure de moulin apporté par la rafale, un cri d'oiseau de nuit, m'arrachaient à cette extase et me rendaient une perception plus vive et plus complète. Je distinguais les fleurs dans les blés, je reconnaissais la brise de mer qui me frappait au visage, j'entendais les mille rumeurs bruissant dans l'ombre, et je respirais avec avidité les

vivifiantes senteurs qui s'élèvent le soir de la campagne !...

Je me trouvais dans un de ces moments de réveil, lorsqu'un bruit de chevaux retentit devant moi. Je levai la tête; à une centaine de pas, deux cavaliers venaient de sortir d'un chemin de traverse et prenaient la route que je suivais moi-même. Je voulus ralentir le pas afin de les laisser disparaître; mais eux-mêmes retinrent la bride de leurs montures, et leurs voix s'élevèrent tout à coup dans la nuit. Ils chantaient sur le ton mélancolique et prolongé en usage dans nos campagnes, le vieux *Dialogue du juif Errant et du bonhomme Misère* (1).

« Écoutez-moi, compagnons de toutes conditions; écoutez l'entretien qui vient d'avoir lieu entre les deux hommes les plus vieux qui soient sur cette terre; deux hommes qui doivent vivre jusqu'au jour du jugement dernier.

L'un d'eux s'appelle Isaac le voyageur, l'autre *Misère*. Sa présence porte la douleur en tous pays. Hélas ! que

(1) Ce *Guerz* a été imprimé plusieurs fois avec des variantes. La version que nous donnons ici est le résultat de la comparaison de différents textes publiés et de plusieurs textes manuscrits.

n'est-il mort ! Combien les hommes seraient heureux s'il était mort !

Près de la ville d'Orléans, ils se rencontrèrent, et, comme les vieux, ils se saluèrent. *Misère*, le premier, dit à Isaac :

— Bonjour, Juif Errant ; d'où viens-tu ? que fais-tu dans ce monde ? Tu es las et triste, à ce que je vois.

— Je marche le jour et la nuit ; Dieu le veut, parce que je lui ai déplu ; je marche le jour et la nuit et je souffre le plus grand des maux, je ne puis mourir. Vivre, vivre jusqu'au jugement, hélas !

Je croyais être le plus vieux de la terre, et je vois que tu es encore mon aîné dans les souffrances de la vie.

— Pauvre enfant, tu es né d'hier. Depuis combien de cent ans es-tu au monde ? Moi, je compte par milliers d'années.

Quand notre premier père Adam désobéit à Dieu je naquis dans sa maison, et, depuis, ses enfants m'ont toujours nourri, malgré eux, à leur foyer.

— Mon vieux père, quel est donc votre nom et votre métier ?

— Je suis le bonhomme *Misère*. Partout où je passe, j'entends pleurer ; je suis la cause de tous les malheurs et le père des crimes. Tu dois me connaître, car depuis

que je suis né, le genre humain crie mon nom ; je lui ai fait souffrir tous les maux, je l'ai exercé à tous les tourments.

— Oh ! si tu es celui qui torture les hommes, je te connais. Depuis dix-sept cents ans, j'ai trop entendu parler de toi. Tu es le mauvais esprit de la terre.

Que ne vas-tu, du moins, chez les riches, vieil insensé ? Pourquoi préférer les pauvres toits sous lesquels on ne mange pas toujours du pain ?

— Tais-toi, Juif, bientôt, j'en ai l'espérance, on me verra faire un tour chez les riches ; si je peux entrer une fois dans leur maison, on ne m'en chassera pas facilement.

— Ton habit est trop usé, vieux méchant, pour que tu sois jamais reçu chez les nobles ; dès que l'on te verra sur le seuil, on te chassera : tu es fait pour les pauvres gens.

— Je sais faire des pauvres gens avec les nobles, ô Juif ! et j'entre chez les puissants par fraude ; il y a toujours deux servantes que je connais et qui m'ouvrent la porte, la prodigalité et la fainéantise.

— Adieu, démon ; ton aspect me tourne le sang. Passe, passe, méchant vieillard ; nous n'avons rien à démêler ensemble ? Moi, j'ai un tourmenteur plus fort que toi ; moi, je suis sous la main de Dieu ! »

Ici, les voix se turent. J'étais resté courbé sur mon cheval, l'oreille à la brise, et tout saisi. Cette plainte lamentable, qui avait subitement interrompu mon enchantement, semblait le cri de détresse du genre humain. Sous ce ciel étoilé, parmi ces parfums et au milieu de ces moissons, elle avait l'air d'une protestation lugubre de l'homme déshérité. En l'écoutant, on arrivait presque à douter de la Providence. Dieu n'apparaissait là, en effet, que comme le maître de ce vieillard, chargé *depuis dix-sept cents ans* de torturer les hommes, et comme le bourreau de ce triste vagabond qui s'attendrissait aux douleurs de l'humanité. Le héros du *Guerz* était évidemment le *Juif Errant*. Lui seul se montrait bon en plaignant les victimes ; lui seul se montrait juste en demandant le partage égal de la misère entre les hommes. En Bretagne, comme dans tous les pays, la muse populaire lui avait donné le beau rôle et avait laissé voir ses sympathies ; car, on l'a déjà remarqué ailleurs (1), c'est une chose digne d'être étudiée, que cette durable affection de la foule

(1) Voir un bel article de M. Delasalle dans la *Revue du Calvados*, mai 1840.

pour l'Ahsvérus des légendes. Elle lui a assuré ses cinq sous à perpétuité, elle qui ne peut jamais compter la veille sur le pain du lendemain; elle qui marche pieds nus et sous des haillons, elle lui a donné des habits toujours neufs et des souliers qui ne s'usent jamais! C'est que le peuple aime ceux qui cherchent et qui souffrent. Toute sa chevalerie a été errante, tous ses prophètes ont ceint la couronne d'épines. Ce peuple ne détruira jamais le nid de l'hirondelle bâti à l'angle de sa fenêtre, parce qu'elle vient de loin pour lui porter bonheur; il croira longtemps à l'existence mystérieuse du conquérant mort dans l'exil, parce que l'infortune sanctifie son génie; mais le *Juif Errant* surtout l'intéressera par ce double charme du mouvement et du malheur, il l'attirera par une ressemblance de destinée confusément sentie, et parce que, comme lui, le maudit de Jérusalem est condamné *à marcher toujours sans arriver jamais.*

Les deux cavaliers qui venaient d'éveiller en moi ces réflexions avaient continué à me précéder. Bien qu'ils fussent trop éloignés pour que je pusse distinguer leur costume, je les suivais de l'œil, dans la

nuit, et parfois même, le murmure de leur voix arrivait jusqu'à moi. Ils s'arrêtèrent enfin à la porte d'une maison placée au bord du grand chemin. La flamme qu'on y voyait briller et le bruit du marteau sur l'enclume me firent reconnaître une de ces forges isolées que l'on rencontre, de loin en loin, sur nos routes solitaires. J'éperonnai mon cheval, et je fus à la porte du maréchal ferrant presque aussitôt que les deux cavaliers. C'étaient le Roscovite et le Guissinien.

Tous deux me reconnurent en même temps et me saluèrent d'une exclamation familière.

— Foi de Dieu ! c'est le monsieur de Saint-Pol ! s'écria gaiement le premier ; tous les honnêtes gens sont aujourd'hui par les chemins.

— On dirait que c'est ici un *lieu assigné* (1), ajouta son compagnon en se tournant vers un quatrième voyageur que je n'avais point d'abord aperçu, et qui n'était autre que le marchand de fil de Saint-Thegonnec.

Cette seconde rencontre, à un si court intervalle

(1) *Lec'h açinet,* expression bretonne pour dire *un rendez-vous*.

et sans que nous nous fussions avertis de la route que nous devions suivre, avait quelque chose d'inattendu, sinon de singulier, qui établit aussitôt, entre nous, une sorte de familiarité. Le hasard seul avait cependant tout fait. Obligé de s'arrêter le premier pour faire ferrer son cheval, M. le Gwen venait d'être rejoint par les deux paysans, qui avaient voulu allumer, à la forge, leurs *cornes à tabac* (1); mon arrivée compléta la réunion.

Ce fut naturellement l'occasion de nous demander où nous allions, et, comme nous nous rendions tous quatre à Lesneven, il fut convenu que l'on achèverait la route de compagnie. Nous entrâmes dans la forge en attendant que le maréchal eût achevé son travail.

Les connaissances fortuites sont toujours celles qui marchent le plus vite. Spontanément formées, elles passent par-dessus les préliminaires imposés aux relations prévues; les esprits se rapprochent de prime saut, et la confiance y entre sans examen. Au bout de quelques instants, je connaissais déjà

(1) *Korn-Butun,* pour pipe; *butun* vient de *petun,* nom primitif du tabac.

le caractère, la position et les projets de mes trois compagnons.

Ainsi que je l'avais déjà entrevu, tous trois résumaient les principales classes de paysans Léonards.

Monsieur le Gwen était le paysan bourgeois, appartenant encore à la population des campagnes par le langage, le costume, les mœurs; mais tenant déjà à celle des villes par la richesse et l'instruction.

Le Roscovite, plus Breton, avait aussi éprouvé, pourtant, l'influence moderne. Sa foi attiédie n'était déjà plus qu'une habitude: il ne connaissait les croyances du vieux temps que comme des souvenirs d'enfance qu'on raconte en souriant; c'était enfin un des disciples de cette *Jeune Bretagne* qui va, d'année en année, *allongeant la braie gauloise et écourtant sa chevelure antique*.

Dans le Guissinien seul se retrouvait le véritable Armoricain, bref, inflexible, silencieux; de glace au dehors, de flamme au dedans! La tradition, dont les autres avaient à peine conservé la trace dans leur esprit, il l'avait, lui, reçue et scellée dans son

cœur ; il la gardait là, mêlée aux sources mêmes de sa vie et teignant chaque flot de sentiments ou de pensées qui s'en élançaient. Quant au maréchal ferrant, c'était un de ces soldats éprouvés dans les dernières luttes de l'empire, race triste et silencieuse, sur laquelle semble toujours peser le souvenir de Waterloo. Lui aussi avait connu les traditions du pays, mais il y revenait difficilement ; retiré des joies de la jeunesse, il vivait habituellement au milieu des fatigues du travail et des vagues réminiscences de la défaite.

Je voulus exploiter au profit de mes recherches cette rencontre de personnalités différentes en amenant la conversation sur les mœurs, les ballades et les contes populaires de Léon ; mais j'eus d'abord quelque peine à faire parler mes compagnons librement. L'expérience leur avait appris à craindre les railleries des *gens de la ville*, et mon costume bourgeois les rendait soupçonneux. Je finis pourtant par les rassurer et j'en obtins une foule de révélations précieuses au nombre desquelles se trouvaient les traditions qui vont suivre.

La première me fut rapportée par le Guissinien,

i était, comme je l'appris ensuite, un des *discre-lerrs* célèbres du pays. Après avoir annoncé le re des *Lavandières de nuit,* il se découvrit, fit le ne de la croix, et commença d'un accent empha-ue et cadencé qui annonçait la récitation d'un ème préparé et invariable.

RÉCIT DU GUISSINIEN.

LES LAVANDIÈRES DE NUIT (1).

Les Bretons sont les fils du péché, comme les autres, mais ils aiment leurs morts; ils ont pitié de ceux qui brûlent dans le purgatoire et ils tâchent de les racheter du feu d'épreuve. Chaque dimanche, après l'office, ils prient pour leurs âmes, sur la terre où pourrissent leurs pauvres corps.

C'est dans le *mois noir* (2), surtout, qu'ils font acte de chrétiens. Quand la *messagère de l'hiver* (3) arrive, chacun pense à ceux qui sont allés vers la

(1) *Kannérez-noz*. Cette croyance à des lavandières-fantômes est répandue dans toute la Bretagne, mais surtout dans le Léonnais. Le *discrevellerr* qui nous raconta cette tradition avait, comme Sancho Pança, la manie des proverbes; nous avons conservé ceux que nous nous sommes rappelés et qui ne demandaient pas, pour être compris, de trop longues explications.

(2) *Miz-du*, nom breton de novembre; on le nomme quelquefois *du* par abréviation.

(3) Nom donné à la fête de la Toussaint; on la nomme aussi *goël an oll sent*.

justice de Dieu. On fait dire des messes à l'autel des morts, on leur allume des cierges, on les voue aux meilleurs saints, on va avec les petits enfants sur leurs pierres, et, après vêpres, le recteur sort de l'église pour bénir leurs fosses.

C'est aussi cette nuit-là que le Christ leur donne quelque soulagement et leur permet de revenir visiter les foyers où ils ont vécu. Les morts sont alors aussi nombreux dans les maisons des vivants que les feuilles jaunies dans les chemins creux. Voilà pourquoi les vrais chrétiens laissent la nappe mise et le feu allumé, pour qu'ils puissent prendre leurs repas et réchauffer leurs membres engourdis sous la froidure des cimetières.

Mais s'il y a de vrais adorateurs de la Vierge et de son Fils, il y a aussi des enfants de l'*ange noir* (1) qui oublient ceux qui ont été le plus près de leur cœur. Wilherm Postik était un de ceux-là. Son père avait quitté la vie sans avoir reçu l'absolution, et, comme dit le proverbe, *Kadiou est toujours le fils*

(1) *An œl du* ou *an œl kornek,* l'ange cornu ; noms grotesques du diable.

de son père (1). Aussi n'était-il occupé que de plaisirs défendus, dansant pendant l'office, quand il le pouvait, et trinquant pendant la messeavec les *gueux* (2) acheteurs de chevaux. Dieu n'avait pas manqué cependant de lui envoyer des avertissements. Il avait vu frapper du *mauvais air* (3), dans la même année, sa mère, ses sœurs et sa femme ; mais il s'était consolé de la mort des premières en recueillant leur héritage, et quant à Katel, il avait dit comme tous les veufs débauchés :

Si je n'ai plus de femme à moi,
Celles des autres sont mon droit (4).

(1) Le proverbe breton est plus expressif :

Map e ted eo Kadyou
Nemed e vamm a lavaré gaou ;

C'est-à-dire :

De son père Kadiou est fils,
A moins que sa mère n'ait menti.

(2) *Gardinn*, les *gueux* ou les *gredins ;* c'est le nom familier donné, dans le Léonnais, aux Normands qui viennent y acheter des chevaux.

(3) *Avel fal ;* nom donné par les Bretons à toute influence maligne.

(4) Le proverbe breton est mieux formulé :

Pa ne meus muy dimé unan
E man va lod e peb unan ;

Littéralement :

Puisque je n'en ai plus une à moi,
Mon lot est dans chacune.

Et il avait agi selon son dire.

Le recteur avait eu beau l'avertir au prône qu'il était une pierre de scandale pour toute la paroisse. Loin de corriger Wilherm, cet avertissement public n'avait eu pour résultat que de le faire renoncer à l'église, comme il était facile de le prévoir, car ce n'est pas en faisant *claquer le fouet que l'on ramène un cheval échappé* (1); aussi se mit-il à vivre plus à son aise que jamais et sans plus de foi ni de loi qu'un renard de taillis.

Or, il se trouva dans ce temps-là que les beaux jours prirent fin et que la fête des morts arriva. Tous les gens baptisés mirent leurs habits de deuil et se rendirent à l'église afin de prier pour les trépassés; mais Wilherm, lui, revêtit ses habits de fête et prit la route du bourg voisin où se réunissaient des matelots sans religion et des filles sans honneur.

Tout le temps que les autres employaient à soulager les âmes en peine, il le passa, dans cet en-

(1) Le proverbe breton est un distique :

Ober strakgla e scorgezik.
Na distum quet kesek sponntik.

droit, buvant du *vin de feu*, jouant avec les matelots et chantant aux filles des rimes composées par les meuniers (1). Il continua ainsi presque jusqu'au milieu de la nuit et ne songea à s'en retourner que quand les autres se sentirent fatigués du péché. Lui, c'était un corps de fer pour le plaisir, et il quitta l'auberge le dernier, aussi ferme et aussi dispos qu'au moment où il était entré.

Seulement, il avait le cœur chaud de boire. Il chantait tout haut, par les routes, des chansons que les plus hardis disent ordinairement tout bas; il passait devant les croix sans baisser la voix et sans ôter son chapeau, et il frappait, à droite et à gauche, les touffes de genêts avec son bâton, sans avoir peur de blesser les âmes qui remplissaient, ce jour-là, les chemins.

Il arriva ainsi à un carrefour où se présentaient deux routes conduisant à son village. La plus longue était gardée par la protection de Dieu, tandis que la plus courte était hantée par les morts. Bien des gens, en la traversant la nuit, avaient entendu

(1) Les meuniers passent généralement pour les auteurs des chansons graveleuses.

des bruits et vu des choses dont on ne parlait que lorsqu'on était plusieurs et à portée du bénitier; mais Wilherm ne craignait que la soif et les filles laides; il prit donc la route la plus courte, en faisant raisonner ses galoches sur les cailloux du chemin.

Cependant la nuit était sans lune; les feuilles couraient emportées par le vent, les sources coulaient tristement le long du coteau, les buissons frissonnaient comme un homme qui a peur, et, au milieu de ce silence, les pas le Wilherm retentissaient dans la nuit comme des pas de géants; mais rien ne l'épouvantait et il marchait toujours.

En passant près du vieux manoir ruiné, il entendit la girouette qui lui disait:

— Retourne, retourne, retourne!

Wilherm continua son chemin. Il arriva devant la cascade, et l'eau murmura:

— Ne passe pas, ne passe pas, ne passe pas!

Il posa son pied sur les pierres polies par la rivière et la traversa. Comme il atteignait un chêne vermoulu, le vent qui sifflait dans les branches répéta:

— Reste ici, reste ici, reste ici !

Mais Wilherm frappa, en passant, de son bâton l'arbre mort et pressa le pas.

Enfin, il entra dans le vallon hanté. Minuit sonna à trois paroisses. Wilherm se mit à siffler l'air de Marionnik (1). Mais, au moment où il sifflait le quatrième vers, il entendit le bruit d'une charrette non ferrée (2), et il l'aperçut qui venait vers lui couverte d'un drap mortuaire.

Wilherm reconnut *la charrette de la mort*. Elle était traînée par six chevaux noirs et conduite par l'*Ankou* (3), qui tenait un fouet de fer, et répétait sans cesse :

— Détourne ou je te retourne !

Wilherm lui fit place, mais sans se déconcerter.

(1) Air d'une chanson très-connue :

Koantik he marionik
Koantik a delikadd,
Ru evel eur rosennik
A glaz e daou lagadd.

(2) *Karr-meulon ;* on la distingue, en Bretagne, de la charrette ferrée *karr-hoüarnet*.

(3) *L'ankou,* mot à mot *l'angoisse ;* ce nom désigne ordinairement le fantôme de la mort.

— Que fais-tu donc ici, M. de *Ker-Gwen* (1)? lui demanda-t-il effrontément.

— Je prends et je surprends, répondit l'*Ankou*.

— Tu es donc un voleur et un traître ? continua Wilherm.

— Je suis le frappeur sans regard et sans égard.

— C'est-à-dire un sot et un brutal. Alors je ne m'étonne plus, mon mignon, que tu sois des quatre évêchés, car on peut t'appliquer tout le proverbe (2). Mais où vas-tu aujourd'hui pour être si pressé ?

— Je vais chercher Wilherm Postik, répliqua le fantôme en passant.

Le bon vivant éclata de rire et poussa plus loin.

Comme il arrivait devant la petite haie de pru-

(1) Plaisanterie sur la pâleur du spectre de la mort; nous avons déjà dit que *Gwen* signifie *blanc*.

(2) Le proverbe est fort connu.

Laër evel ul Leonardd,
Traytour evel un Treywergadd,
Sod evel ur Gwennedadd,
Brusk evel ur Kernevadd.

C'est-à-dire :

Voleur comme un Léonard,
Traître comme un Tregorrois,
Sot comme un Vannetais,
Brutal comme un Cornouaillais.

nelliers qui conduit au lavoir, il aperçut deux femmes blanches qui étendaient du linge sur les buissons.

— Sur ma vie! voilà des jeunes filles qui n'ont pas peur du serein, dit-il. Pourquoi êtes-vous si tard dans la prairie, mes petites colombes?

— Nous lavons, nous séchons, nous cousons! répondirent les deux femmes en même temps.

— Quoi donc? demanda le jeune homme.

— Le linceul du mort qui parle et marche encore.

— Un mort! pardieu! vous me direz son nom.

— Wilherm Postik.

Le garçon rit plus fort que la première fois, et descendit le petit chemin raboteux.

Mais à mesure qu'il avançait, il entendait plus distinctement les coups de battoirs des *lavandières de nuit* sur les pierres de la *douéz* (1); et bientôt il les

(1) *Douéz* signifie, en breton, *fossé de ville fortifiée;* mais comme ces fossés étaient autrefois remplis d'eau et servaient aux lavandières, on a insensiblement appelé les lavoirs *douéz,* et, dans notre province, ce mot est même passé du breton dans le français usuel; on a seulement ajouté une faute de langue, en faisant *douéz* masculin.

aperçut elles-mêmes, frappant leurs draps mortuaires, en chantant le triste refrain :

Si chrétien ne vient nous sauver,
Jusqu'au jugement faut laver,
Au clair de la lune, au bruit du vent,
Il faut laver le linceul blanc (1).

Dès qu'elles aperçurent le joyeux compagnon, toutes coururent avec de grands cris, en lui présentant leurs suaires et lui criant de le tordre pour en faire sortir l'eau.

—Un petit service ne se refuse pas entre amis, répondit Wilherm gaiement; mais chacune son tour, les belles lavandières, un homme n'a que deux mains pour tordre comme pour embrasser.

Il déposa alors son bâton et prit le bout du drap mortuaire que lui présentait une des mortes, en ayant soin de tordre du même côté qu'elle, car il

(1) Nous avons changé peu de chose au breton.

Quen na zui kristen-salver
Rede goëlc'hi hou liçer
Didan an earc'h ag an aër.

C'est-à-dire :

Jusqu'à ce qu'il ne vienne chrétien sauveur,
Il nous faut blanchir notre linceul
Sous la neige et le vent.

avait appris des anciens que c'était le seul moyen de ne pas être brisé.

Mais pendant que le linceul tournait ainsi, voilà que d'autres lavandières entourent Wilherm, qui reconnut sa tante et sa femme, sa mère et ses sœurs. Toutes criaient :

— Mille malheurs à qui laisse brûler les siens dans l'enfer! Mille malheurs !

Et elles secouaient leurs cheveux épars, en levant leurs battoirs blancs, et, à toutes les *douéz* de la vallée, le long de toutes les haies, au haut de toutes les landes, des voix répétaient: — Mille malheurs! mille malheurs!

Wilherm, hors de lui, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête; dans son trouble, il oublia la précaution prise jusqu'alors et se mit à tordre de l'autre côté. A l'instant même le linceul serra ses mains, comme un étau, et il tomba broyé par les bras de fer de la *lavandière*.

En passant au point du jour près de la *douéz*, une jeune fille d'Henvik, nommée Fantik ar Fur, s'arrêta pour mettre une branche de houx dans son pot

de lait frais tiré (1) et aperçut Wilherm étendu sur les pierres bleues. Elle crut que le *vin de feu* l'avait abattu là, et elle s'approcha, avec un brin de jonc, pour l'éveiller; mais, voyant qu'il restait immobile, l'enfant prit peur et s'encourut au village, pour avertir. On vint avec le recteur, le sonneur de cloches et le notaire, qui était maire de l'endroit; le corps fut relevé et placé sur une charrette à bœufs; mais les cierges bénits que l'on voulut allumer s'éteignirent toujours, ce qui fit comprendre que Wilherm Postik était acquis à la damnation. Aussi son corps fut-il déposé en dehors du cimetière, sous l'échalier de pierre, là où s'arrêtent les chiens et les mécréants.

(1) Les Bretonnes portent leurs pots au lait sur la tête, et, pour diminuer l'agitation du liquide, elles y plongent habituellement de petites branches de ronce ou de houx.

RÉCIT DE ROSCOVITE.

LA GROAC'H DE L'ILE DU LOK (1).

Tous ceux qui connaissent *la terre de l'église* (Lanillis) savent que c'est une des plus belles paroisses de l'évêché de Léon. Là, il y a toujours eu, outre les fourrages et les blés, des vergers qui donnent des pommes plus douces que le miel de Sizun, et des pruniers dont toutes les fleurs deviennent des fruits. Pour ce qui est des jeunes filles à marier,

(1) Ce nom de *groac'h* ou *grac'h* signifie proprement *vieille femme;* on le donnait aux druidesses qui avaient leurs colléges dans une île voisine des côtes de l'Armorique et appelée pour cela île de Groac'h (dont on a fait par corruption Groais ou Groix). Mais ce nom de Groac'h fut, peu à peu, détourné de son sens primitif; au lieu de désigner une *vieille femme,* il finit par désigner une femme ayant puissance sur les éléments et habitant au milieu des flots, comme les druidesses de l'île; en un mot, une sorte de fée des eaux, mais de nature malfaisante, comme toutes les fées bretonnes. Nous avons entendu répéter plusieurs fois, avec des variantes, le conte de la *Groac'h* que nous donnons; chaque conteur plaçant la scène dans un lieu différent et souvent imaginaire, nous avons cru pouvoir choisir l'étang de l'île du Lok.

elles sont toutes sages et ménagères, à ce que disent leurs parents (1)!....

Dans les temps anciens, alors que les miracles étaient aussi communs dans la basse Bretagne que le sont aujourd'hui les baptêmes et les enterrements, il y avait à Lanillis un jeune homme qui s'appelait Houarn Pogamm et une jeune fille nommée Bellah Postik. Tous deux étaient cousins à la mode du pays, et leurs mères, quand ils étaient tout petits, les avaient élevés dans le même berceau, comme on le fait des enfants que l'on destine à être un jour maris et femmes, avec la permission de Dieu (2). Aussi avaient-ils grandi en s'aimant de tout leur cœur. Mais leurs parents étaient morts l'un après l'autre,

(1) Ce début, moitié poétique, moité railleur, appartient *textuellement* à l'un des conteurs que nous avons entendu. On trouvera, dans ce qui suit, ce même mélange de sentiment et de gaieté qui est un des caractères de nos récits populaires. Il est, en effet, assez rare que le ton de ces récits soit soutenu. L'exaltation, les sombres images, l'émotion dramatique sont réservées aux traditions rhythmées; les traditions parlées sont, presque toujours, présentées sous une forme familière et plutôt gaie que triste.

(2) Cet usage existe dans toute la Cornouaille : les enfants destinés l'un à l'autre sont placés, dès leur naissance, dans le même berceau.

et les deux orphelins, qui n'avaient pas d'héritage, furent obligés de se mettre en service chez le même maître.

Ils auraient pu se trouver heureux; mais les amoureux ressemblent à la mer qui se plaint toujours.

— Si nous avions seulement de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre, disait Houarn, je louerais à notre maître un morceau de terre, le curé nous marierait, et nous irions demeurer ensemble.

— Oui, répondait Bellah, avec un gros soupir; mais nous vivons dans des temps si durs ! Les vaches et les porcs ont encore renchéri à la dernière foire de Ploudalmazeau; pour sûr, Dieu ne s'occupe plus comment le monde va.

— J'ai peur qu'il ne faille attendre longtemps ! reprenait le jeune garçon, car ce n'est jamais moi qui finis les bouteilles, quand je bois à l'auberge avec des amis (1).

(1) Tout le monde sait que celui qui finit une bouteille doit être marié dans l'année; le chant du coucou annonce aussi aux jeunes filles un mariage avant le retour de l'hiver.

— Bien longtemps, répliqua la jeune fille; car je n'ai pu réussir à entendre le coucou chanter.

Ces plaintes recommencèrent tous les jours, jusqu'à ce qu'Houarn eut enfin perdu patience. Il vint trouver un matin Bellah qui vannait du blé dans l'aire, et lui annonça qu'il voulait partir pour chercher fortune.

La jeune fille fut bien affligée à cette nouvelle, et fit tout ce qu'elle put pour le retenir; mais Houarn, qui était un garçon résolu, ne voulut rien écouter.

— Les oiseaux, dit-il, vont devant eux, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un champ de grain, et les abeilles jusqu'à ce qu'elles trouvent des fleurs pour faire leur miel; un homme ne peut avoir moins de raison que des bêtes volantes. Moi aussi, je veux chercher partout ce qui me manque, c'est-à-dire le prix d'une vache et d'un pourceau maigre. Si vous m'aimez, Bellah, vous ne vous opposerez pas davantage à un projet qui doit hâter notre mariage.

La jeune fille comprit qu'elle devait céder, et quoique le cœur lui tournât, elle dit à Houarn :

— Partez, à la garde de Dieu, puisqu'il le faut;

mais, avant, je veux partager avec vous ce qu'il y a de meilleur dans l'héritage de mes parents.

Alors elle conduisit le jeune garçon à son armoire et en tira une clochette, un couteau et un bâton.

— Ces trois reliques, dit-elle, ne sont jamais sorties de la famille. Voici d'abord la clochette de saint Kolédok; elle a un son qui se fait entendre, quelle que soit la distance, et qui avertit nos amis des périls que nous courons. Le couteau a appartenu à saint Corentin, et tout ce qu'il touche échappe aux enchantements des magiciens ou du démon. Enfin, le bâton est celui que portait saint Vouga, il vous conduit où vous voulez aller. Je vous donne le couteau pour vous défendre des maléfices, la clochette pour me faire connaître vos dangers et je garde le bâton pour vous rejoindre si vous avez besoin de moi (1).

(1) La tradition populaire a encore ici altéré les faits de la légende.

Saint Ké, appelé par les Bretons Kolédok, c'est-à-dire *qui aime à se perdre* dans les bois (de *kollet, perdu*), avait une clochette, comme tous les ermites ; mais le seul miracle que la légende lui attribue est d'avoir sonné d'elle-même pour désigner le lieu où le saint devait s'établir. Cependant il passe

Houarn remercia sa promise, il pleura un peu avec elle, comme il le faut toujours quand on se sépare, puis il s'en alla vers les montagnes.

Mais c'était alors comme aujourd'hui; et, dans tous les villages où il passait, Houarn était poursuivi par des mendiants qui, parce que ses braies étaient entières, le prenaient pour un seigneur.

— Par ma foi, pensa-t-il, ceci est un pays où je vois plus d'occasion de dépenser que de faire fortune : allons plus loin.

Il continua donc, en descendant, jusqu'à la côte, et arriva à Pontaven, qui est une jolie ville bâtie sur une rivière bordée de peupliers.

Là, comme il était assis à la porte de l'auberge, il entendit deux saulniers qui causaient en char-

pour constant, chez nos paysans, que cette clochette l'avertissait du bien qu'il devait faire ou du mal qu'il devait éviter.

Quant à saint Corentin, il avait près de son ermitage une fontaine dans laquelle se trouvait un poisson miraculeux : tout ce que lui enlevait le couteau du saint renaissait aussitôt, de manière à laisser le poisson toujours aussi entier.

Nous ne savons ce qui a pu donner lieu à la fable du bâton de saint Vouga. La légende dit bien que ce saint traversa la mer sur un rocher, mais elle ne parle point de ce bâton qui remplace, dans la tradition bretonne, les bottes de sept lieues du conte de Perrault.

geant leurs mules et parlaient de la *Groac'h de l'île du Lok*. Houarn demanda ce que c'était ; ils lui répondirent que l'on donnait ce nom à une fée qui habitait le lac de la plus grande des Glénans, et que l'on disait aussi riche, à elle seule, que tous les rois réunis. Bien des gens étaient allés déjà dans l'île pour s'emparer de ses trésors, mais aucun n'était revenu

Houarn eut, tout de suite, la pensée de s'y rendre à son tour afin de tenter l'aventure. Les muletiers firent leurs efforts pour l'en détourner. Ils ameutèrent même tout le peuple autour de lui en criant que des chrétiens ne pouvaient laisser ainsi un homme courir à sa perte, et on voulut retenir de force le jeune garçon. Il remercia de l'intérêt qu'on lui montrait, et se déclara prêt à abandonner son projet si l'on voulait seulement faire une quête dont le produit lui permettrait d'acheter une petite vache et un pourceau maigre ; mais, à cette proposition, les muletiers et tous les autres se retirèrent, en répétant que c'était un entêté et qu'il n'y avait aucun moyen de le retenir.

Houarn se rendit donc au bord de la mer, chez un batelier, qui le conduisit à l'île du Lok.

Il trouva sans peine l'étang placé au milieu de cette île, et qui est entouré de gazons marins à fleurs roses. Comme il en faisait le tour, il aperçut, vers une des extrémités, à l'ombre d'une touffe de genêts, un canot couleur de mer qui flottait sur les eaux dormantes. Ce canot avait la forme d'un cygne endormi, la tête sous son aile.

Houarn, qui n'avait jamais rien vu de pareil, s'approcha avec curiosité et entra dans la barque pour mieux la voir; mais, à peine y eut-il mis le pied, que le cygne eut l'air de s'éveiller; sa tête sortit de dessous ses plumes, ses larges pattes s'étendirent sur l'eau, et il s'éloigna brusquement du rivage.

Le jeune homme poussa une exclamation d'effroi; mais le cygne avança plus vite vers le milieu de l'étang. Houarn voulut se jeter à la nage; alors l'oiseau enfonça son bec dans les eaux et plongea, en l'entraînant avec lui.

Le Léonard, qui ne pouvait crier sans boire la mauvaise eau de l'étang, fut forcé de se taire et parvint ainsi à la demeure de la *Groac'h*.

C'était un palais de coquillage qui surpassait tout

ce que l'on pouvait imaginer. On y arrivait par u escalier de cristal fait de telle manière que, lor qu'on y posait le pied, chaque marche chant comme un oiseau des bois ! Tout autour, on voy d'immenses jardins où grandissaient des forêts plantes marines et des pelouses d'algues vertes tou parsemées de diamants au lieu de fleurs.

La *Groac'h* était couchée dans la première sal sur un lit d'or. Elle était habillée d'une toile vert mer, fine et souple comme une vague ; ses cheve noirs, entremêlés de corail, tombaient jusqu'à pieds, et son visage blanc et rose ressemblait, p l'éclat, à l'intérieur d'un coquillage.

Houarn s'arrêta, tout ébloui de voir une créat si belle ; mais la *Groac'h* se leva, en souriant, s'avança vers lui.

Sa démarche était si souple, qu'on eût dit un flots blancs qui courent sur la mer. Elle salu jeune Léonard.

— Soyez le bienvenu, dit-elle, en lui faisant gne d'entrer ; il y a toujours place ici pour les étr gers et pour les beaux garçons.

Le jeune homme rassuré entra.

— Qui êtes-vous, d'où venez-vous et que cherchez-vous ? ajouta la *Groac'h*.

— On m'appelle Houarn, répondit le Léonard. Je viens de Lanillis, et je cherche de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre.

— Hé bien, venez, Houarn, reprit la fée, et ne vous inquiétez plus de rien, car vous aurez tout ce qui pourra vous réjouir.

Elle l'avait fait entrer dans une seconde salle tapissée de perles, où elle lui servit de huit espèces de vins, dans huit gobelets d'argent sculptés. Houarn but d'abord des huit vins, puis il les trouva si bons, qu'il en rebut huit fois de chacun, et, à chaque coup, il trouvait la *Groac'h* plus belle.

Celle-ci l'encourageait en lui disant qu'il ne devait point avoir peur de la ruiner, puisque l'étang de l'île du Lok communiquait avec la mer, et que toutes les richesses qu'engloutissaient les naufrages y étaient apportées par un courant magique.

— Sur mon salut, dit Houarn que le vin avait rendu gai, je ne m'étonne plus si les gens de la côte parlent mal de vous ; les personnes si riches

ont toujours des jaloux ; quant à moi, je ne demanderais que la moitié de votre fortune.

— Vous l'aurez si vous voulez, Houarn, dit la fée.

— Comment cela? demanda-t-il.

— Je suis veuve de mon mari le Korandon, reprit-elle, et, si vous me trouvez à votre gré, je deviendrai votre femme.

Le Léonard fut tout saisi de ce qu'il entendait. Lui, se marier à la *Groac'h* qui lui semblait si belle, dont le palais était si riche et qui avait de huit espèces de vins qu'elle laissait boire à discrétion !... Il avait, à la vérité, promis à Bellah de l'épouser; mais les hommes oublient facilement ces espèces de promesses : ils sont, pour cela, comme les femmes.

Il répondit donc poliment à la fée qu'elle n'était pas faite pour qu'on la refusât, et qu'il y avait joie et honneur à devenir son mari.

La *Groac'h* s'écria alors qu'elle voulait préparer, sur-le-champ, le repas de la *velladen* (1). Elle dressa une table qu'elle couvrit de tout ce que le Léonard connaissait de meilleur (outre beaucoup de choses

(1) Voir les *Derniers Bretons*, chap. IV, pays de Léon.

qu'il ne connaissait pas) ; puis elle alla à un petit vivier qui était au fond du jardin, et elle se mit à appeler :

— Eh ! le procureur ! eh ! le meunier ! eh ! le tailleur ! eh ! le chantre !

Et, à chaque cri, on voyait accourir un poisson qu'elle mettait dans un filet d'acier.

Lorsque le filet fut rempli, elle passa dans une pièce voisine et jeta tous les poissons dans une poêle d'or.

Mais il sembla à Houarn, qu'au milieu des pétillements de la friture, de petites voix chuchotaient.

— Qui est-ce donc qui chuchote sous la poêle d'or, *Groac'h?* demanda-t-il.

— C'est le bois qui pétille, dit-elle, en attisant le feu.

Un instant après, les petites voix recommencèrent à murmurer.

— Qui est-ce donc qui murmure, *Groac'h ?* demanda le jeune homme.

— C'est la friture qui fond, répondit-elle, en faisant sauter les poissons.

Bientôt les petites voix crièrent plus fort.

— Qui est-ce donc qui crie, *Groac'h?* reprit Houarn.

— C'est le grillon du foyer, répliqua la fée, en chantant si haut que Léonard n'entendit plus rien.

Mais ce qui venait de se passer lui avait donné à réfléchir, et, comme il commençait à avoir peur, il commença à sentir des remords.

— Jésus Marie! se dit-il, est-ce bien possible que j'aie oublié si vite Bellah pour une *Groac'h* qui doit être fille du démon? avec cette femme-là je n'oserai même pas faire mes prières du soir, et je suis sûr d'aller en enfer comme un langueyeur de porcs.

Pendant qu'il se parlait ainsi, la fée avait apporté la friture, et elle le pressa de dîner, en lui disant qu'elle allait chercher pour lui douze nouvelles espèces de vins.

Houarn tira son couteau, tout en soupirant, et voulut commencer à manger; mais, à peine la lame qui détruisait les enchantements eut-elle touché au plat d'or, que tous les poissons se redressèrent et redevinrent de petits hommes, portant chacun le costume de son état. Il y avait un procureur en ra-

bats, un tailleur en bas violets, un meunier couleur de farine, un chantre en surplis, et tous criaient à la fois, en nageant dans la friture :

— Houarn ! sauve-nous, si tu veux toi-même être sauvé !

— Sainte Vierge ! quels sont ces petits hommes qui chantent dans le beurre fondu ? s'écria le Léonard stupéfait.

— Nous sommes des chrétiens comme toi, répondirent-ils ; nous étions aussi venus à l'île du Lok pour chercher fortune, nous avons consenti à épouser la *Groac'h*, et, le lendemain du mariage, elle a fait de nous ce qu'elle avait fait de nos prédécesseurs qui sont dans le grand vivier.

— Quoi ! s'écria Houarn, une femme qui paraît si jeune est déjà la veuve de tous ces poissons !

— Et tu seras bientôt dans le même état, exposé aussi à être frit et mangé par les nouveaux venus.

Houarn fit un saut, comme s'il se fut déjà senti dans la poêle d'or, et courut vers la porte, ne songeant qu'à s'échapper avant le retour de la *Groac'h;* mais celle-ci, qui venait d'entrer, avait tout entendu. Elle jeta son filet d'acier sur le Léonard qui

se transforma aussitôt en grenouille, et elle alla le porter dans le vivier, où se trouvaient déjà ses autres maris.

Dans ce moment, la clochette qu'Houarn portait à son cou tinta d'elle-même, et Bellah l'entendit à Lanillis, où elle était occupée à écrémer le lait de la veille.

Ce fut pour elle comme un coup dans le cœur. Elle jeta un cri en disant :

— Houarn est en danger !

Et sans attendre autre chose, sans demander conseil à personne, elle courut mettre ses habits de grand'messe, ses souliers, sa croix d'argent, et sortit de la ferme avec son bâton magique.

Arrivée au carrefour, elle planta celui-ci dans la terre en murmurant :

De saint Vouga rappelle-toi !
Bâton de pommier, conduis-moi
Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,
Partout où passer il me faut (1) !

Le bâton se changea aussitôt en un bidet rouge

(1) L'invocation bretonne est un peu différente de celle que nous donnons. La voici :

En han sant Vouga, baz-avalenn
(È pep quèver red eo trémenn),

de saint Thégonec, peigné, sellé, bridé, avec un ruban sur chaque oreille et un plumet bleu au front.

Bellah le monta sans balancer. Il partit d'abord au pas, puis au trot, puis au galop, et il allait si vite, que les fossés, les arbres, les maisons, les clochers passaient devant les yeux de la jeune fille comme les bras d'un dévidoir. Mais elle ne se plaignait pas, sachant que chaque pas l'approchait de son cher Houarn; elle excitait, au contraire, le bidet, en répétant :

— Le cheval va moins vite que l'hirondelle, l'hirondelle va moins vite que le vent, le vent va moins vite que l'éclair; mais toi, mon bidet, si tu m'aimes, il faut aller plus vite qu'eux tous; car j'ai une part de mon cœur qui souffre, la meilleure moitié de mon cœur qui est en danger.

Le bidet l'entendait et courait comme une paille qu'emporte le tourbillon, si bien qu'il arriva enfin

Bez conduer en ear, en douar,
Var an dour fresq, pe dour cloüar,

C'est-à-dire, mot à mot :

Au nom de saint Vouga, bâton-pommier
(Partout où il faudra passer),
Sois mon conducteur dans l'air, sur la terre,
Sur l'eau froide ou sur l'eau tiède.

dans l'Arhès au pied du rocher que l'on appelle le *Saut du cerf*.

Mais là il s'arrêta, car jamais cheval ni jument n'avait gravi ce rocher. Bellah, qui comprit pourquoi il restait immobile, recommença à dire :

De saint Vouga rappelle-toi !
Bidet de Léon, conduis-moi
Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,
Partout où passer il me faut !

Dès qu'elle eut achevé, des ailes sortirent des flancs de sa monture, qui devint un grand oiseau, et qui l'emporta au sommet du rocher.

Ce sommet était occupé par un nid fait de terre de potier et garni de mousse desséchée sur lequel se tenait accroupi un petit korandon tout noir et tout ridé, qui se mit à crier quand il vit Bellah.

— Voici la jolie fille qui vient pour me sauver.

— Te sauver ! dit Bellah, qui es-tu donc, mon petit homme ?

— Je suis Jeannik, le mari de la *Groac'h* de l'île du Lok ; c'est elle qui m'a envoyé ici.

— Mais que fais-tu dans ce nid ?

— Je couve six œufs de pierre, et je n'aurai ma liberté que lorsqu'ils seront éclos.

Bellah ne put s'empêcher de rire.

— Pauvre cher petit coq, dit-elle, et comment pourrais-je te délivrer?

— En délivrant Houarn, qui est au pouvoir de la *Groac'h*.

— Ah! dis-moi ce qu'il faut pour cela? s'écria l'orpheline, et, quand je devrais faire à genoux le tour des quatre évêchés, je commencerais tout de suite.

— Hé bien donc, il faut deux choses, dit le korandon : d'abord te présenter à la *Groac'h* comme un jeune homme; puis lui enlever le filet d'acier qu'elle porte à la ceinture et l'y enfermer jusqu'au jugement.

— Et où trouverais-je un habit de garçon à ma taille, Korandon, mon chéri?

— Tu vas le savoir, ma jolie fille.

A ces mots, le petit nain arracha quatre de ses cheveux roux, il les souffla au vent, en marmottant quelque chose tout bas, et les quatre cheveux devinrent quatre tailleurs dont le premier tenait un

chou, le second des ciseaux, le troisième une aiguille, et le dernier un fer (1).

Tous quatre s'assirent autour du nid, les jambes en forme d'X, et se mirent à préparer un costume complet pour Bellah.

Avec la première feuille de chou, ils firent un bel habit piqué sur toutes les coutures; une autre feuille servit au gilet; mais il en fallut deux pour les grandes culottes à la mode de Léon. Enfin le cœur du chou fut taillé en chapeau, et le tronc servit à faire des souliers.

Quand Bellah eut revêtu ce costume, on eût dit un gentilhomme habillé de velours vert doublé de satin blanc.

Elle remercia le korandon, qui lui donna encore quelques instructions; puis son grand oiseau la transporta, tout d'une volée, à l'île du Lok. Là, elle

(1) On croit, en Bretagne, que les sorciers, en soufflant leurs cheveux dans l'air, font prendre à ceux-ci la forme qu'ils veulent. Cambry a mentionné cette superstition (*Voyage dans le Finistère, district de Morlaix*). Or, le korandon, qui se trouve ici en scène, est une manière de sorcier ou de génie inférieur, appartenant à cette race de nains appelés *korigans, poulpiquets, kornikancts*, etc., dont nous aurons occasion de parler plus tard.

lui ordonna de redevenir bâton de pommier, et elle entra dans la barque en forme de cygne qui la conduisit au palais de la *Groac'h*.

A la vue du jeune Léonard, vêtu de velours, la fée parut ravie.

— Par Satan, mon cousin, se dit-elle, voici le plus beau garçon qui soit jamais venu me voir, et je crois que je l'aimerai jusqu'à trois fois trois jours.

Elle se mit donc à faire de grandes amitiés à Bellah, en l'appelant mon mignon ou mon petit cœur. Elle lui servit à goûter, et la jeune fille trouva sur la table le couteau de saint Corentin, qui avait été laissé par Houarn. Elle le prit pour s'en servir à l'occasion, puis elle suivit la *Groac'h* dans le jardin.

Celle-ci lui montra les pelouses fleuries de diamants, les jets d'eau parfumés de lavande, et surtout le vivier où nagaient les poissons de mille couleurs.

Bellah parut si enchantée de ces derniers, qu'elle s'assit au bord de la pièce d'eau afin de mieux les regarder.

La *Groac'h* profita de son ravissement pour lui demander si elle ne serait pas bien aise de rester

toujours en sa compagnie. Bellah répondit qu'elle ne demanderait pas mieux.

—Ainsi tu consentirais à m'épouser sur-le-champ? demanda la fée.

— Oui, répondit Bellah, à la condition que je pourrais pêcher un de ces beaux poissons avec le filet d'acier que vous avez à la ceinture.

La *Groac'h*, qui ne soupçonnait rien, prit cela pour un caprice de jeune garçon, elle donna le filet, et dit en souriant :

— Voyons, beau pêcheur, ce que tu prendras.

— Je prendrai le diable, cria Bellah, en jetant le filet ouvert sur la tête de la *Groac'h*. Au nom du Sauveur des hommes, sorcière maudite, deviens de corps ce que tu es de cœur.

La *Groac'h* ne put que jeter un cri qui se termin par un murmure étouffé, car le vœu de la jeun fille était accompli ; la belle fée des eaux n'était plu que la hideuse reine des champignons. (1)

Bellah ferma vivement le filet et courut le jet dans un puits, sur lequel elle posa une pierre sce

(1) Les Bretons appellent les champignons *les trônes d crapauds.*

lée du signe de la croix, afin qu'elle ne pût se soulever qu'avec celle des tombeaux, au jour du jugement.

Elle revint ensuite bien vite vers le vivier ; mais tous les poissons en étaient déjà sortis et s'avançaient à sa rencontre, comme une procession de moines bariolés, en criant de leurs petites voix enrouées :

— Voici notre seigneur et maître, celui qui nous a délivrés du filet d'acier et de la poêle d'or.

— Et ce sera aussi celui qui vous rendra votre forme de chrétiens, dit Bellah, en tirant le couteau de saint Corentin.

Mais comme elle allait toucher le premier poisson, elle aperçut, tout près d'elle, une grenouille verte qui portait au cou la clochette magique et sanglotait à genoux, ses deux petites pattes posées sur son petit cœur. Bellah sentit comme un coup intérieur, et elle s'écria :

— Est-ce toi, est-ce toi, mon petit Houarn, roi de ma joie et de mon souci ?

— C'est moi ! répondit le petit garçon engrenouillé.

Bellah le toucha aussitôt de la lame qu'elle tenait, il reprit sa forme, et tous deux s'embrassèrent, en

pleurant d'un œil pour le passé et en riant de l'autre pour le présent.

— Elle fit ensuite de même pour tous les poissons, qui redevinrent ce qu'ils avaient été.

Comme elle achevait, on vit arriver le petit Korandon du *rocher du Cerf,* traîné dans son nid, comme dans un char, par six grosses mouches de chêne (1) qui étaient écloses des six œufs de pierre.

— Me voici, la jolie fille ! cria-t-il à Bellah ; le charme qui me retenait là-bas est rompu, et je viens vous remercier, car d'une poule vous avez fait un homme.

Il conduisit ensuite les deux amants aux bahuts de la *Goac'h,* qui étaient remplis de pierres précieuses, en leur disant d'y prendre à volonté.

Tous deux chargèrent leurs poches, leurs ceintures, leurs chapeaux et jusqu'à leurs larges braies de Léon ; enfin, quand ils eurent pris tout ce qu'ils pouvaient porter, Bellah ordonna à son bâton de devenir une voiture ailée assez grande pour les conduire à Lanillis avec tous ceux qu'elle avait délivrés.

(1) C'est ainsi que les Bretons désignent les hannetons.

Là, ses bans furent publiés, et Houarn l'épousa, comme il le désirait depuis longtemps. Seulement, au lieu d'acheter une petite vache et un pourceau maigre, il acheta toutes les terres de la paroisse, et il y établit, comme fermiers, les gens qu'il avait emmenés de l'île du Lok.

RÉCIT DU MARCHAND DE FIL (1).

INVENTION DES BALLINS (2).

Dans l'histoire que je vais vous raconter, chères gens, il n'est question ni de fées des eaux, ni de tours joués par l'*ange qui porte une queue* (3), ni des lessives que les mortes font au clair de lune. Il s'agira d'une chose plus rare ; d'une femme belle comme

(1) Nous avons donné cette tradition comme exemple des récits dépourvus de merveilleux et tenant de la chronique plutôt que du conte populaire ; mais nous sommes loin de garantir l'origine bretonne de ce *fabliau*, qui pourrait bien avoir été seulement transporté dans notre langue. M. Miorcéc de Kerdannet le raconte pourtant, comme une anecdote authentique, dans sa notice sur le château de Kerjean, et rappelle, à ce sujet, le dicton léonard par lequel nous avons terminé notre récit. On a pu lire dans *la Revue des Deux-Mondes* un proverbe de M. Alfred de Musset, intitulé *la Quenouille de Barberine*, qui n'était autre chose que notre tradition bretonne arrangée.

(2) *Ballinn*, couverture de lit, en fil de lin ou d'étoupes, dont on se sert beaucoup en Bretagne. Ce nom est évidemment composé du mot *linn*, qui signifie *lin*.

(3) *An œl lostek*. C'est un des cent noms burlesques par lesquels nos paysans désignent le diable.

le jour, douce comme le lait, gaie comme l'alouette, et, avec cela, fidèle à son *chef de ménage* (1). Je vous en souhaite autant pour vos étrennes.

Cette femme était du Léonnais et de grande naissance. Elle avait épousé Olivier de Kerjean et habitait le château du même nom, que vous connaissez près d'ici. Mais le toit se trouvait alors au-dessus du grenier, au lieu d'être dans les caves ; les cheminées n'étaient pas fendues comme un justin, et l'on voyait les violiers dans le jardin plutôt que sur les pignons (2).

La dame de Kerjean, qui se nommait Françéza, n'était pas seulement, comme je vous l'ai dit, la reine des belles ; c'était aussi la mère des pauvres gens, et elle n'attendait pas, pour les servir, que l'affliction leur fût venue, car elle aimait leur joie comme nous aimons le soleil. Elle allait de maison en maison chez les mercenaires (3) pour donner des conseils et de l'argent. L'argent faisait suivre les conseils, et les conseils faisaient profiter l'argent. Ceux

(1) *Pen-tiegès*, mot à mot, *tête de ménage*.

(2) Tout ceci est une allusion à l'état de ruine dans lequel se trouve actuellement Kerjean.

(3) *Merçénérienn*, nom donné en Bretagne aux journaliers.

à qui l'ouvrage manquait se rendaient au ch
qui était, comme l'église, ouvert pour tout le n
Si c'étaient des jeunes garçons, on les envoyi
champs ; si c'étaient des jeunes filles, elles a
aux étables ou aux buanderies ; si c'étaient d
res ou des vieillards, on leur donnait à filer le
l'étoupe de Kerjean. Le fil de lin était ensuite
aux plus habiles tisserands, qui en faisaient de
de toutes finesses et de toutes grandeurs ;
quant au fil d'étoupes, il ne servait à rien, s
prouver la charité de dame Françéza : aussi l
niers et les caves du château en étaient-ils re

Par bonheur, M. Olivier de Kerjean, mar
dame, approuvait tout. Les yeux et le cœ
Françéza étaient devenus ses yeux et son cœ
tout ce qu'elle avait fait, et sans avoir vu, il d
— C'est bien ! comme un homme sûr que sa
de ménage (1) ne peut faillir. Celle-ci lui
compte de sa confiance et avait coutume de r
gaiement (selon son caractère) qu'elle ne tr

(1) *Hanter-tiegès,* expression bretonne qui remplac
mot de *ménagère.*

point M. Olivier avant que le coq de plomb du clocher de Bervin n'eût pris sa volée.

Cependant, le seigneur de Kerjean fut obligé de partir pour aller faire visite au roi de France, qui était un Louis, quatorzième de nom. Il voulut emmener avec lui Françéza, mais celle-ci lui dit :

— Si vous le permettez, cher cœur, j'aime mieux que vous partiez seul ; car moi absente, que deviendraient mes pauvres fileuses et mes orphelins ? Depuis si longtemps que je les garde sous ma protection, ils s'y sont accoutumés, et l'on doit aux malheureux ce qu'on leur a fait espérer. Allez donc à Paris sans moi, Olyerik, et surtout revenez bientôt.

M. de Kerjean, qui ne savait pas vouloir contre la volonté de la dame, céda à ses prières. Il se mit seul en route, après avoir bien recommandé à sa chère Saïgou (1) de lui écrire et de mettre ses lettres dans le paquet de monseigneur l'évêque de Saint-Pol, afin qu'elles lui parvinssent plus sûrement.

Il n'arriva à Paris que le seizième jour après son

(1) Abréviation du nom *Françésaïgou*, qui est, lui-même un diminutif léonard de Françéza.

départ, vu que l'on voyageait alors au petit pas des chevaux, comme les fermiers qui portent la redevance des blés à leurs maîtres ; encore s'arrêtait-on la nuit, de peur des ornières.

M. Olivier rencontra à la cour un grand nombre de gentilshommes bretons et de Léonards; car notre évêché a toujours été renommé pour sa noblesse, et c'est là qu'on trouve les Kermavan, dont la race a été reconnue si ancienne, que M. le bon Dieu seul est de plus vieille maison (1).

Le mari fut reçu par eux et par les gentilshommes français avec de grandes politesses. Seulement, tous s'étonnèrent de ce qu'il n'eût point amené sa dame.

— C'est sans doute quelque sauvage laideron dont il a honte, dirent ceux-ci.

Mais les autres répliquèrent qu'elle était, au contraire, si belle, qu'au vieux dicton du pays : *Antiquité de Penhoët, vaillance de Duchâtel, richesse de Karman, chevalerie de Kergournadec'h*, on avait ajouté, à cause d'elle, *beauté de Kerjean.*

(1) La devise de cette maison était : *les Kermavan et Dieu avant.*

— Alors, dirent les Français, M. Olivier l'aura laissée au fond de son château, de peur qu'elle ne trouvât ici quelque gentilhomme trop à son gré.

Le seigneur de Kerjean, averti de ces bruits, s'en montra offensé et déclara publiquement qu'il avait trop entière confiance en l'honneur de dame Françéza, pour songer à de semblables précautions. Les gentilshommes français se mirent à rire.

— Dieu ne se fiait pas moins à notre mère Ève quand il la mit dans son paradis terrestre, répliquèrent-ils.

— Dame Françéza n'aime que moi, reprit Olivier.

— Dame Ève n'aimait aussi que les fruits permis avant d'avoir vu la pomme du bien et du mal, répliquèrent les Français.

Le seigneur de Kerjean voulut se fâcher et dégainer l'épée; mais les moins étourdis lui dirent :

— Pardieu! vous ne prétendez pas être plus sage que notre Créateur, monsieur Olivier; puisqu'il a voulu éprouver la femme, faites comme lui. Voici d'Aiguillon, un de nous, qui peut jouer mieux qu'aucun autre le rôle du serpent, laissez-le partir pour votre château ; si dame Françéza lui résiste,

nous reconnaîtrons qu'elle est au-dessus de la tentation.

Le seigneur de Kerjean eût mieux aimé se battre, car il y a deux choses qu'il n'est jamais prudent d'essayer : la vertu des femmes et les ponts nouvellement bâtis; mais, en refusant, il eût fait croire qu'il se défiait de l'épreuve. Il fut donc forcé d'accepter et d'adresser lui-même le comte d'Aiguillon à sa Françésaïgou avec une lettre qui recommandait de le recevoir comme son plus bel ami.

Le gentilhomme français partit après avoir promis à Olivier de ne pas le faire attendre plus que la fin du mois, et le Breton, n'osant pas l'étrangler, lui souhaita un heureux voyage.

Pour ce qui regardait la route, le souhait fut accompli ; car le comte arriva au château sans retard et sans accident.

Dame Françéza le reçut de son mieux et lui fit les honneurs de Kerjean comme à un frère, afin d'obéir à la lettre de son *chef de ménage*. Elle tâchait, par tous les moyens, de distraire le Français. Elle allait à cheval avec lui visiter les manoirs voisins, et revenait, à la brune, à travers les bois ; ou

bien ils passaient ensemble les soirées, causant, chantant et racontant des histoires d'amour. La dame de Kerjean faisait tout cela sans malice; mais d'Aiguillon profitait de sa confiance pour le succès de sa trahison.

Il commença par dire à Françéza qu'il la trouvait plus belle que toutes les beautés de la cour, et cela fit rire la dame; il ajouta qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle rit toujours; il avoua enfin qu'il était sûr de mourir si elle ne le prenait en pitié, et elle rit plus fort que jamais. D'Aiguillon pensa qu'il n'aurait point trop de peine, puisqu'on recevait sa déclaration si gaiement, et il devint, de jour en jour, plus pressant. D'abord, il demanda le ruban qui servait à la coiffure de la dame de Kerjean, et elle le lui donna; ensuite, il voulut avoir une épingle d'or qui fermait sa collerette, et elle la laissa prendre; enfin il essaya de retirer un anneau qu'elle portait au petit doigt, et elle ne fut pas assez forte pour l'en empêcher.

Alors d'Aiguillon, persuadé qu'il pouvait tout entreprendre, lui demanda un rendez-vous pour le soir.

Dame Françéza refusa une première fois, puis une seconde ; mais, à la troisième demande, elle lui dit :

— Je ne puis vous recevoir ni dans la salle où l'on mange, car les valets y viennent ; ni dans la salle de cérémonie, car on peut y voir de dessus la terrasse ; ni dans la chambre où je couche, car la servante le saurait ; ni dans le jardin, car les nuits sont froides ; mais, si vous voulez que je vous enferme dans le petit bûcher, là où il y a un métier de tisserand, près d'un grand amas d'étoupes filées, j'irai vous y rejoindre dès que les lumières seront éteintes.

D'Aiguillon accepta bien vite, et, triomphant dans son cœur, il ne voulut même pas attendre jusqu'au soir pour avertir ceux de Paris. Il fit un paquet du ruban, de l'épingle d'or, de la bague, et, après y avoir joint une lettre qui annonçait son prochain retour, il donna le tout à un messager, en remplissant ses deux mains de louis pour qu'il arrivât plus vite.

Ces précautions prises, le galant se parfuma de graisse de tubéreuse et d'eau d'œillet ; il mit ses bas de soie, ses habits de velours, ses souliers à rubans, son épée à pomme d'or, et il se fit enfermer dans le

bûcher. Là, il attendit que tout fit silence dans le château, sauf la girouette qui tournait au vent et le chat qui miaulait sur les toits. Alors il se redressa, il arrangea son jabot de dentelle, il mit une main dans la petite poche de sa veste, afin de se donner l'air aimable, et il pencha la tête pour écouter, comme un chien qui attend son maître.

Enfin, il entendit un bruit de pas au bout du corridor; on s'approcha de la porte avec une lanterne, on ouvrit le petit guichet, une figure se pencha, et il jeta un cri de joie en reconnaissant la belle Francéza.

Hélas! pendant que l'on ruinait ainsi son honneur, M. de Kerjean était toujours à la cour du roi de France, où il passait les journées à se promener en carrosse et les soirées à jouer au brelan. Il eût bien voulu repartir pour son château ; mais le mois d'épreuve n'était point encore achevé, et il avait donné sa parole d'homme noble d'attendre jusque-là.

Enfin, il n'y avait plus que cinq ou six jours, quand le messager du comte arriva à la cour avec la lettre de son maître, le ruban, l'épingle d'or et la bague. En les voyant, M. Olivier resta d'abord à la

même place, la figure pâle et les deux mains tremblantes comme un agonisant ; mais la colère guérit tout à coup sa douleur, et il cria à un domestique de lui amener son cheval *tête rouge*, qui était le meilleur coureur de Bretagne et de France.

Il partit seul, sur-le-champ, sans rien dire à personne, allant nuit et jour, comme va la mort. Son cheval dormait debout, et, lui, dormait sur son cheval, et, quand il s'arrêtait pour lui donner l'avoine, il le regardait manger grain à grain, puis, le picotin achevé, il le rebridait lui-même et reprenait sa route.

Il continua ainsi pendant six jours ; enfin, le septième au soir, il arriva à Saint-Pol. Le vent de mer soufflait avec rage ; la pluie tombait comme un étang qui se décharge (1), et le tonnerre formait des broderies de feu dans le ciel. M. de Kerjean ne s'arrêta pas pour cela ; il passa droit devant la flèche de Kreisker et suivit sa route ; mais, en arrivant à Bervin, il trouva, sur le chemin, les débris du clocher que l'orage avait abattu.

(1) *Glao-stang*, expression bretonne qui répond à celle de *pleuvoir à verse*.

— Ah ! pensa-t-il, ceci est un *intersigne* (1) ; madame Françéza a dû me trahir, car le coq de plomb de Bervin a pris sa volée.

A cette pensée, il appuya l'éperon, avec rage, contre le ventre de *Pen-ru* (2) ; et, comme le jour finissait, il aperçut enfin les hautes cheminées de Kerjean, derrière les avenues de chênes. Alors, il mit pied à terre, le cœur serré, jeta la bride sur le cou de *Pen-ru*, qui boitait de trois jambes ; et le regardant avec tristesse :

— Hélas ! dit-il, que Dieu me pardonne ! car j'ai tué un beau cheval qui m'était fidèle, pour une belle femme qui ne l'est pas.

Puis, prenant, à pied, par le petit bois, afin de couper au plus court, il arriva devant la grande porte et frappa avec violence.

Françéza, qui était dans sa chambre, reconnut les coups et s'écria en tressaillant :

— Sur mon âme ! c'est M. de Kerjean qui a frappé.

(1) *L'intersigne* est l'avertissement mystérieux d'un fait qui se passe ailleurs ; la croyance aux *intersignes* est générale en Bretagne.

(2) *Pen-ru* veut dire, mot à mot, *tête rouge*.

Et, comme elle accourait pour s'en assurer, elle rencontra, sous le porche du pont-levis, le gentilhomme qui la demandait à haute voix, et elle s'élança vers lui, les bras ouverts.

Mais M. de Kerjean rabattit ses deux mains, qu'il serra dans une des siennes ; il l'entraîna dans la chapelle, qui était le lieu le plus voisin, et, s'appuyant sur la porte refermée :

— Où est le comte d'Aiguillon, mauvaise femme ? s'écria-t-il, les yeux grands ouverts de fureur.

Françéza se mit à pâlir et à trembler.

— Pour Dieu ! n'ayez pas de chagrins contre moi, Olyerr, dit-elle ; j'ai tout fait pour éviter ce qui est arrivé.

— Et vous ne l'avez pu ? demanda le seigneur de Kerjean qui avait peine à parler.

— C'est la faute de votre ami. A peine arrivé, il s'est dit amoureux de moi, et, d'heure en heure, il est devenu plus exigeant.

— Et vous, d'heure en heure, vous avez cédé, demanda Olivier.

— Peu de chose d'abord, répliqua dame Françéza ; un ruban, une épingle d'or...

— Et une bague ! s'écria son mari.

— Oui ; je crois qu'il a pris la bague aussi, reprit-elle ; mais ça ne lui a pas suffi ; il a fallu consentir à l'enfermer dans le petit bûcher, avec promesse d'aller le rejoindre, le soir.

— Et vous avez tenu cette promesse, madame ?

— Il le fallait bien, Olyerr. Je suis allée ouvrir le guichet, et j'ai dit au comte...

— Que lui avez-vous dit ?

— Qu'il resterait là jusqu'à votre retour.

Le seigneur de Kerjean fit un soubresaut.

— Qu'est-ce que vous me contez là, Françéza, s'écria-t-il ; vous avez enfermé M. d'Aiguillon ?

— Avec promesse de le faire sortir quand il aurait tissé tout le fil d'étoupes du petit bûcher. Aussi, écoutez comme il travaille.

M. de Kerjean prêta l'oreille et entendit effectivement, au-dessous, le bruit du métier.

Alors, Françéza lui raconta que le gentilhomme de France s'était d'abord révolté et avait refusé d'apprendre à tisser la toile, mais qu'elle l'avait soumis par la faim ; de sorte qu'après plusieurs essais il était arrivé à fabriquer, avec le fil d'étoupes,

une toile forte et chaude telle qu'on n'en avait jamais tissé avant lui.

M. de Kerjean ne pouvait croire ce que lui disait dame Françéza, et il fallut le conduire au guichet du petit bûcher, d'où il aperçut le comte d'Aiguillon à son métier de tisserand, le chapeau à plume sur la tête et l'épée au côté.

A cette vue, toute la colère du seigneur breton s'en alla en gaieté, et il ne put retenir l'éclat de ses risées.

M. d'Aiguillon se leva tout étonné et le fut encore bien davantage quand il reconnut le mari. Cependant, comme il avait l'esprit avisé de ceux de la cour, il eut l'air de bien prendre la chose ; et, répondant aux rires du Breton par un *sourire couleur de farine* (1), il lui cria :

— J'ai perdu mon pari, monsieur de Kerjean !

— Alors, il faut que vous alliez le dire aux autres gentilshommes de France, répliqua Olivier ; car

(1) *C'hoarz gwen evel bleud flour ;* c'est une expression bretonne qui correspond à notre expression populaire : *Rire jaune.*

votre lettre et les trois gages envoyés leur ont fait penser le contraire.

D'Aiguillon promit de rétracter la lettre et de rendre les gages ; mais madame Françéza lui dit, en souriant, qu'il pouvait garder ceux-ci, en récompense du nouveau tissage inventé par lui, et dont profiteraient les pauvres gens du pays.

De fait, c'est depuis ce temps que la fabrication des *ballins* s'est étendue et perfectionnée dans le Léonnais, et l'on y répète encore un proverbe rappelant que ce fut au château de Kerjean que travailla le premier *ballinier* (1).

(1) Ar choec eus an inkandeuzet
A zo bet e Kerian savet.

C'est-à-dire :

Le premier des balliniers
A Kerjean fut élevé.

RÉCIT DU MARÈCHAL FERRANT.

TEUZ-AR-POULIET (1).

Le val Pinard est une coulée qui s'étend derrière la ville de Morlaix et où il y a beaucoup de jardins, de maisons, de bourgeois et de fabricants de fouaces (2) ; mais on y voit aussi de jolies fermes où l'on nourrit des vaches et où l'on récolte du froment.

Or, à une autre époque (du temps qu'il n'y avait ni conscription, ni droits réunis), la plus grande de ces fermes était habitée par un brave homme appelé Jalm Riou, qui avait une fille bien faite et de fraîche figure que l'on nommait Barbaïk. Outre que celle-ci était vantée pour sa beauté, on la citait comme la meilleure danseuse et la plus élégante

(1) Mot à mot, *l'Espiègle de la mare. Teuz*, suivant Lepelletier, signifie au figuré *espièglerie*, et *poull* se traduit par *trou boueux* ou *mare*.

(2) Sortes d'échaudés grossiers qui se fabriquent dans les environs de Morlaix.

nnérèz du pays. Quand elle venait, chaque di-
ınche, pour entendre la messe à l'église de Saint-
ıthieu, elle portait une coiffe brodée, un mou-
oir de cou à palmes, cinq jupes étagées (1) et des
uliers à boucles d'argent ; de sorte que les bou-
ères étaient jalouses et hochaient la tête, à son
ıssage, en demandant si elle avait vendu au diable
poule noire (2). Mais Barbaïk ne s'inquiétait point
être blâmée, pourvu qu'elle fût la mieux mise
ıns les Pardons et la plus recherchée par les jeunes
ıns, ce qui ne manquait jamais d'arriver ; car les
eurs des garçons ressemblent aux brins de paille
ıspendus aux buissons, et la beauté des jeunes filles
ı vent qui les emporte tous à sa suite.

Parmi les amoureux de Barbaïk, il y en avait un
ıi l'aimait plus que tous les autres ; c'était le gar-
ın de ferme de son père, bon travailleur et bon

(1) Le grand nombre de jupons superposés est regardé
mme grande élégance par les paysannes des environs de
orlaix.

(2) Expression proverbiale, pour dire que l'on s'est enrichi
r des moyens peu honorables. On croit, dans nos campa-
ıes, qu'en portant une poule noire dans un carrefour, et en
ant recours à certaines évocations, on peut attirer le diable
ıi vous achète cette poule fort cher.

chrétien; mais brusque comme un Kernewodd et laid comme un tailleur. Aussi la jeune fille ne voulait-elle point l'écouter, malgré ses mérites, et répétait-elle toujours, quand elle parlait de lui, que c'était un *poulain de Pontrieux* (1).

Jégu, qui l'aimait du fond du cœur, supportait ces injures avec peine et se désolait d'être si mal traité par celle qui lui faisait la joie et le chagrin.

Un soir qu'il ramenait les chevaux du pâturage, il s'arrêta à la mare pour les faire boire; il se tenait à côté du plus petit, la tête penchée sur sa poitrine et poussant, de loin en loin, de profonds soupirs, car il pensait à Barbaïk, lorsque, tout à coup, une voix sortit des joncs et lui dit :

— Pourquoi te désoler ainsi, Jégu? rien n'est encore désespéré.

Le garçon de ferme leva la tête avec surprise et demanda qui était là.

— C'est moi, le *teuz-à-pouliet*, répondit la même voix.

— Je ne te vois pas, reprit Jégu.

(1) *Heubeul Pontréau*, injure bretonne adressée aux jeunes gens rustiques, mal élevés.

— Regarde bien et tu m'apercevras au milieu des roseaux sous la forme d'une belle grenouille verte. Je prends ainsi successivement toutes les figures que je veux, à moins que je ne préfère me rendre invisible.

— Mais ne peux-tu te montrer sous l'apparence ordinaire à ceux de ta race?

— Sans doute, si cela te fait plaisir.

A ces mots, la grenouille sauta sur le dos d'un des chevaux et se changea, subitement, en un petit nain vêtu de vert et portant de belles guêtres cirées, comme un marchand de cuir de Landivisiau.

Jégu, un peu effrayé, recula de deux pas; mais le *teuz* lui dit de n'avoir aucune crainte, parce que, loin de lui vouloir du mal, il était décidé à lui être utile.

— Et d'où te vient cet intérêt pour moi? demanda le paysan, d'un air soupçonneux.

— D'un service que tu m'as rendu l'hiver passé, reprit l'*espiègle de la mare*. Tu sais sans doute que les korigans du *pays du blé blanc* et de Cornouailles ont déclaré la guerre à notre race, parce qu'ils l'ac-

cusaient d'être favorable aux hommes (1); nous avo été obligés de nous réfugier dans l'évêché de Léo où nous nous sommes d'abord cachés sous différen tes formes d'animaux. Depuis, nous avons continué à prendre ces formes, par habitude ou par fantaisie, et c'est une de ces transformations qui m'a donné l'occasion de te connaître.

— Comment cela ?

(1) Tous les peuples d'Europe ont admis deux races de nains, l'une malfaisante et impie, l'autre amie des hommes. La première est représentée, en Bretagne, par les *korigans*, dont nous parlerons longuement au pays de Vannes, la seconde par les *teuz*.

Le *teuz* n'est autre chose que le lutin d'Écosse et d'Irlande, qui aide les laboureurs dans leurs travaux, et que le *bergmaennlein* qui se met au service des bergers de l'Oberland. « Anciennement, disait un de ces derniers à Grimm, les hommes habitaient dans les vallées, et, tout autour de leurs habitations, se tenait, dans les cavités des rochers, le petit peuple nain, vivant avec eux en fort bonne intelligence, attendu qu'il travaillait pour eux la nuit et faisait ce qu'il y avait de plus pénible. Lorsque le peuple de la campagne arrivait, le matin, de bonne heure, avec des charrettes et des instruments, il trouvait, à sa grande surprise, que tout était déjà fait ; et les nains, cachés dans les broussailles, en voyant leur étonnement, faisaient de grands éclats de rire. Souvent, les paysans se mettaient en colère lorsqu'ils trouvaient, dans les champs, leurs blés coupés avant qu'ils fussent tout à fait mûrs ; mais quand, bientôt après, ils voyaient tomber la grêle

— Te rappelles-tu qu'il y a trois mois, en labourant le *parc aux aulnes*, tu trouvas un rouge-gorge pris dans un lacet.

— Oui, interrompit Jégu, et je me souviens même que je lui donnai la volée en disant : — Tu ne manges point le blé des chrétiens, toi ; reprends ta liberté, oiseau du bon Dieu.

— Hé bien, le rouge-gorge, c'était moi ! Depuis

et l'orage éclater, ils songeaient que peut-être pas un épi n'eût échappé au ravage, et ils rendaient sincèrement grâce à la prévoyance du peuple nain. » (*Veillées allemandes*, par Grimm, vol. I, p. 264.)

Les Allemands croyaient aussi à l'existence d'un peuple de nains bienveillants, et l'on montre encore, dans la partie sud du Harz, de petites cavernes appelées *zwergla'cher* (trous de nains). Ces nains, comme ceux de la Suisse, pouvaient se rendre invisibles au moyen d'un capuchon. Mais ils se rendaient coupables de vols de pain et de petits pois ; les propriétaires dépouillés n'avaient alors d'autre ressource que de battre l'air avec des verges, et, s'ils réussissaient à faire tomber un des capuchons, le nain qui le portait devenait visible, et on le forçait à payer une indemnité pour le vol commis.

Ces nains possédaient aussi des trésors, ils connaissaient l'avenir et avaient une certaine supériorité sur les hommes.

Quant aux nains malfaisants, ils étaient remplacés, en Allemagne, par les esprits sauvages et les hommes aquatiques ; ces derniers enlevaient les femmes et les épousaient de force. On trouve, dans les *Veillées allemandes*, plusieurs traditions relatives aux hommes aquatiques.

ce temps j'ai juré d'être ton ami dévoué, et je veux te le prouver en te faisant épouser Barbaïk, puisque tu l'aimes.

— Ah! *teuz-à-pouliet*, si tu réussis à cela, s'écria Jégu, je n'aurai rien à te refuser, sauf mon âme.

— Laisse-moi faire, répondit le nain; d'ici à quelques mois, je veux que tu sois le maître de la ferme et de la *pennérèz*.

— Et comment t'y prendras-tu pour cela? demanda le jeune homme.

— Tu le sauras plus tard; pour le moment fume ta *corne* de tabac, mange, dors, et ne t'inquiète de rien.

Jégu déclara que c'était chose facile, et qu'il se conformerait aux ordres du *teuz*; après quoi il le remercia, en lui ôtant son chapeau, comme il l'eût fait pour le maire ou pour M. le recteur, et il reprit la route de la ferme.

Le lendemain était un dimanche : Barbaïk se leva plus matin que d'habitude et se rendit aux étables qu'elle devait seule entretenir; mais, à sa grande surprise, elle trouva qu'on avait renouvelé la litière, garni les râteliers, tiré les vaches et baratté le lait.

Comme elle avait annoncé la veille, devant Jégu, qu'elle voulait être prête de bonne heure, pour danser au pardon de Saint-Nicolas, elle pensa naturellement que c'était lui qui avait tout fait, et elle l'en remercia. Jégu répliqua d'un ton bourru qu'il ne savait de quoi elle voulait lui parler; mais cela ne fit que confirmer la jeune fille dans sa pensée.

Le même service lui fut d'ailleurs rendu tous les jours suivants. Jamais l'étable n'avait été si propre, ni les vaches si grasses. Barbaïk trouvait tous les matins et tous les soirs ses terrines pleines de lait, avec une livre de beurre fraîchement baratté et garni de feuilles de ronces. Aussi, au bout de quelques semaines, s'accoutuma-t-elle à ne plus se lever qu'en plein jour, pour faire le ménage et préparer le déjeuner.

Mais ce travail même lui fut bientôt enlevé; car, un matin, elle trouva, en sortant du lit, la maison balayée, les meubles cirés, la soupe au feu et le pain coupé dans les écuelles, de sorte qu'il ne lui restait plus qu'à crier, à l'entrée de l'aire, pour appeler les travailleurs des champs. Elle pensa encore que c'était une prévenance de Jégu, et elle

ne put s'empêcher de trouver que ce serait là un mari bien commode pour une femme qui aimerait son repos et son plaisir.

Au fait, la *Pennérèz* n'avait qu'à exprimer devant lui un désir pour qu'il se trouvât aussitôt accompli. Si le vent était froid ou le soleil trop brûlant et qu'elle craignît pour son teint, en allant à la fontaine, elle disait à demi-voix :

— Je voudrais voir, à leur place, mes barattes pleines et ma buie recouverte de son linge mouillé.

Puis elle allait causer chez une voisine, et, quand elle revenait, buie et barattes étaient sur la pierre, dans l'état qu'elle avait souhaité.

Si elle trouvait la pâte de seigle trop dure à boulanger et le four trop long à chauffer, elle n'avait qu'à murmurer :

— J'aimerais à voir mes six pains de quinze livres rangés sur la planche, au-dessus de la maie.

Et, deux heures après, les six pains y étaient.

Si elle trouvait le marché trop loin et la route trop mauvaise, elle n'avait qu'à répéter la veille :

— Pourquoi ne suis-je pas déjà revenue de Morlaix avec mon pot au lait vide, mon écuelle à beurre

au fond, une livre de merises noires dans mon assiette de bois et les six réales (1) au fond de la poche de mon tablier ?

Et, le lendemain, en se levant, elle trouvait, au pied de son lit, le pot au lait vide, l'écuelle à beurre au fond, la livre de merises noires sur l'assiette de bois et six réales dans la poche de son tablier.

Mais là ne s'arrêtaient point les bons offices rendus. Qu'elle voulût avertir une autre jeune fille pour lui donner un rendez-vous à quelque Pardon, acheter un ruban à la ville, savoir l'heure où devait commencer la procession du Saint-Sacrement, Jégu était toujours là ; elle n'avait qu'à lui dire la chose qu'il fallait faire, et la chose était faite. Elle pouvait même, au besoin se venger, par ce moyen, des voisines dont elle avait à se plaindre, en souhaitant qu'il se trouvât un accroc à leur coiffe du dimanche, que leur fournée fût brûlée, ou que la porte de leur poulailler restât ouverte pour la belette.

(1) En Bretagne, on compte par réales ; la *réale* bretonne ne vaut pas 1 franc 8 centimes, comme en Espagne, mais seulement 25 centimes.

Aussi ne pouvait-elle plus se passer de Jégu qu dans sa pensée, était l'auteur de tout ce qui arr vait; elle en avait besoin pour son travail et pou son repos, pour ses amitiés et pour ses vengeances; c'était, à la fois, comme son chien et comme son bon ange.

Quand les choses en furent là, le *teuz* avertit son protégé de faire sa demande de mariage, et cette fois Barbaïk l'écouta jusqu'au bout. Elle trouvait Jégu bien brusque et bien laid pour un amoureux, mais pour un mari, c'était tout ce qu'il fallait. Avec lui elle pourrait dormir jusqu'au déjeuner comme une demoiselle de la ville; elle continuerait à porter de beaux habits, à passer son temps à la porte des voisines, les mains croisées sur son tablier, à danser à tous les Pardons. Jégu veillerait pour elle, travaillerait pour elle, économiserait pour elle. Jégu serait le cheval de brancard, obligé de traîner toute la charrette, et elle, la fermière, assise sur une botte de trèfles, qui le conduit avec le fouet.

Après avoir bien pensé à tout cela, elle répondit donc au jeune garçon, comme une *Pennérèz* bien élevée, qu'elle ferait la volonté de son père.

Mais elle savait d'avance que Jalm Riou consentirait, car il avait dit plusieurs fois que Jégu seul était capable de conduire la ferme, quand il manquerait.

Aussi la noce se fit-elle le mois suivant, et l'on eût dit que le vieux père n'avait attendu que ce moment pour aller se reposer dans la gloire; il mourut quelques jours après le mariage, laissant la maison et les terres aux jeunes gens.

C'était une grande charge pour Jégu, mais le *teuz* vint à son secours. Il se fit son garçon de charrue, et il travaillait seul autant que quatre mercenaires. C'était lui qui tenait les outils et les harnais en état, qui réparait les oublis, qui indiquait le meilleur moment pour semer ou faucher. Si, par hasard, Jégu avait besoin de hâter un ouvrage, le *teuz* allait prévenir ses amis, et tous les nains arrivaient avec la houe, la fourche ou la faucille sur l'épaule; si l'on manquait d'attelages, il envoyait le fermier à une ville habitée par ceux de sa race, qui se trouvait sur la lande, et Jégu n'avait qu'à dire :

— Petits hommes, mes amis, prêtez-moi une

paire de bœufs ou une couple de chevaux avec tout ce qu'il leur faut pour labourer.

Et l'attelage apparaissait à l'instant (1).

Or le *teuz-ar-pouliet* ne demandait, en payement de tous ces services, qu'une bouillie d'enfant servie chaque jour dans la petite écuelle à mesurer le lait. Aussi, Jégu l'aimait-il comme son fils.

Barbaïk, au contraire, le haïssait et non sans cause, car, dès le lendemain de son mariage, elle s'aperçut avec étonnement, qu'on cessait de l'aider, et, comme elle s'en plaignait à Jégu qui avait l'air de ne point comprendre, le nain éclata de rire, en avouant qu'il avait rendu ces bons offices à la *Pennérèz* pour qu'elle consentit au mariage; mais que

(1) Les nains allemands n'étaient pas moins complaisants que les *tuez* bretons. « Quand les hommes qui habitaient la contrée située entre Halberstadt et Braunschweig avaient besoin d'un habit de fête ou de quelque ustensile rare pour la célébration d'une noce, ils allaient devant la montagne des nains, frappaient trois coups, faisaient leur demande à haute et intelligible voix, et :

Frühmorgens eh die sonn aufgeht,
Schon alles vor dem berge steht.

C'est-à-dire :

Avant qu'à l'horizon le soleil fût monté,
Tout devant la montagne était déjà porté.

maintenant il avait autre chose à faire et qu'elle devait recommencer à prendre soin de la maison.

Ainsi trompée dans ses espérances, la fille de Jalin Riou amassa, dans son cœur, une furieuse colère contre l'*espiègle de la mare*. Tous les matins, quand il fallait se lever avant le jour pour traire et se rendre au marché, et, tous les soirs, quand il fallait veiller jusqu'à minuit pour baratter le lait, elle maudissait le *teuz* qui lui avait fait espérer une vie de repos et de plaisir. Mais c'était surtout lorsqu'elle regardait la face rouge de Jégu, ses yeux louches et son front mal peigné, qu'elle sentait redoubler sa colère.

— Non, méchant *teuz*, répétait-elle en elle-même; non, je ne te pardonnerai pas de m'avoir fait épouser mon mari! Sans toi, je serais encore *Pennérèz*; j'irais tous les dimanches aux danses; les jeunes gens m'apporteraient, dans leurs chapeaux, des *lucets*, des merises ou des noix, selon la saison, je pourrais jouer avec eux et les entendre dire que je suis la plus jolie fille de la paroisse; tandis que maintenant je ne dois rien recevoir que de mon mari, je ne dois jouer qu'avec mon mari, je ne dois

plaire qu'à mon mari ! O méchant *teuz*, je ne te le pardonnerai jamais !

Cependant, un jour qu'elle était invitée à une noce en Plouezorc'h, et qu'elle ne pouvait prendre la lait de la ferme qui venait d'avoir un poulain, elle demanda une monture au *teuz-ar-pouliet*, qui l'envoya à la ville des nains, en lui recommandant de bien expliquer tout ce qu'elle voulait.

Barbaïk y alla donc, et, croyant faire pour le mieux, elle dit :

— *Teuz*, mes amis, prêtez-moi un cheval noir avec ses yeux, sa bouche, ses oreilles, sa bride et son bât.

Le cheval qu'elle demandait se montra sur-le-champ, et elle prit avec lui la route de Plouezorc'h.

Mais elle s'aperçut bientôt que tout le monde riait sur son passage.

— Voyez, voyez, disait-on, la fermière a vendu la queue de sa monture.

Barbaïk se détourna vivement et s'aperçut en effet que son cheval n'avait point de queue !... elle

avait oublier d'en demander une, et les nains malicieux l'avaient servie à la lettre.

Déconcertée, elle voulut presser le pas; mais le cheval refusa d'avancer plus vite, et il fallut entendre toutes les plaisanteries des passants.

La jeune femme revint le soir encore plus furieuse contre le *teuz-ar-pouliet* qu'elle accusait de lui avoir joué, à dessein, ce mauvais tour, et bien décidée à se venger de lui dès qu'elle le pourrait.

Cependant, le printemps arriva, et, comme c'est l'époque de la fête des nains, l'*espiègle de la mare* demanda à Jégu la permission d'inviter tous ses compagnons à venir passer la nuit dans l'aire de la ferme, où il voulait leur donner à souper et les faire danser. Jégu avait trop d'obligations au nain pour le refuser; aussi ordonna-t-il à Barbaïk d'étendre sur l'aire ses plus belles nappes à franges et d'y servir une fournée de petits pains au beurre, tout le lait du matin et du soir et autant de crêpes de froment qu'on en pourrait faire dans un jour.

Barbaïk ne répondit rien, au grand étonnement de son mari.

Elle fit les crêpes, prépara le lait, cuisit les pains au beurre, et, la nuit venue, alla tout porter dans l'aire; mais elle répandit, en même temps, autour des nappes étendues, et, là où devaient s'asseoir les nains, la braise qu'elle avait retirée de son four, si bien que lorsque le *teuz-ar-pouliet* et ses invités vinrent pour s'asseoir au repas de fête, tous se brûlèrent peau et chair jusqu'à l'os et s'enfuirent en jetant de grands cris. Cependant ils revinrent bientôt avec des vases pleins d'eau, et, après avoir éteint le feu, ils se mirent à danser autour de la ferme en chantant d'une voix irritée :

Barbe Riou, par trahison,
A roti nos pauvres petons;
Mais voilà que nous repartons;
Adieu! malheur à la maison (1)!

Ils quittèrent en effet le pays dès le soir même. Jégu, n'étant plus aidé par eux, tomba dans la

(1) Dré traytourèz, Barbaïk Riou,
En duez rostet hon treidigou
Hoguen, cetu an disparti
Kenavo! ha mollos dezy!

Mot à mot :

Par trahison, Barbaïk Riou
A roti nos petits pieds
Mais, voici le départ,
Adieu et malheur à elle.

misère et mourut de chagrin; tandis que la belle Barbaïk devenait porteuse sur le marché de Morlaix.

Depuis, on n'a plus revu de *teuz* dans le pays (1). Cependant, il y en a qui disent que les bons travailleurs continuent à avoir, à leur service, dix nains qui besognent pour eux, mais sans être invisibles : ce sont leurs dix doigts !

(1) Ce fait du départ des nains bienfaisants, par suite de la méchanceté des hommes, n'est point particulier à la tradition bretonne; Wyss rapporte une tradition orale, recueillie par lui dans le pays de Gadmen, qui rappelle la circonstance du conte breton. « C'était l'habitude des nains de s'asseoir sur un grand rocher et de regarder, de là, les faucheurs. Mais quelques mauvais plaisants allumèrent du feu sur le rocher, laissèrent celui-ci rougir et balayèrent ensuite tous les charbons pour ne laisser aucune trace de feu. Le matin, quand la petite bande arriva pour s'asseoir, elle se brûla horriblement. Tous s'écrièrent pleins de colère :

— O méchant monde ! ô méchant monde !

Ils crièrent vengeance et disparurent. »

Dans les Volkssagen et dans l'Hastithal, d'après le même Wyss, les nains partirent parce qu'on avait scié la branche sur laquelle ils venaient s'asseoir pour regarder les travailleurs et qu'on avait ri de leur chute.

Les paysans de Berne prétendent qu'ils se retirèrent de leur contrée parce qu'un pâtre, voulant savoir comment ils étaient faits, sema de la cendre sur la route qu'ils avaient coutume de suivre, et découvrit ainsi qu'ils *avaient des pieds d'oie*. Les

ains, irrités de ce qu'on eût surpris leur secret, ma
es hommes et disparurent.

Enfin, selon les habitants du Harz, ce furent les ho
ui exigèrent le départ des nains, et ils les obligèrent m
livrer, avant de s'exiler, une partie de leurs trésors.

TROISIÈME FOYER.

PAYS DE CORNOUAILLES.

L'ILE DE SAINT-NICOLAS.

Parmi toutes les baies qui découpent les côtes de la Bretagne, il n'en est aucune qui puisse être comparée, pour l'aridité sauvage de son aspect, à la baie d'Audierne. Les côtes de Douarnénèz, de Saint-Mathieu, de la Forest, de Peroz, de Lezardrieux, de Quiberon, montrent encore, parfois, au milieu de leurs rochers, des oasis tapissées de bruyères roses ou de landes fleuries; des chaumières couvertes de genêts, au-dessus desquelles se penche un aubépin étayé de lierre; quelques vaches maigres, à l'œil farouche, et quelques moutons bruns broutant l'herbe rigide qui perce les cailloux; mais, à Audierne, tout est dépouillé et désert; nul ombrage, nulle fleur, nul bruit de vie, si ce n'est le cri du goëland qui passe effaré sous vos pieds

en effleurant l'écume de la houle. C'est à peine si, par intervalles, quelques pâles traînées de gazon marin rongé par le vent teignent le granit du promontoire ou le sable de la dune; tandis que ça et là s'élèvent des *menhirs* penchés par l'ouragan et des *dolmens* à demi enfouis, que l'on prendrait, de loin, pour les squelettes pétrifiés de quelque animal gigantesque.

Je venais de parcourir à cheval tout le contour de cette côte sauvage; j'avais successivement visité l'enceinte druidrique de la pointe du Soc'h (1), les pierres levées de Plovan, Tréguennec et Plomeur (2), lorsque j'arrivai enfin à Kerity Penmar'ch (3), pauvre village qui fut une grande ville, et auquel il n'est resté de sa prospérité d'autrefois que les six églises qui prouvent encore son importance disparue !

Après les avoir visitées, ainsi que les ruines qui indiquent la place de cette cité où les moindres

(1) *Soc'h* ou *souc'h* signifie soc de charrue; nom qui a sans doute été donné à cette pointe à cause de sa forme et parce qu'elle fend la mer comme un soc fend les guérets.

(2) *Plomeur* signifie peuplade nombreuse.

(3) *Penmarc'h*, tête de cheval.

bourgeois, suivant le témoignage d'un contemporain, « buvoient dans des hanapes d'argent (1), » je me dirigeai vers une cabane de batelier, placée au bord de la mer, et où j'étais venu, trois années auparavant, louer un canot pour doubler la pointe de Penmarc'h. Désirant renouveler la même promenade, j'espérais retrouver, au même lieu, mon ancien conducteur.

L'aspect extérieur de la cabane me confirma dans cette pensée. Rien en effet n'y était changé. Adossée à un débris de mur crénelé qui avait autrefois appartenu à une des maisons fortifiées de Penmarc'h (2), la chaumière du batelier formait une sorte d'appentis dont le toit était couvert d algues marines retenues par de lourds galets. Une claie de genêts verts tournant sur des liens d'osier tenait lieu de porte, et l'étroite fenêtre sans vitres et sans volets laissait échapper un léger nuage de fumée. Le sentier conduisant au seuil était parsemé de co-

(1) Le chanoine Moreau, *Histoire de la Ligue en Cornouailles.*

(2) Les habitants de Penmarc'h étaient exposés aux attaques des pirates, et, comme leur ville était sans défense, plusieurs d'entre eux avaient fortifié leurs maisons.

quillages brisés. Un filet, blanchi par un long usage, pendait du toit que couronnaient quelques épis d'orge nés dans cette couche d'algue presque réduite en poudre; enfin un oiseau de mer, dont on avait rogné les ailes, se tenait accroupi près de l'entrée, la tête cachée dans ses plumes. Au bruit de mon pas il se leva avec un cri rauque, et s'enfuit en agitant ses ailes mutilées. Un jeune garçon de douze ans parut aussitôt sur le seuil; mais, en m'apercevant, il rentra précipitamment.

Accoutumé à cette sauvagerie des enfants de la côte et de la montagne, je le suivis dans la cabane.

Sa mère était à genoux sur le foyer, occupée à allumer un feu de goëmon; en m'apercevant elle se releva.

— Que Dieu bénisse le gentilhomme (1), dit-elle en breton.

— Et vous, chère femme, répliquai-je. Je cherchais votre cabane.

— Elle est ouverte aux chrétiens, reprit-elle

(1) Les paysans bretons donnent ce titre de gentilhomme, *digentil*, aux habitants des villes.

avec ce laconisme un peu prétentieux des paysans de la côte.

Je me retournai vers l'enfant qui, retranché derrière sa mère, continuait à me regarder d'un air de curiosité effarouchée.

— Le fils du logis ne me paraît pas mieux apprivoisé que son goëland, fis-je observer en souriant, j'ai fait fuir le garçon aussi vite que l'oiseau.

— Loïzik voit plus d'habits de toile que d'habits de drap, me répondit la paysanne; les gentilshommes lui font peur.

— Il faudra pourtant que nous fassions connaissance, je viens ici chercher une barque.

— Il y en a une attachée au piquet.

— Et elle pourra me mener à Loctudy?

— Le vent est bon pour cela.

— Où est le maître pour me conduire?

La paysanne ne répondit pas sur-le-champ; elle poussa du pied, dans le feu, quelques brins de goëmon épars sur l'âtre, puis répliqua enfin :

— C'est moi qui manœuvre la barque.

— Vous? répétai-je étonné.

— Avec Loïzik.

— Que fait donc alors le batelier?

— Il est mort.

Je relevai brusquement la tête, la femme et l'enfant étaient impassibles. Ces mots: *Il est mort*, avaient été dits par la mère, entendus par le fils, sans qu'un seul muscle de leurs visages eût frémi.

— Et y a-t-il longtemps? demandai-je.

— Voilà deux jours que son corps est dans la terre.

— Comment cela a-t-il pu arriver? le batelier était un homme fort et encore jeune, quand je l'ai vu il y a trois ans.

La paysanne me regarda.

— Oh! c'est le gentilhomme qu'Olyerr a conduit aux rochers de Penmarc'h, dit-elle; oui, je le reconnais; il avait donné à Olyerr un écu d'argent et à Loïzik deux réales pour acheter des sabots. Olyerr disait bien qu'il avait promis de revenir.

— Et vous voyez que j'ai tenu parole.

— Oui, mais lui, il n'a pas pu attendre! voilà un an que la mort le cherchait; depuis un coup qu'il avait reçu à la lutte de Trefiagat, son cœur ne pouvait plus tenir dans sa poitrine... Enfin, la

semaine dernière, il s'est couché au milieu du jour; je suis allé lui chercher du pain blanc et de l'eau de feu; mais il n'a pu ni manger, ni boire. Alors, le prêtre est venu, et, le lendemain soir, nous lui avons fermé les yeux.

Quoique tout cela fût dit d'un ton ferme, l'émotion était visible pour l'observateur attentif. Il y avait dans l'accent de la veuve quelque chose de bref qui témoignait la défiance de ses forces, et un léger tremblement agitait les narines. Quant à l'enfant, il avait détourné la tête et grattait la terre du talon.

Je hasardai une de ces consolations qui paraissent banales à nos esprits blasés, mais que les cœurs simples acceptent parce qu'elles sont les seules vraies. Je parlai à la veuve de son fils.

— Oui, oui, répliqua-t-elle après m'avoir écouté, ce que vous dites est d'un homme sage et d'un chrétien. Olyerr est maintenant dans la gloire (1), il n'a rien à désirer; et, quant à moi, je dois remercier Dieu, puisqu'il m'a laissé la force pour

(1) Expression bretonne pour dire qu'un homme jouit de la béatitude céleste.

nourrir l'enfant. Si le canot et moi nous durons jusqu'à ce que Loïzik soit un homme, il n'y a pas à se plaindre.

— Et c'est vous, maintenant, qui conduisez la barque? demandai-je.

— Avec le petit. Mon maître verra comme il gouverne déjà bien. Est-ce tout de suite qu'il faut partir?

J'hésitai un instant. Le mer de Penmarc'h est difficile, et l'habileté nautique de la veuve et de son fils m'inspirait peu de confiance; mais tous deux comptaient sur le gain de ce voyage, Loïzik s'était déjà chargé de la voile, et sa mère réunissait les avirons pour les porter au bateau; je me laissai entraîner à les suivre, et dix minutes après, nous faisions force de voiles pour doubler *la Torche*.

Une révolution visible s'était opérée dans Loïzik, à partir du moment où nous avions débordé. Assis à l'arrière du canot, la tête droite et les cheveux au vent, il nous regardait en face, il me parlait sans crainte. Sa main tenait la barre avec une sorte de fierté joyeuse, et son pied nu, appuyé sur le bord de la barque, trempait dans la lame à chaque

embardée. On devinait l'enfant de la grève, habitué, comme le dit un poëte breton, « à prendre dès son enfance les flots pour coursier. » Quant à la veuve, elle se tenait près de la voile dans une morne immobilité.

Cependant le ciel était sombre, la mer lourde, et, à mesure que nous avancions, le vent devenait plus violent. La barque labourait les vagues avec effort, tressaillant à chaque lame. La vergue fatiguée criait contre le mât. Je regardai l'horizon : un nuage noir commençait à poindre vers le nord-ouest. Les oiseaux de mer passaient devant nous en rasant de plus près les flots, et l'on apercevait plus distinctement les courants, dont les traînées moiraient çà et là le vert pâle de la baie.

La veuve du batelier était toujours plongée dans sa rêverie distraite ; je me tournai vers Loïzik.

— Vois-tu ce nuage, là-bas ? lui demandai-je en désigant le point du ciel qui s'assombrissait de plus en plus.

— Oui, me répondit-il.

— J'ai peur qu'il ne nous amène du mauvais temps.

— C'est sûr.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux alors virer de bord ?

— Ce serait aller au-devant du grain.

La réponse était sans réplique. Je réfléchis d'ailleurs que le vent, qui nous servait pour continuer notre route, serait contraire si nous rebroussions chemin, et qu'après tout il valait mieux recevoir la tourmente au large que près des récifs; je m'enveloppai donc dans mon caban, et je me résignai à attendre.

Le nuage noir s'allongeait de plus en plus vers nous. A le voir glisser rapidement au milieu de ce ciel pâle, on eût dit un des dragons des légendes bretonnes poursuivant notre barque à tire-d'aile. Son approche ne tarda pas à se faire sentir. La voile se tendit, tout à coup, en sifflant, le canot s'enfonça dans la lame , comme un cheval qui bronche, puis se releva brusquement et s'élança en avant avec la rapidité d'une mouette.

La veuve , arrachée à son immobilité par ce mouvement, prit quelques ris et assura l'écoute. Nous continuâmes ainsi quelque temps, fuyant pour

ainsi dire devant l'ouragan ; mais il finit par nous atteindre. Les sombres nuées qui nous avaient longtemps poursuivis nous entourèrent ; le rivage, le ciel, la mer, disparurent en même temps, et nous ne vîmes plus que le lit d'écume sur lequel notre barque courait comme une flèche.

Pas une parole n'avait été, jusqu'alors, prononcée. La veuve était toujours à la même place, les yeux tournés vers la voile, tandis que Loïzik, les deux mains appuyées sur la barre, maintenait avec effort la barque dans sa route.

Quelque préoccupé que je fusse du danger personnel auquel je me trouvais exposé, je demeurai saisi de ce calme silencieux. La mère et le fils avaient évidemment une conscience aussi claire que complète de ce danger, et cependant ils le regardaient sans peur. Ce n'était, chez eux, ni dédain de la vie, ni orgueil devant la mort ; mais une sorte de stoïcisme natif, je ne sais quelle fermeté de nerfs qui fait partie du tempérament chez certaines races.

Celle de mes deux guides ne se démentit point un seul instant. La tempête devenait de plus en plus effrénée. Obligés d'obéir au vent qui nous éloignait

de la côte, nous trouvions une mer toujours grossissante. Les lames qui balayaient la barque menaçaient, à chaque instant, de la faire sombrer, et nous ne suffisions point à la vider à mesure. Il devint enfin évident qu'on ne pouvait continuer sans périr. Je proposai encore de gouverner vers la terre : la veuve secoua la tête.

— Si nous sommes trop faibles avec le vent, nous serions encore plus faibles contre lui, dit-elle : virer de bord, ce serait donner son corps aux poissons.

— Mais que faire alors ? m'écriai-je.

— Nous avons les îles sous le vent, hasarda Loïzik.

— Les Glénans ! répéta la veuve ; il a raison ! Un jour que le grain nous avait pris un peu plus loin, Olyerr a gouverné sur les Glénans. Oui, en gagnant les îles, on peut sauver la barque ! Ah ! le garçon, voyez-vous, *a de l'eau de mer autour du cœur* (1).

Ces mots ne firent passer aucun éclair d'orgueil sur les traits de l'enfant ; aussi impassible devant

(1) *Dour vor èn dro è halon*, expression bretonne pour dire qu'on est *né* marin.

l'éloge que devant le danger, il fit décrire un quart de cercle à la barre, et mit le cap sur les îles.

Une déchirure, qui venait de se faire dans le brouillard, permettait d'apercevoir, à l'est, ce groupe de cyclades lilliputiennes que l'on eût pris, de loin, pour un cercle de récifs. Une demi-heure suffit pour nous conduire en vue de l'île Saint-Nicolas. Le vent soufflait avec moins de violence sur ces eaux, et nous pûmes aborder dans une anse où s'étaient déjà réfugiées plusieurs barques.

Nous trouvâmes leurs équipages réunis au milieu de l'île, près d'un puits à demi détruit. C'étaient des pêcheurs et des douaniers, surpris comme nous par la tempête. Ils entouraient un feu au-dessus duquel trois avirons croisés soutenaient une chaudière pleine de poisson, et ils étaient abrités par les voiles de leurs canots. Nous fûmes accueillis comme des convives attendus.

— Je disais bien que ce gueux de *vent du coin* (1) nous amènerait de la société ! s'écria un vieux pêcheur à cheveux gris et à visage parcheminé ;

(1) Nom donné au vent d'ouest, *kornaouek;* on l'appelle aussi vent du coucher du soleil, *avel ar c'hus-héol.*

quand il souffle, le salon de M. Kergos devient le quartier général (1). Approchez-vous donc, bourgeois ; c'est ici logement militaire ; tout le monde a droit au feu et à la chandelle... et c'est le bon Dieu qui paye !

— Tiens, interrompit un douanier en apercevant la veuve qui me suivait, c'est la mère Jagu et Loïzik.

Le vieux pêcheur se retourna.

— Ah ! vous êtes en mer, la veuve, dit-il avec une certaine gravité sympathique ; je suis bien aise de vous voir. Morvan m'a dit hier ce qui vous était arrivé ; et, foi d'homme ! ça m'a fait de la peine. Appuyez un peu à bâbord, vous autres, pour donner place à la veuve ; et vous, Laurent, roulez un fauteuil au bourgeois.

Le douanier auquel il s'adressait avança un gros galet arrondi par la mer, sur lequel je m'assis ; tandis que la mère de Loïzik se mettait à genoux devant le feu.

Le grain auquel nous venions d'échapper si heu-

(1) Les îles Glénans appartiennent à M. de Kergos.

reusement avait gagné le sud-est, et l'on commençait à revoir les pointes de Penmarc'h et de Trévignon éclairées par le soleil couchant. Le vent, tout à l'heure si furieux, était presque subitement tombé et ne soufflait plus que par rafales interrompues; mais l'agitation de la mer n'avait point cessé, et le vieux pêcheur déclara que nous ne pouvions songer à regagner le continent avant le lendemain.

En toute autre occasion, la perspective d'une nuit passée sur cet îlot sans abri et battu par l'Océan m'eût sans doute trouvé peu résigné (1);

(1) Les Glénans, placées à environ quatre lieues et demie de la pointe de Penmarc'h, sont au nombre de neuf. Les principales sont les îles Guyotek, Guinenek, Drenek, Penfret, du Lock, de Saint-Nicolas et de la Cigogne : les trois premières n'ont rien de remarquable; l'île Penfret a un puits d'eau douce, quelques pâturages et quatre anses où les bateaux peuvent aborder; l'île du Lock renferme un étang (ce qui lui a donné son nom); l'île Saint-Nicolas a été habitée, et l'on y trouve un puits, elle sert de refuge ordinaire aux pêcheurs; enfin l'île de la Cigogne, placée au centre des Glénans, est dominée par un fort qui défend ce petit archipel.

Pendant l'empire, alors que les Anglais étaient maîtres de toutes les passes et bloquaient tous nos ports, rien ne leur eût été plus facile que de prendre ce petit fort ou obliger à l'abandonner, en arrêtant la chaloupe qui transportait des

mais le danger que je venais de courir m'avait d posé à l'optimisme. Encore brisé des secousses c la barque, je trouvais une véritable volupté à sent sous mes pieds un granit immobile; mes yeux brûlés par l'écume des lames, se reposaient délicieusement sur les touffes de rares genêts qui parsemaient, autour de moi, le rocher; j'éprouvais enfin, quoique en petit, la joie de se reprendre à la vie qui rend les convalescents d'humeur si gaie et si facile. Cette halte au milieu de la mer était d'ailleurs une chose trop nouvelle pour n'avoir point son côté attrayant; je pris donc mon parti avec bonne humeur, j'acceptai l'offre que me firent mes compagnons de partager leur souper.

Je ne tardai pas d'ailleurs à trouver un nouveau motif de consolation. Occupé de la recherche des traditions populaires, je tournai bientôt l'entretien

vivres, toutes les semaines, à la garnison; mais, par une sorte de compromis tacite, ils laissèrent en paix les canonniers de la Cigogne, qui, de leur côté, ne tirèrent jamais sur leurs péniches lorsqu'elles venaient aborder aux Glénans.

Ce nom de *glen-an* signifie, mot à mot, *pays de l'été*; il a été sans doute donné aux îles à cause de leur position, au midi de la baie de la Forest.

de ce côté et je reconnus, à ma grande joie, que le hasard m'avait pour ainsi dire conduit par la main. Sur mes neuf compagnons, il y en avait quatre, le pêcheur, un douanier, la veuve, et au vieux patron qui pouvaient être regardés comme des conteurs d'élite. Ce fut d'eux, et pendant les heures passées au foyer de ce campement maritime, que je recueillis les traditions suivantes. Elles me furent racontées sous un ciel étoilé, tandis que le vent, devenu plus calme, apportait jusqu'à nous les mille senteurs du rivage et que la mer grondait à nos pieds avec un reste de colère.

KERIS (1).

Dans les temps anciens il y avait en Cornouailles un roi puissant qui se nommait Grallon. C'était un homme aussi ami du bien qu'aucun fils d'Adam et qui accueillait à sa cour tous les gens de renom, qu'ils fussent nobles ou roturiers. Malheureusement, il avait pour fille une princesse de conduite déréglée qui, pour échapper à sa surveillance, était allée habiter Kernis à quelques lieues de Quimper.

Un jour que le roi Grallon chassait avec sa suite dans une forêt placée au pied du Ménéhom, ils se perdirent et arrivèrent tous à l'ermitage du solitaire Corentin. Grallon avait entendu parler de ce saint

(1) Cette tradition, telle que nous la donnons ici, s'éloigne, en plusieurs points importants, de la version publiée par Albert de Morlaix. Il est évident que l'imagination populaire s'est plu à commenter les faits et à multiplier les détails de la légende primitive. Nous engageons le lecteur curieux d'étudier les caprices de cette imagination, à comparer le conte populaire au récit d'Albert.

homme, et il se réjouit d'avoir été conduit jusqu'à sa demeure; mais ses serviteurs, qui mouraient de faim, regardaient d'un air triste la pauvre logette du saint, en se disant l'un à l'autre qu'il faudrait souper d'oraisons.

Corentin, éclairé par Dieu, devina leur pensée. Il demanda au roi s'il ne voulait point accepter une collation, et, comme Grallon répondit qu'il n'avait rien mangé depuis le chant du coq, le saint appela l'échanson et le cuisinier pour préparer un bon repas après une si longue abstinence.

Il les conduisit tous deux à la fontaine placée près de son ermitage, remplit d'eau la cruche d'or que portait le premier, coupa un morceau du petit poisson qui nageait dans la source pour le donner au second, et recommanda à tous deux de mettre le couvert du roi et de sa suite. Mais l'échanson et le cuisinier se prirent à rire, et lui demandèrent s'ils prenaient les gens de la cour pour des mendiants, d'oser leur offrir ses arêtes de poisson et son vin de grenouilles. Corentin leur répondit de ne s'inquiéter de rien, et que Dieu pourvoirait à tout.

Ils se décidèrent, en conséquence, à faire ce qu'il

avait ordonné, et, à leur grande surprise, les prévisions du saint se réalisèrent ; car, d'un côté, l'eau qui avait été puisée dans la cruche d'or se changea en un vin aussi doux que le miel et aussi chaud que le feu, tandis que, de l'autre, le petit morceau de poisson se multiplia de manière à rassasier deux fois plus de convives que le roi n'en avait à sa suite.

Grallon fut averti de ce miracle par ses deux serviteurs, qui lui montrèrent, pour surcroît de merveille, le petit poisson dont Corentin avait coupé une partie, nageant dans la fontaine, aussi sain et aussi entier que si le couteau du saint ne l'eût jamais touché.

A cette vue, le roi de Cornouailles fut saisi d'admiration, et il dit à l'ermite :

Homme de Dieu ! ce n'est pas ici votre place ; car votre maître et le mien a défendu de garder la lumière sous le boisseau. Vous allez quitter cet ermitage pour venir à Quimper où je vous nomme évêque ; mon palais vous servira de demeure, et toute la ville vous appartiendra. Quant à vos disciples, je leur bâtirai un monastère à Landevenec, et vous en nommerez vous-même l'abbé.

Le roi tint sa promesse, abandonna sa capitale au nouvel évêque et alla habiter la ville d'Is.

Celle-ci s'élevait à la place même où vous voyez aujourd'hui la baie de Douarnénèz. Elle était si grande et si belle, que pour faire l'éloge de la capitale des galots (1), les hommes de l'ancien temps n'ont rien trouvé de mieux que de l'appeler *Par-is*, c'est-à-dire l'égale d'Is. Elle était bâtie plus bas que la mer et défendue par des digues dont on ouvrait les portes à certains moments pour faire entrer et sortir les flots. La princesse Dahut, fille de Grallon, portait toujours suspendues au cou les clefs d'argent de ces portes, ce qui fait que le peuple l'appelait la princesse *Alc'huèz* ou plus brièvement *Ahèz*. (2).

(1) Nom donné par les Bas-Bretons aux habitants de la Haute-Bretagne qui parlent la langue française, et par extension, à tous les Français.

(2) Vaines ou mauvaises, ces étymologies des mots *ahéz* et *Par-is* sont acceptées en Bretagne.

Le peuple a même un proverbe qui consacre la dernière.

A baouë bouzet ar gwœr a Is,
Ne deus kuet kavet par da Paris ;

C'est-à-dire :

Depuis que la ville d'Is a été noyée,
On n'a pas trouvé d'égale à Paris.

Comme c'était une grande magicienne, elle avait embelli la ville d'ouvrages que l'on ne peut demander à la main des hommes. Tous les korigans (1) de Cornouailles et de Vannes étaient venus, sur son ordre, pour construire les digues et forger les portes qui étaient de fer; ils avaient couvert le palais d'un métal semblable à l'or (car les korigans sont d'habiles faux monnayeurs) et entouré les jardins de balustrades qui brillaient comme de l'acier poli. C'étaient eux qui soignaient les écuries de Dahut, pavées de marbre noir, rouge ou blanc, selon la couleur des chevaux, et qui entretenaient le port où l'on nourrissait les dragons marins; car Dahut avait soumis par son art les monstres de la mer et en avait donné un à chaque habitant de Keris, qui s'en servait comme d'un coursier pour aller chercher, au delà des flots, les marchandises rares ou pour atteindre les vaisseaux des ennemis (2). Aussi tous

(1) Voir, pour les Korigans, ce que nous en disons plus loin, à la tradition des *Korigans de Plaudren.*

(2) Il est évident que les dragons dont parle ici la tradition étaient des navires. Les Scandinaves donnaient à leurs vaisseaux la forme de dragons et les appelaient, par suite, *drakars.* Ils couvraient la coque même du navire d'une cui-

ces bourgeois étaient si opulents, qu'ils mesuraient le grain avec des hanaps d'argent (1).

Mais la richesse les avait rendus vicieux et durs : les mendiants étaient chassés de la ville comme des bêtes fauves ; on ne voulait avoir partout que des gens gais, bien portants et vêtus de drap ou de soie. Le Christ lui-même, s'il fût venu en habit de toile, eût été repoussé. La seule église qu'il y eût dans la ville était si délaissée, que le bedeau en avait perdu la clef ; l'ortie poussait sur le seuil, et les hirondelles nichaient contre les joints de la porte d'entrée. Les habitants passaient les journées et les nuits dans les auberges, les salles de danse, les spectacles, uniquement occupés de perdre leur âme.

Dahut donnait l'exemple. C'était, jour et nuit, fête dans son palais. On voyait arriver, des pays les plus éloignés, des gentilshommes et jusqu'à des

rasse écaillée, doraient les mâts et teignaient les cordages en pourpre. Il est probable que les Bretons, qui excellèrent toujours dans la marine, imitèrent ces vaisseaux, que nous voyons également employés par les Normands (*Torféus*, chap. XLII et suivants).

(1) *Hanaf* et *hanap* désignent, en breton, une petite tasse servant à puiser de l'eau dans un baquet ou à mesurer du grain.

princes attirés par la renommée de cette cour. Grallon les recevait avec amitié, et Dahut encore mieux; car, si c'étaient des jeunes gens de belle apparence, elle leur donnait un masque magique avec lequel ils pouvaient, dès le soir, la rejoindre secrètement dans une tour bâtie au bord des écluses.

Ils y restaient avec elle jusqu'à l'heure où les hirondelles de mer recommençaient à passer devant les fenêtres de la tour; alors la princesse leur disait bien vite adieu, et, pour qu'ils pussent sortir sans être vus comme ils étaient arrivés, elle leur remettait le masque enchanté; mais cette fois il se resserrait de lui-même et les étranglait!... Un homme noir prenait alors le corps mort, le plaçait en travers sur son cheval, comme un sac de mouture, et allait le jeter au fond d'un précipice, entre Huelgoat et Poulaouën. Ceci est bien la vérité, car aujourd'hui même, pendant les nuits sombres, on entend, au fond de la ravine, les plaintes de leurs âmes. Que les chrétiens pensent à elles dans leurs prières (1)!

(1) Croyance populaire qui existe encore. On montre, non loin de Carhaix, le lieu où la fille de Grallon faisait précipiter

Corentin, instruit de tout ce qui se passait à Kéris, avait plusieurs fois averti Grallon que la patience de Dieu était à bout (1); mais le roi avait perdu sa puissance et vivait seul dans une des ailes du palais, abandonné de tout le monde, comme un grand-père qui a livré son héritage à ses enfants; aussi Dahut ne tenait-elle nul compte des menaces du saint.

Or, un soir qu'il y avait fête chez elle, on vint lui annoncer un prince puissant, venu des extrémités de la terre pour la voir. C'était un homme de grande taille, tout vêtu de rouge et si barbu, qu'on apercevait à peine ses deux yeux, qui brillaient comme des étoiles... Il adressa à la princesse un compliment en rimes si bien tourné, qu'aucun *bazvalen* de Cornouailles n'eût pu en inventer de pareil; puis

les cadavres de ses amants. Quelques antiquaires pensent, du reste, qne Dahut fréquentait beaucoup cette ville qui lui dut son nom de Ker-Ahès (ville d'Ahès); l'antique route pavée, conduisant de la baie de Douarnénèz à Carhaix, prouve, au moins, que les relations étaient fréquentes entre Kéris et cette cité.

(1) Il y a ici une erreur dans la tradition populaire; tout ce qu'elle attribue à Corentin appartient à son disciple Gwenolé. Voyez la vie de ce dernier par Albert de Morlaix.

il se mit à parler avec tant d'esprit, que tout le monde en demeura émerveillé.

Mais ce qui frappa surtout les amis de Dahut, ce fut de voir combien l'étranger était plus habile qu'eux dans le mal. Il savait, non-seulement tout ce que la malice humaine a inventé depuis la création, dans toutes les terres habitées par des êtres parlant, mais tout ce qu'elle inventera jusqu'au moment où les morts se lèveront de leur tombe pour être jugés! Ahès et les gens de sa cour reconnurent qu'ils avaient trouvé leur maître, et tous résolurent de prendre des leçons du prince barbu.

Pour commencer, celui-ci leur proposa un branle nouveau qui n'était autre que le passe-pied dansé en enfer par les sept péchés capitaux. Il fit entrer, pour cela, un sonneur qu'il avait amené avec lui. C'était un petit nain vêtu d'une peau de bouc, et qui portait sous son bras un biniou dont le chalumeau lui servait de *penbaz* (1).

(1) Le biniou n'est autre chose que la veze; il se compose d'un sac de cuir, d'un porte-vent (*ar-sutell*), d'un faux-bourdon (*ar c'horn-boud*) et d'un chalumeau (*ar levryad*); cette dernière partie est celle qui sert à moduler les sons.

A peine se fut-il mis à sonner, que Dahut et ses gens furent saisis d'une espèce de frénésie et se mirent à tourner comme des tourbillons de mer. L'inconnu en profita pour enlever à la princesse les clefs d'argent des écluses et pour s'échapper de la fête.

Pendant ce temps, Grallon était seul dans son palais situé à l'écart; il se tenait dans une grande salle obscure, et il était assis sur l'âtre, près d'un feu éteint. Il sentait la tristesse lui tomber dans le cœur, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit des deux côtés, et saint Corentin parut sur le seuil avec un cercle de feu autour du front, la crosse d'évêque à la main et marchant dans un nuage de parfum.

— Levez-vous, grand roi, dit-il à Grallon, prenez ce qui vous reste ici de précieux et fuyez, car Dieu a livré cette ville maudite au démon.

Grallon, effrayé, se leva aussitôt, appela quelques vieux serviteurs, et, après avoir pris son trésor, il monta son cheval noir et partit à la suite du saint qui glissait dans l'air comme une plume.

Au moment où ils passaient devant la digue, il entendit un grand mugissement de flots et aperçut

l'étranger barbu, qui avait repris sa forme de démon, occupé à ouvrir toutes les écluses avec les clefs d'argent enlevées à Dahut. La mer descendait déjà sur la ville en cascade, et l'on voyait les flots élever leurs têtes blanches au-dessus des toits, comme s'ils montaient à l'assaut. Les dragons, enchaînés dans le port, mugissaient de terreur; car les animaux aussi sentent la mort venir.

Grallon voulut jeter un cri d'avertissement; mais Corentin lui répéta de fuir, et il s'élança au galop vers le rivage. Son cheval traversa ainsi les rues, les places, les carrefours poursuivi par les flots et toujours les pieds de derrière dans la vague. Il passait devant le palais de Dahut, lorsque celle-ci parut sur le perron, les cheveux épars comme une veuve, et s'élança derrière son père. Le cheval s'arrêta subitement, fléchit, et l'eau monta jusqu'aux genoux du roi.

— A moi, saint Corentin! cria-t-il épouvanté.

— Secouez le péché que vous portez derrière vous, répondit le saint, et, par le secours de Dieu, vous serez sauvé!

Mais Grallon, qui malgré tout était père, ne sa-

vait à quoi se résoudre. Alors Corentin toucha avec sa crosse d'évêque l'épaule de la princesse qui glissa dans la mer et disparut au fond du gouffre, appelée depuis le gouffre d'Ahès. (1).

Le cheval, ainsi délivré de son fardeau, s'élança en avant et atteignit le rocher de Garrec où l'on voit encore la marque d'un de ses fers (2).

Le roi tomba d'abord à genoux pour remercier le ciel, puis se retourna vers Kéris (3), afin de ju-

(1) *Toul alc'huez* ou *toul ahès.*

(2) Les habitants du pays la montrent toujours.

(3) Cette fable de la destruction de Kéris, évidemment calquée sur l'histoire de la destruction de Sodome, a fait nier l'existence même d'une ville de ce nom ; mais ce sont là deux faits distincts, et la fausseté du premier n'entraîne nullement celle du second. Les fables ont leur point de départ dans la réalité. Les incroyables prodiges attribués à Arthur ou à Charlemagne, loin de prouver qu'ils n'ont jamais vécu, témoignent au contraire du rôle brillant qu'ils jouèrent dans l'histoire de leur siècle. La cause attribuée par la légende à la ruine de la capitale de Grallon peut être imaginaire sans que l'existence de cette ville le soit. Nous n'osons point dire, avec M. de Kerdannet, que Kéris est la Koris-Opidum (ou Corisopitum) des Latins, ni que c'est elle qui se trouve désignée sous le nom de Kris dans l'anonyme de Ravennes ; mais nous soutenons que l'existence d'une grande ville entre le cap de la Chèvre et la pointe du Raz est attestée par le plus incontestable des témoignages, les ruines !

ger le danger auquel il avait miraculeusement échappé; mais il chercha en vain l'ancienne reine

Voici, en effet, ce qu'on lit dans le *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère.*

« Il existe sur l'île Tristan (dans la baie de Douarnénez) des pans de murs de trois ou quatre pieds carrés, indestructibles, restes de bâtiments de la plus haute antiquité; ils sont formés d'un mélange de petits carrés de granit de cinq à six pouces sur toutes les faces, régulièrement assemblés dans un mastic... Il est certain également que j'ai trouvé dans une anse de la baie de Posgat, à dix pieds de profondeur en terre, des quartiers de maçonnerie de l'espèce de ceux que je viens d'indiquer dans l'île Tristan et de superbes briques de dix-huit pouces de long sur quinze pouces de largeur. Tous les environs de la baie offrent de semblables débris des époques les plus reculées,.. Il est certain que l'honnête Hervé Chenay, municipal et pêcheur de Douarnénèz, trouve, à la pointe du Raz, des murs à quatre ou cinq brasses de profondeur. Près de Ris, sous vingt pieds de terre, à vingt pieds au-dessus du rivage, j'ai trouvé des débris d'une telle antiquité, d'une telle beauté, qu'aucune ruine de l'Italie n'offre un travail plus curieux. C'est un parquet de dix-huit pouces d'épaisseur, espèce de marqueterie composée de petits carrés de pierres et de briques, couvert d'un bel enduit dont le temps n'a pu détruire le poli. Sur la gauche de ce débris est un mur épais formé de carrés de granit recouvert d'un enduit poli comme les stucs de Cumes et de Pouzzole. »

Le chanoine Moreau parle des ruines appartenant au même système de construction et de tombeaux en pierre (du quatrième siècle) que l'on voyait à l'époque de la Ligue entre Cléden et Plogoff; on pouvait suivre également, à cette époque, la trace de deux routes pavées qui allaient de l'abbaye de Douarnénèz à Quimper et à Carhaix.

des mers. Là où il y avait, quelques instants auparavant, un port, des palais, tant de richesses et de milliers d'hommes, on ne voyait plus qu'une baie profonde qui reflétait les étoiles; tandis qu'à l'horizon, debout sur le dernier débris des digues submergées, l'homme rouge montrait les clefs d'argent avec un geste de triomphe.

Plusieurs forêts de chêne ont eu le temps de naître et de mourir depuis le jour où arriva cet exemple; mais les pères l'ont raconté aux enfants d'âge en âge jusqu'à notre temps. Avant la grande révolution, le clergé des paroisses riveraines s'embarquait, tous les ans, dans des canots de pêcheurs, et allait dire la messe sur la ville noyée. Depuis, cet usage s'est perdu avec beaucoup d'autres; mais, quand la

Nous ajouterons enfin que nous avons eu nous-même entre les mains un fragment de parquet en marqueterie trouvé au pied des dunes de Douarnénèz et dont la conservation et l'élégance annonçaient un art fort avancé.

Ces ruines, ces chemins pavés, ces tombeaux prouvent clairement l'existence d'une grande cité gallo-romaine qui occupait une partie de la baie de Douarnénèz, et qui ne pouvait être que la Kéris des légendes.

Il est à remarquer que le canal, connu sous le nom d'Iroise dans nos cartes maritimes, s'appellent encore en breton KANOL IS, canal d'Is.

mer est calme, on aperçoit encore au fond de la baie les restes de la grande cité, et les dunes d'alentour sont pleines de ruines qui prouvent sa richesse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Introduction..... 1

PREMIER FOYER.

PAYS DE TRÉGUIER.

La ferme des nids..... 23
Récit du chercheur de pain. — Comorre..... 45
Premier récit du Kloarek. — Les trois rencontres..... 63
Second récit du Kloarek. — Histoire de Saint Galonnek 80
Récit de Margaridd. — Jean Rouge-Gorge..... 100

DEUXIÈME FOYER.

PAYS DE LÉON.

La forge isolée..... 119
Récit du Guisinien. — Les Lavandières du nuit..... 144
Récit de Roscovite. — La Groac'h de l'île du Lok..... 156
Récit du marchand de fil. — Invention des bassins.. 180
Récit du maréchal ferrant. — Teuz-ar-Poutiet..... 196

TROISIÈME FOYER.

PAYS DE CORNOUAILLES.

L'île de Saint-Nicolas..... 215
Récit du vieux pêcheur. — Keris..... 232

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

CORBEIL, typ, et stéréotyp. de CRÉTÉ.